

LA FAMILLE FOURS - SÉROL
pendant la Guerre de 1914-1918

Partie 2

Elisabeth Pierrel-Edouard

Sommaire

Comme une conversation (ter)	2
La Première Guerre mondiale (en 2 mots)	3
Paris (17 ^{ème}) - Le 19, avenue Mac-Mahon	7
Antoine Fourt, soldat, septembre 1914 - décembre 1915	14
Entre Billom et Paris, septembre 1914 - décembre 1915	22
Billom - Des nouvelles des Croizet.....	22
Billom - A la recherche de « Mme By »	26
Billom - « Mme By », les Blaise, Baudot, Renard et Cie	29
Paris et environs - De Francisque Croizet à Jean-Baptiste Blaise et autres Blaise	35
Paris et environs / Billom - « Mme By » (1915 / 1916) et sa famille retrouvée (2017)	42
L'École Militaire Préparatoire de Billom, Émile Baudot... et certains autres.....	46
1916, Antoine Fourt blessé à Verdun.....	49
Les activités de Léon Fourt et Eugénie Sérol - Florine Fourt	61
Paris, avenue Mac-Mahon - Les amis et connaissances - Les Beirnaert.....	65
Antoine Fourt, soldat, 1917 - 1918 (Francis Guiller / Francisque Croizet)	77
1918, les Fourt entre Paris et Billom.....	88
Les Beirnaert, suite et fin (1919 - 1940)	95

Comme une conversation (ter)

S'il existait des Jeux Olympiques de Hors-Sujet, je pourrais sans problème me lancer dans l'aventure... Rendez-vous compte : nous avons parcouru 254 pages et n'apparaît toujours pas à l'horizon ce qui m'avait fait ré-endosser mon petit jogging de généalogiste, Gros Secret familial n° 2 alias Antoine Fourt le Débauché (ou le Mauvais Garçon, c'est comme on veut). J'admire votre patience. Mais j'avais menacé de ne pas être brève.

Nous voici en août 2019, l'arbitre (moi) avait engagé la partie en juin 2015, les prolongations sont longues, il va bien falloir trouver une solution au jeu comme disent les entraîneurs. Ce n'est pas que mon match à moi merdoie mais il est vrai qu'au fil du temps la problématique du sujet principal (un affreux jojo claquant la porte de chez lui après avoir ruiné son père et semé la désolation autour de lui pour les siècles des siècles) m'a paru faiblir un tantinet devant la complexité du tissu familial dont il n'était qu'un mince fil. Finalement, face aux patchworks classiques d'environ 80% des familles françaises depuis Mathusalem, faits de bouts d'étoffes rapiécés (définition d'un patchwork), le « cas » Antoine Fourt ne casse pas 3 pattes à un canard. Alors ? Abandonner ? Siffler la voiture-balai et vous copier-coller la petite vingtaine de pages restant des souvenirs de Tante Bépie ? Que non ! Comme le disait mon ami Pierre de Coubertin, « l'important, c'est de participer » (la phrase n'est pas celle-ci et n'est pas de lui, on verra ça dans une prochaine plaquette), Nicolalain Martinélezautres soyez rassurés : j'aurai pas l'podium du Hors-Sujet mais j'relève les manches et... On continue ?

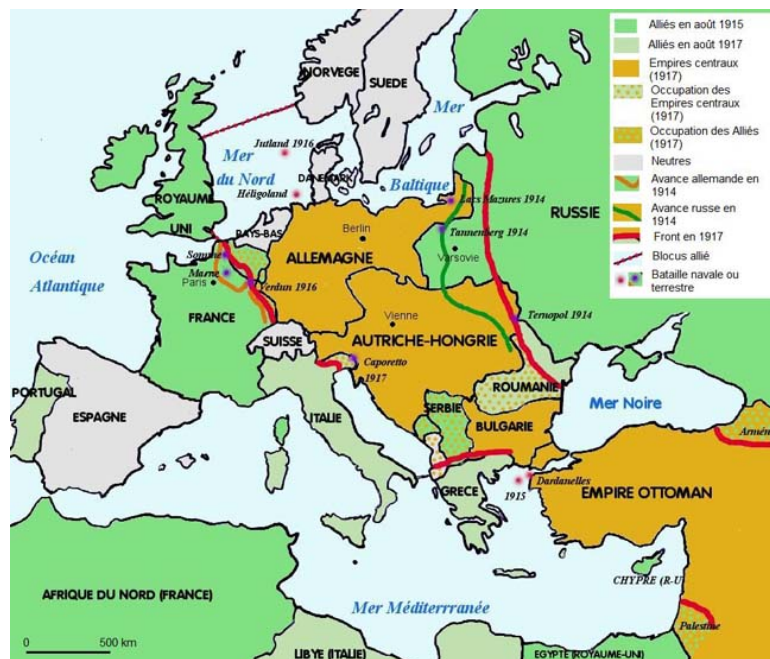
Ceci n'était évidemment qu'une petite intro de la X^{ème} intro, histoire de se remettre en jambes... et de cacher mon trac. Pas évident de faire le clown depuis 254 pages. Depuis le temps que je vous annonce la Guerre de 14, je vous promets qu'il y a de quoi stresser. C'est que l'Armistice, il est quand même loin, dans 8 pages pour Tante Bépie, et après l'Armistice il y a l'après-guerre et il s'en est passé des choses après la guerre chez les Fourt (grosso modo, 1 page - mais bien, bien plus pour moi)... Stop. Coup de sifflet. On y va ?

Nous avons donc d'un côté 3 itinéraires signés MAF : 1/ ses souvenirs parisiens de la Guerre de 1914, tournant quasi exclusivement autour des amis ou connaissances de l'époque (avant tout, les Beirnaert), 2/ une mince chronique de 3 pages sur la famille Fourt et annexes jusqu'au décès de Bonne-Maman en 1967 (les points 1 et 2 pouvant se mélanger et les dates, valser...) et 3/ une dizaine de pages sur les Sérol, la famille de Bonne-Maman, nettement développée ici, avec petite descendance et potins abondants jusque, en gros, la 2^{nde} Guerre mondiale. Puis de l'autre côté 1/ mon dossier Antoine Fourt, plutôt épais (quoique...), avec ses éclaircissements, ses hésitations ou ses « trous », 2/ mes trouvailles annexes à propos des « amis de 14/18 », minimes... ou maximales, liens (re) noués avec les petits-enfants de « Mme By » (de Billom) ou « Beirnaert » et 3/ un point qui ne nous retiendra pas longtemps car, étrangement, les contacts que j'ai eus avec des Sérol retrouvés n'ont pas abouti. Dommage.

Vu la complexité de l'affaire, je vous propose cette fois une bal(l)ade à 4 mains. Tante Bépie aurait adoré ! Pour ce faire, je vais tailler dans ses textes, insérer mon propos, adapter, surfiler, piquer, colorer... sans toucher à 1 seul de ses mots. Nous venions de parler « patchwork », eh bien, patchons... En posant un premier morceau de couleur militaire, avec points de repère.

La Première Guerre mondiale (en 2 mots)

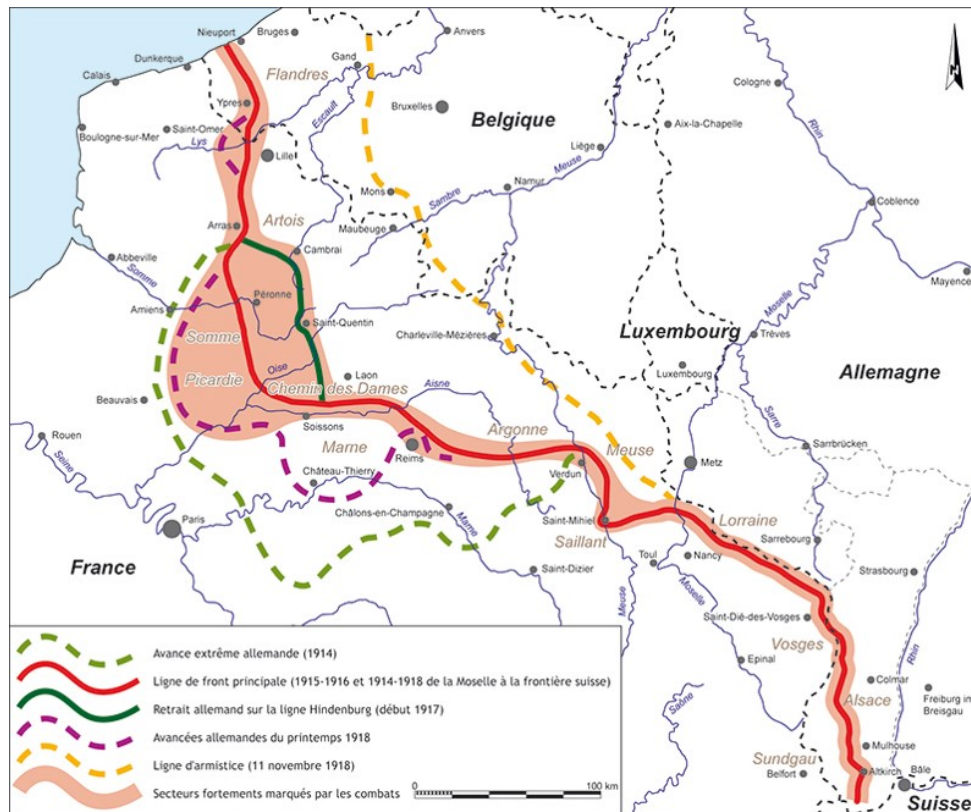
En 1914, les relations internationales sont tendues, des crises éclatent (Balkans). L'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand par un nationaliste serbe à Sarajevo le 28 juin pousse l'Autriche-Hongrie à déclarer la guerre à la Serbie le 28 juillet. L'Europe (et plus) entre en guerre par le jeu des alliances : Allemagne / Autriche-Hongrie (Empire Ottoman et Bulgarie fin 14 et 15) et France / Angleterre / Russie et leurs empires coloniaux (+ Belgique, Japon en 14, Italie et Roumanie en 15 et 16, États-Unis en avril 17). Soit un front Ouest en France et Belgique (puis Italie) et *un front Est de la Baltique à la Mer Noire*, puis *un front d'Orient franco-britannique* (début 1915, Balkans - Dardanelles, Salonique..., 400 000 soldats, pertes énormes). Première guerre où interviennent aéronautique, sous-marins et véhicules blindés.



Sur le front Ouest - 1er août, ordre de mobilisation générale en France - 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France et à la Belgique - 4 août, l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne qui envahit la Belgique et le Luxembourg. En France, Poincaré est Président de la République, Briand, Président du Conseil, Joffre, Général en chef des Armées françaises.

1914 - Offensives françaises en Alsace et Lorraine / Vosges (le front s'immobilisera 1 mois plus tard jusqu'à l'Armistice, combats sans fin dans les Hautes-Vosges). Fin août, invasion du Nord et retraite générale, le Gouvernement quitte Paris pour Bordeaux, l'armée allemande est stoppée à 60 km de Paris (Bataille de la Marne du 6 au 13 septembre) et recule jusqu'au Chemin des Dames (1^{ère} Bataille de l'Aisne). Une « course à la mer » est déclenchée pour s'emparer des ports français, 1^{ère} Bataille de l'Artois et Bataille d'Ypres. Retour du Gouvernement. Le front se fige de la mer du Nord à la Suisse, des tranchées sont creusées.

1915 - Tentatives de percée en Champagne (février-mars), échec en Lorraine (Saillant de St-Mihiel) et 1^{ers} gaz toxiques allemands en Belgique (Ypres, avril), échec en Artois (mai-juin puis septembre) et en Champagne (sept.). Blocus naval de l'Allemagne par l'Angleterre.



1916 - Batailles de Verdun (février à décembre, échec allemand) et de la Somme (juillet à novembre). Joffre est remplacé par le Général **Nivelle**. *Partage de l'Empire Ottoman entre France et Angleterre et Bataille navale du Jutland au Danemark (mai), offensive russe à l'est.*

1917 - Offensive anglaise et canadienne à Vimy (près d'Arras, avril) et offensive Nivelle au Chemin des Dames (2^{ème} Bataille de l'Aisne) et monts de Champagne (est de Reims) en avril et mai (se poursuit jusqu'en octobre), Nivelle est remplacé par **Pétain** (mai). Nombreuses mutineries. Offensive anglaise dans les Flandres (juillet à novembre). Renforts franco-anglais envoyés en Italie (octobre). Clémenceau devient Président du Conseil (novembre). *Suite aux Révolutions russes (février et octobre), Armistice entre Allemagne et Russie (décembre).*

1918 - **Foch** remplace Pétain (mars). Bombardements sur Paris (mars à août). Après 4 offensives allemandes (Picardie, mars, Flandres, avril, Chemin des Dames, mai, Champagne-Ardenne, juillet), contre-offensives des Alliés (2^{ème} Bataille de la Marne de mai à août avec les américains, Picardie en août avec les anglais), puis offensive générale. *Avancée alliée en Orient. L'Armistice est signé à Rethondes (60) le 11 novembre 1918. Évacuation du territoire français (le 15), entrée des troupes françaises en Alsace-Lorraine (le 17) et occupation de la rive gauche du Rhin par les Alliés. Le Traité de Paix est signé à Versailles le 28 juin 1919.*

Bilan - (Environ) 70 pays, 70 millions d'hommes mobilisés (9 millions morts ou disparus et 20 millions blessés), 9 millions de morts civils (1, 5 en Arménie), 10 millions de réfugiés, 1 milliard d'obus tirés. En France, près de 8 millions de soldats mobilisés, 1 450 000 morts ou disparus (1 sur 5), 300 000 civils, 3 millions de blessés (1 million d'invalides), 500 000 jeunes veuves, 1 million d'orphelins. En Allemagne, plus de 13 millions de mobilisés (2 millions morts ou disparus), 400 000 civils, en Autriche-Hongrie, 9 millions mobilisés, 1 500 000...

Le recrutement - En France, depuis 1905 (suppression du tirage au sort), tous les hommes sont appelés pour un service militaire obligatoire l'année de leurs 20 ans (ou « classe ») et recrutés au chef-lieu de canton dont dépend leur domicile. A chaque soldat correspond une fiche d'un registre matricule où est reporté tout ce qui le concerne : n° matricule, renseignements d'état civil, signalement (taille...) et tout son parcours militaire (régiments, batailles, blessures, citations, adresses...). En 1913, le recrutement passe de 20 à 19 ans, la durée du service militaire de 2 à 3 ans et celle des obligations militaires de 25 à 28 ans, de l'armée d'active (3 ans) à la réserve (11 ans) puis à l'armée territoriale (7 ans) et sa réserve (7 ans). Dès l'hiver 14/15, les classes sont appelées par anticipation, les classes 16 à 19 seront mobilisées avec 1 an ½ d'avance. Divers détails seront donnés au fur et à mesure en note.

L'armée française en 2 ou 3 mots (et sous toutes réserves...)

- Les armes : (« de mêlée ») Infanterie (Chasseurs à Pied, Alpains...) / Cavalerie (dont Dragons et Hussards) - (« d'appui ») Artillerie de Campagne (Montagne...), Lourde, Spéciale / Génie - (« de soutien ») Transmissions / Train (logistique) / Matériel (maintenance) / Infirmiers...

- Armée / Corps d'Armée / Division / Brigade / Régiment / (pour Infanterie et Génie) Bataillon / Compagnie (100 à 150 hommes, divisée en sections puis escouades), 4 Compagnies forment 1 Bataillon et 3 Bataillons, 1 Régiment (= 1000 à 3 500 hommes). Une DI = 2 Brigades ou 10 RI. Cavalerie : 4 escadrons = 1 Régiment. Artillerie : Régiment ou Groupement / Groupe / Batterie (= Compagnie). En 1914 : 5 Armées, 22 Corps d'Armée dont 85 DI (46 d'active, 3 Coloniales, 25 de Réserve, 12 Territoriales) entre autres unités.

Mes outils incontournables

Les registres matricules en un clic <http://www.culture.fr/Genealogie/Grand-Memorial>
Journaux des Marches et Opérations (JMO), Historiques des Régiments / Fiches des Morts Pour la France élaborées après la 1^{ère} Guerre mondiale par l'administration des Anciens Combattants et numérisées, (MDH) <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/>

MémorialGenWeb (bénévoles) relevés de noms, fiche individuelle (état civil, données militaires), Monuments aux Morts..., <http://www.memorialgenweb.org/index.php> - NB. J'ai transmis ici (ainsi qu'à MDH) tout élément nouveau concernant « nos » soldats

Anneau de la Mémoire du Mémorial international de Notre-Dame-de-Lorette (2014), près de 580 000 noms de soldats de toutes nationalités mortes au combat dans le Nord-Pas-de-Calais gravés sur 499 plaques, [https://fr.geneawiki.com/index.php/Anneau de la M%C3%A9moire](https://fr.geneawiki.com/index.php/Anneau_de_la_M%C3%A9moire)

Recrutement, <https://combattant14-18.pagesperso-orange.fr/> (et articles divers, photos)

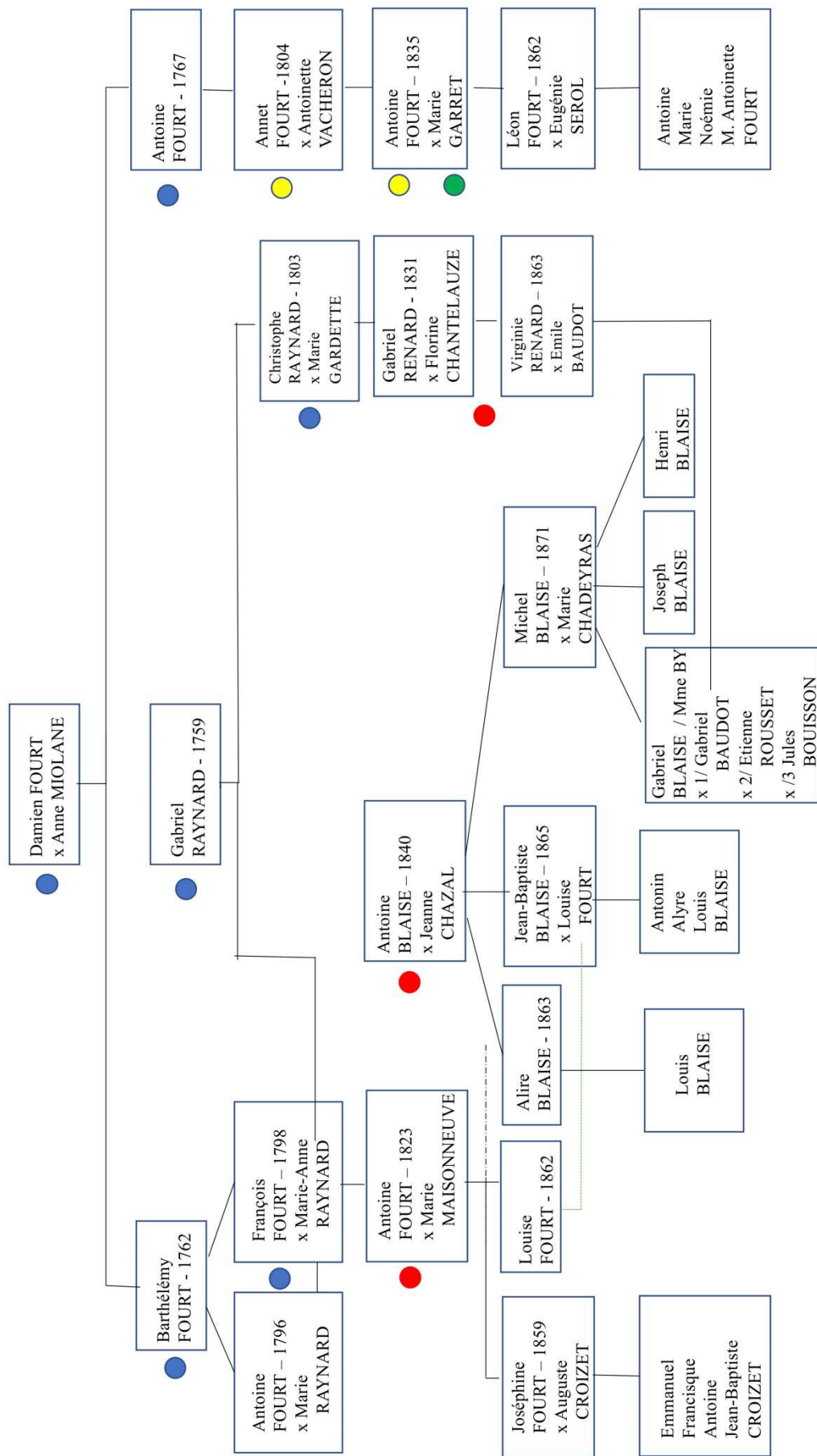
Régiments / Combats / Carnets de poilus / 20 000 photos..., <http://www.chtimiste.com/>

Compétences absolues sur tous sujets, <https://forum.pages14-18.com/index.php>

Passionnant, nombreux liens, <http://www.histoire-passy-montblanc.fr/>

Paris, dates ici, <http://archives.paris.fr/r/181/paris-et-les-parisiens-pendant-la-grande-guerre/>

Quelques livres - Barbusse H., Le Feu / Barthas L., Les Carnets de Guerre de Louis Barthas, tonnelier / Bernard M., Les Forêts de Ravel / Genevoix M., Ceux de 14/ Garcin J., Bleus Horizons / Giono J., Le Grand Troupeau / Jünger E., Feu et Sang, Orages d'Acier / Londres A., La Grande Guerre / Maufrais L., J'étais médecin dans les tranchées...



Les FOURT, BLAISE et RENARD / BAUDOT : Cunlhat (La Vironne) ●, Billom ●, Auzelles ●, Roanne ●

Paris (17^{ème}) - Le 19, avenue Mac-Mahon



Le 19, porte verte sur la droite, Arc de Triomphe au fond (Ep, 2017)

Au cours de l'une de mes pérégrinations parisiennes en janvier 2017, j'ai pris toute une série de photos de cet immeuble assez royal situé sur l'une des 12 avenues menant à la Place Charles de Gaulle (Place de l'Etoile à cette époque, bien sûr). L'avenue Mac-Mahon, très courte, débouche sur l'avenue des Ternes, le 19 se trouvant sur le trottoir de droite quand on regarde l'Arc de Triomphe, tout proche. Construit en 1896 par l'architecte Jacques Hermant, il n'a pas pris une ride et pas changé de « look ».

JACQUES HERMANT
ARCHITECTE
1896



Monsieur et Madame Léon Fourt
19 avenue Mac Mahon 19
Paris 17^{ème} arrondissement
Seine

La chance a voulu qu'au moment où je zoomais (Dieu, que j'aime ce sport !) sur le heurtoir de bronze étincelant, tout fraîchement briqué, la porte (monumentale) se soit ouverte... et c'était la concierge ! Une jeune femme très sympathique qui (« Mes arrière-grands-parents... gnaingnaingnain... », « Oui, oui, bien sûr »), me permet d'entrer (Martine, tu vois, je peux, moi aussi !). Immensissime entrée cochère (je veux dire qu'autrefois une voiture attelée pouvait s'y avancer - je veux dire : attelée à des chevaux, avec un cocher qui officiait, ça permettait aux « transportés » de ne pas se mouiller mais aussi de ne pas fouler un trottoir que le bas peuple empruntait), immensissime porte de la (petite) loge (bien sombre comme il se doit à Paris), sol brillamment carrelé donnant sur un amour de patio, fontaine au fond, pots

garnis de plantes vertes astucieusement posés çà et là et hauts murs du deuxième corps de logis (de grâce nettement moins astucieuse que le jardin de pots), très torturés à mon avis par le cadastre d'antan (d'où coins et rabicoins bien parisiens).



Où avait pu être l'appartement, sur rue (le must) ou sur cour (mouais...) ? Je n'en sais rien. Ce dont je suis quasi certaine, c'est qu'il s'agissait d'une location : Tante Bépée avait transmis à Maman une petite feuille récapitulante, après le décès de Bon-Papa, les dépenses des mois de février à avril 1926, dont le loyer. Et Tante Bépée raconte, vous le verrez plus loin, comment elles avaient pu sous-louer assez vite 2 pièces de cet appartement durant l'année 1928.

quittance loyer -
1668,30 montant du loyer
pendant 3 mois et 40 jours à
raison de 4200^f par an
plus 410^f par la charge -



Du seuil de la porte, sur la droite, la masse de l'Arc de Triomphe et, en face, le n° 16 où habitaient « les amis » et où se situent la plupart des souvenirs de Tante Bépïe sur la Grande Guerre. Ajoutons le n° 14 dont elle parle aussi et sur lequel moi-même j'aurai à revenir.



L'Arc de Triomphe vu du 19 et, en face, le 16 (2 vitrines, porte marron, volet blanc) puis le 14 (Ep)

Sur l'appartement, rien n'a transparu, ou quasi. Nous savons que Léon Fourt, s'étant lancé dans la vente de fonds de commerce, y avait installé son bureau et que Tante Bépïe le jugeait « exigü pour tant de monde » (cf. 1a, p. 97). On peut imaginer une grande hauteur de plafonds et, d'après 2 photos de 1919 et 1917, un intérieur plutôt bourgeois et assez dense (pour ne pas dire étouffant) avec sans doute de nombreux reliquats de la rue des Tanneries et donc d'Antoine Fourt et Marie Garret puisque rien n'avait bougé après leurs décès (cf. 1a, p. 95).



Antoine, Noémie, Eugénie, M-Antoinette et Marie / avec uniforme de son frère, Paris, 1919 / 17

C'est donc dans ce cadre que Léon Fourt tente de refaire surface, avec courage et volonté, j'en suis certaine. A la suite de quelles opportunités, je n'en sais diable rien mais il est possible qu'il y en ait eu. La presse du jour et ses Petites annonces nous permettent de confirmer son statut nouveau. Et même de supposer autour de quelle date il a commencé vraiment son activité d'agent de biens, à savoir avant mars 1914. Si vous admettez avec moi, bien sûr, qu'il travaillait sous le nom de... M. FORT... et qu'il avait commencé avec une adresse sociale située au 14 avenue Mac-Mahon, en face de chez lui... Croyez-moi, je vous en prie, merci (on aura à y revenir). S'il n'est pas devenu roi du pétrole et que cette nouvelle casquette devait prendre un temps monstre en démarchages à travers Paris, « M. Fort » avait acquis assez vite une dextérité hors du commun en matière d'abréviations, d'où un décryptage quelquefois problématique (je n'aborderai pas les « facilités de paiement », surtout les « grandes », non plus que les « bénéfice net », « gros rapport » ou même « essai »...). La 1^{ère} mention du 19, avenue Mac-Mahon dans mes journaux favoris se trouve dans Le Journal du 31 juillet 1915¹. Je vous fais grâce de l'ensemble relevé : pas loin de 340 annonces.

Pension de famille, beau quart., gros rapp. A céder
av. gdes facil. payem^t. M. Fort, 14, av. Mac-Mahon

Cause urg. céd. av. 5.000 val. de l'inst., comm. ten. 8 a.
ben. net 9.000. Fac. pay^t. M. Fort, 14, av. Mac-Mahon

Alimentation. Beau magasin, aff. 120.000. Net à pl.
12.000. A l'essai av. 1.500. M. Fort, 14, av. Mac-Mahon

Le Matin, 12 / 19 mars et 2 avril 1914

Sit. officiel. pr dame. Ec. M. Fort, 19, av. Mac-Mahon

Le Journal, 31 juillet 1915, Sit(uation) Off(icielle) p(ou)r dame. Ec(rire)

Qui dit famille de 4 enfants dit scolarité, études ou avenir. Sur ce sujet, silence radio. Mais en bricolant les boutons (du poste de radio), je suis tout de même arrivée à obtenir quelques bribes d'infos. Ce qui donne ceci pour 1914 et en allant de la plus petite au plus grand (ou du plus facile au moins simple)...

* Marie-Antoinette, 5 ans - Génial, elle en parle (bientôt) : Cours Maintenon. Épouvantable : une galère pour le situer à Paris, je me suis promenée de Cannes à St-Etienne en passant par Rennes, j'vous raconte pas.... Tout ça pour ça : il s'agissait de « l'école privée Cours Françoise-de-Maintenon jusqu'en juin 1960, avant de laisser la place à l'hebdomadaire panafricain Jeune Afrique », merci Ouikisaitou, encore heureux que je t'aie fourni l'adresse, 51, avenue des Ternes, sinon, tu ne m'aurais rien dit. Et je te prends la main dans le sac : tu ne dis pas d'où tu as extirpé ta science, comment veux-tu que je me débrouille, maintenant... Bref. Tante Bépie allait à l'école... à côté, ça m'avait attiré l'œil quand j'étais tombée sur ce Paris-Soir de 1937 et cette annonce du « Cours Maintenon », « dem. surveillante,... 300 fr. défrayée de tout se prés. 51, av. Ternes, 17^{ème}, 15 avril, 3 à 5 h ». Ainsi donc, cloc, cloc, cloc, le matin (?), Bonne-Maman (ou l'une des grandes sœurs ou ?) prenait la petite fille par la

¹ A la date de ma dernière recherche sur RetroNews (19. 1. 2020) et pour les interrogations « M. Fort » et « 19 avenue Mac-Mahon ». Outre L'Intransigeant et Le Journal (très majoritaires), les autres annonces sont issues de L'Écho de Paris, La France, Le Gaulois, Le Matin, L'Oeuvre, Paris-Soir, Le Petit Parisien et La Presse

main (?) et, tout en papotant gaiement (?), descendait les 402 m de l'avenue Mac-Mahon² pour gagner l'avenue des Ternes puis, restant sur le même trottoir, pivotaient (?) sur la gauche, le 51 n'était pas loin. Le soir, cloc, cloc, cloc... tournaient sur la droite... s'arrêtaient pour regarder les chevaux (?)... remontaient... Mac-Mahon... (je n'ai plus d'idée)...



Croisement des avenues des Ternes et Mac-Mahon vers 1910 - Le 51, avenue des Ternes (Ep)

* Noémie, 14 ans - Ma radio grésille sec, aucune info. Nicole, heureusement, sauve la mise : pour elle, Grand-Mère est allée au Couvent des Oiseaux. Bigre. Mais pourquoi pas ?... Vite, WikiParis, hop, deux ou trois données, toc, le miracle. Sis 84, rue de Sèvres dans un hôtel particulier utilisé comme prison pendant la Terreur (horreur...), pensionnat de jeunes filles de 1818 à 1904³, aïe, rasé en 1909, aïe, aïe, aïe, mais ressuscitant 62 rue de Ponthieu dans le 8^{ème} (Wikisaitou ne sait pas quand, pour l'arrivée de ma grand-mère, très, très certainement), Françoise Sagan⁴, entre autres, y fera ses études (y restera 3 mois, Wiki ferait bien de se renseigner car renvoyée « pour manque de spiritualité »). L'établissement⁵ s'installe en 1960 dans le 16^{ème}, ce qui nous importe peu. Noémie Fourt a-t-elle vraiment eu le temps de beaucoup fréquenter cette rue parallèle aux Champs-Élysées qui démarre avenue de Matignon et où l'école pour jeunes filles de bonne famille⁶ a disparu corps et âme, remplacée par une immense cage à lapins très années 70 relookées (mais sur parking) ?...



La rue de Ponthieu au début du 20^{ème} siècle, Paris (8^{ème})

² Voir le mirifique http://www.v2asp.paris.fr/commun/v2asp/v2/nomenclature_voies/Voieactu/5805.nom.htm

³ Un an avant la Séparation de l'Église et de l'État, suppression de l'enseignement congréganiste (religieux)

⁴ Voir B. Meyer-Stabley, Françoise Sagan, Le tourbillon d'une vie. C'est là que j'ai enfin trouvé le n° dans la rue

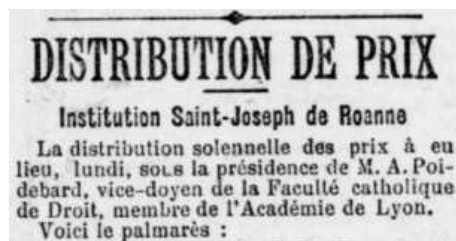
⁵ Aujourd'hui Notre-Dame-des-Oiseaux, voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Couvent_des_Oiseaux

⁶ Écouter absolument la chanson (1947) de Jacques Hélian <https://www.youtube.com/watch?v=I23S5kqrZgM>

* Marie, 17 ans - La ligne est brouillée, ça scrouitche affreusement, je ne perçois rien, je coupe. On peut imaginer qu'à cet âge Mite en a fini avec la scolarité. Douée comme elle était, elle coud, brode (surtout) et prépare son trousseau. Pas vrai ?

* Antoine, 20 ans - Un petit coup sur le bouton, houmpfff, les « grandes ondes » du 1^{er} coup, impeccable : 1914, dessinateur industriel, c'est écrit sur sa fiche matricule. Où, quand, comment, depuis quand ? Je n'en sais rien. Merveille, au moment où je me disais « Dommage de ne pas savoir s'il avait suivi une formation », mon ami Glouglou se met à glouglouter à plein régime alors que je venais de lui taper sur le dos « Antoine Fourt » (pour la x^{ième} fois depuis...). Parenthèse : souvenez-vous qu'on a quitté un jeune Antoine du genre « bon gros et bon à rien » - les sceptiques peuvent aller vérifier en page 130 de la Partie 1a ce qu'écrit sa « punaise » de sœur, c'est pire (sachant que Maman protège quand Papa enfonce le clou)...

Mr Glouglou me sert donc, tout frétilant, un ensemble délicat de desserts du jour, soulignés de sa crème au beurre (jaune), nouveautés dont il ne m'avait pas prévenue, Mon Dieu, quelle époque. A savoir les palmarès des distributions des prix à l'Institution St-Joseph⁷ en 1903 / 1905 / 1908 / 1909 et 1910 parus dans Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire ou le Journal de Roanne. Comme je m'étonnais de ne pouvoir accéder qu'à ce petit nombre d'années, il surenchérit avec force courbettes en me faisant comprendre que tout Mémorial-etc. était en ligne. Dieu bon, vous pensez bien comment je m'y suis précipitée. Pour des prunes (hors dessert, bien sûr), vous allez comprendre pourquoi.



Mémorial de la Loire, 15 Juillet 1908

Je vous le donne en mille : Antoine Fourt apparaît à chaque fois. Les mauvaises langues vont cracher leur fiel, « Ouais, mais son père finançait l'Institution ». « Si ça peut leur faire plaisir » sera ma seule réponse. Bon, d'accord, pas de prix d'Excellence, ni même d'Honneur ou de 1^{er} Prix mais effectivement des accessits (bon, d'accord, ni en mathématiques ni en Français). Du moins pour ce que l'on peut en juger car les matières n'apparaissent qu'en 1903 (il est en 8^{ème}). Bref, accessits Travail et Conduite et Devoir de vacances (!) et en 1908 (tout de même !), 2^{ème} Prix dans une classe « Dessin » (tiens, tiens) au niveau de la 5^{ème}. Pour les autres années (1905 / 09 et 10), il fait partie des « élèves qui ont été le plus souvent nommés » (ah, ah !) aux côtés des extra-terrestres le poursuivant de juillet en juillet, raflant tout et qui avaient pour nom Jacques Monteret, Henri Bouttet ou Maurice Badolle.

HUITIÈME	
Excellence. — Prix: Jacques Monteret, accessits: Maurice Badolle, Paul Pépet.	
Diligence. — Prix: Jacques Monteret; accessits: Maurice Badolle, Paul Pépet.	
Travail et conduite. — Prix: Jacques Monteret; accessits: Maurice Badolle, Antoine Fourt.	
Orthographe. — Prix: Jacques Monteret; accessits: Robert Grosse, Maurice Badolle.	
Analyse. — Prix: Jacques Monteret; accessits: Maurice Badolle, Paul Pépet.	
Histoire et géographie. — Prix: Maurice Badolle; accessits: Jacques Monteret, Robert Chambarlhac.	
Ecriture. — Prix: Paul Pépet; accessits: Jacques Monteret, Stéphane Vernay.	
Devoirs de vacances. — Prix: Maurice Badolle; accessits: Antoine Fourt, Robert Grosse.	

Classe de troisième C : Etienne Fayet, Henri Bouttet, Jean Guetton, Antoine Fourt.

*Journal de Roanne, 19 juillet 1903
et Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire 14 juillet 1910*

⁷ Ou « Petit Collège », voir <http://www.saintpaulroanne.fr/letablissement/projet> et p. 128, Partie 1a

Je ne comprends pas très bien les « sauts » existant entre 1903 (8^{ème}) et 1905 (7^{ème}, que suit bien l'extra-terrestre Monteret) ou entre 1907 (5^{ème}) et 1909 (4^{ème}) avec ce palmarès 1904 sans numérotation de classe mais bourré de prix de dessin, comptabilité, musique vocale, gymnastique et Cie, glissons. Il n'est pas impossible qu'Antoine ait pris une année de retard à un moment ou à un autre (la scarlatine ?) et je m'occuperai de l'affaire quand je commencerai ma thèse sur l'enseignement à Roanne entre 1903 et 1910. Ma curiosité n'ayant pas de bornes, j'ai voulu compléter les années manquantes. Pour des prunes, je vous l'ai dit : plus d'Antoine Fourt à l'horizon, ça arrive et il n'y a pas de quoi grimper au mât. A mon avis, il aura eu un peu de mal à accrocher avec la 6^{ème} et ses 12 matières, c'est pas Dieu pensable d'imposer ça à un enfant. Qui, de plus, a peut-être eu une année pleine de trous : souvenez-vous, je n'ai jamais pu trouver les Fourt au recensement de 1906, j'ai même supposé que la famille était partie (en automobile, avec chauffeur) voir Tante Noémie en Suisse (si, si, allez à la page 109, Partie 1a, vous verrez), ça ne vous arrange pas ces affaires-là pour entrer de plein pied avec « langue grecque » ou latin (thème et version, pas de choix).

Mais les trois dernières années, ah, la, la... C'est qu'une cérémonie de distribution des prix, c'était quelque chose (je sais, j'ai connu). Salle comble, familles entières, professeurs sur leur trente-et-un, courbettes par ci, clins d'œil par là et, suivant les lieux ou les circonstances, brochette de religieux aux anges, conseil municipal au complet, une « huile » à la clef, Monseigneur ou Préfet (pas forcément au choix), sans compter les larmes de joie et les livres en pile (ou pas) rapportés par les heureux-z-élus revenant à leur place, les yeux pleins de paillettes (et se demandant comment ils pourront ouvrir ces gros pavés reliés de percaline rouge, dorés dessus, dessous, sur tranche ou ailleurs et relatant drames rustiques ou combats de chefs sioux - au choix). Bonne-Maman pouvait les sortir, en tout cas, ses beaux chapeaux ! Moins que les mères des extra-terrestres, c'est vrai, mais quand même... Tiens, au fait, et ces dieux de la « langue grecque » et autres, que sont-ils devenus ?... Quoi, Alain ? Folle, moi ? Bé non, si peu... Je peux te donner des nouvelles de Maurice Badolle, par exemple. Je l'aurai parié, je le sentais : classe 14, étudiant à Paris, plein de problèmes de santé mais quand même incorporé en septembre 17, service auxiliaire, réformé, dé-réformé (drôle de guerre pour lui) puis... « professeur au lycée », tiens donc, Bourges, Roanne, Grenoble, Compiègne, Neuilly, une vie très remplie (« bien » serait une autre question). Antoine Giraud ? Vous voulez savoir ce qu'est devenu Antoine Giraud (il tirait les cheveux de Tante Mite, voyez Partie 1a, page 129, je ne pense pas me tromper) ? Il retrouve Antoine Fourt en 7^{ème} (1905), 1 an d'avance, classe 15, incorporé le 16 décembre 1914, 1 an d'avance toujours, le pauvre, étudiant et... « Mort pour la France le 4 août 1915 devant Souchez (Pas-de-Calais) », une horreur dans l'horreur, à pas 20 ans. Je m'envole, je m'écarte de mon sujet (?), désolée (moyennement).

Car le fond de l'affaire était de savoir ce qu'il avait fait (et où) après sa 3^{ème} à Roanne en 1910. Réponse : je n'en sais rien. Il se déclare dessinateur industriel à son recrutement début 1914, point. Le sujet de la scolarité des enfants Fourt est en tout cas terminé. Il ne pouvait qu'être bref : Antoine est incorporé le 2 septembre 1914 et la famille quitte Paris pour se réfugier à Billom. La bal(l)ade à 4 mains débute, texte de Tante Bépée en italique.

Antoine Fourt, soldat, septembre 1914 - décembre 1915



Antoine Fourt, Paris, 1914

Antoine, qui avait ses vingt ans⁸, partit dès le premier jour, appelé... dans les dragons. Il dut y rester assez peu de temps car c'est dans les tranchées que l'on avait besoin des hommes et non dans des armes à l'utilisation révolue. Il devint sergent dans l'Infanterie...

Tante Bépie a consacré à son frère pour la période 1914 -1919 très exactement 15 lignes, voici les 3 premières. Qui demandent quelques ajustements, fiche matricule et cartes Michelin à bâbord, Journaux de Marches et Opérations (JMO), Historiques des régiments et Cie à tribord, en faisant ce que je peux. Car (préalable) 1/ Mes compétences sont limitées, j'ai eu à me jeter à l'eau, je sais barboter mais ne nage pas encore très bien, 2/ une fiche matricule, bourrée de signes plus ou moins cabalistiques, peut avoir été remplie correctement / admirablement / à la louche et 3/ les JMO, écrits soigneusement (ou pas) par des officiers au jour le jour et donc en plein dans / avant / après les combats, en un mot dans des conditions assez invraisemblables, peuvent avoir des « manques ». Je vais tenter d'être à la fois rapide pour vous empêcher de piétiner et précise pour « entrer dans la peau » d'Antoine Fourt. Je brosse un mini-tableau des régiments avant son arrivée pour vous mettre en condition, je ne les situe pas au sein du monstre en mouvement que représentaient Corps d'Armée, Divisions, Régiments et Cie au moment d'une action, j'ai fait l'impasse sur le commandement et l'encadrement, Wikisoldat et autres sites spécialisés sont prêts à vous dépanner. C'est un très gros manque, mais c'est un choix, le point de vue du soldat « du rang », sachant qu'il devait être peu de « poilus » pour avoir une vision dépassant le bout de sa tranchée...



Affiché dans les mairies le 1^{er} au soir

⁸ Pas encore (le recrutement se fait l'année des 20 ans - fixé depuis un décret de 1913 à l'année des 19 ans) - Par contre, il n'a pas été seulement recruté, il a été incorporé d'office (vu les « circonstances »)...



Recruté au 6^{ème} Bureau de la Seine⁹, matricule n° 1429, classe 1914, cheveux châtain, yeux bruns, front moyen, nez moyen, visage ovale, 1m 67, degré d'instruction 3, tel est le portrait du conscrit FOURT Antoine porté sur sa fiche matricule. Qui n'a pas été incorporé « dès le premier jour » mais 1 mois après, le lot de toute la classe 14 appelée entre août et septembre.

Duplicata tout individuel versé à l'entrée 8 18-12-15

Nom : <i>Fourt</i>		Numéro matricule du recrutement : <i>1429</i>
Prénoms : <i>Antoine</i> Surnoms :		Classe de mobilisation : <i>1914</i>
ÉTAT CIVIL.		
Né le <i>22 Décembre 1894</i> , à <i>Roanne</i> , canton		
d' <i>Roanne</i> , département d' <i>Loire</i> , résidant		
à <i>PARIS 17^{ème} arrondissement</i> , canton d' <i>17^{ème} arrondissement</i> , département		
d' <i>DE LA SEINE</i> , profession d' <i>STENOGRAPHE</i>		
fils d' <i>Jean Léon</i> et de <i>Ermine Serol</i> , domiciliés		
à <i>PARIS 17^{ème} arrondissement</i> , canton d' <i>17^{ème} arrondissement</i> , département d' <i>DE LA SEINE</i>		
SIGNALEMENT.		
Cheveux <i>Châtain</i> , Yeux <i>Brun</i>		
Front <i>moyen</i> , Nez <i>moyen</i>		
Visage <i>ovale</i> , Renseignements physiologiques complémentaires :		
Taille : 1 mètre <i>67</i> centimètres.		
Taille rectifiée : 1 mètre centimètres.		

Nous savions déjà (Partie 1a, p. 97) qu'« Antoine avait voulu, dès ses 18 ans, s'engager... » dans les Dragons (« arme noble », le prestige avait bon dos, chez les Fourt...) où, même s'il « en avait la stature,... il fut refusé en raison de sa myopie et des verres qu'il devait porter ». Stop. Les deux raisons de « refus » invoquées par Tante Bépie ne tiennent pas la route une seconde : en août 14, ce n'est pas une paire de lunettes qui allait empêcher le recrutement d'un conscrit et l'Armée n'avait pas spécialement pensé combien la Cavalerie était une arme « à l'utilisation révolue », c'est le moins que l'on puisse dire¹⁰... Alors ? Il s'agissait justement d'une question de « stature »... Antoine Fourt, qui mesurait 1m 67, n'avait pas la taille requise de 1m 70 (merci à ma page FB « militaire » !)... Pourquoi l'a-t-on fait se fourvoyer là ? Pas d'explication sûre. Ce qui compte est ce « refus », encore un « échec » à comptabiliser pour le « gros lourdaud paresseux » (décidément, je bloque !). Rappel pour les tendres : né un 22 décembre, il n'avait pas 20 ans... Mais c'est bien au 4^{ème} Régiment de Dragons qu'il arrive le 9 septembre. Il n'y reste que 4 semaines, passe au 110^{ème} RI le 10 octobre puis au 8^{ème} RI en mars 1915 avant de rejoindre l'artillerie en janvier 1917. Son temps de guerre, « Campagnes contre l'Allemagne », est comptabilisé entre le 9 septembre 1914 et le 26 septembre 1919 où il est démobilisé, voilà, vous savez tout. Ou presque...

DETAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES.

INCORPORÉ A COMPTER DU *2 Septembre 1914*

ARRIVÉ AU COMPTER DU *9 Septembre 1914*

Passé au 110^{ème} Rég^t d'Artillerie le 10 octobre 1914 passé cap^t 110^{ème} 1914.

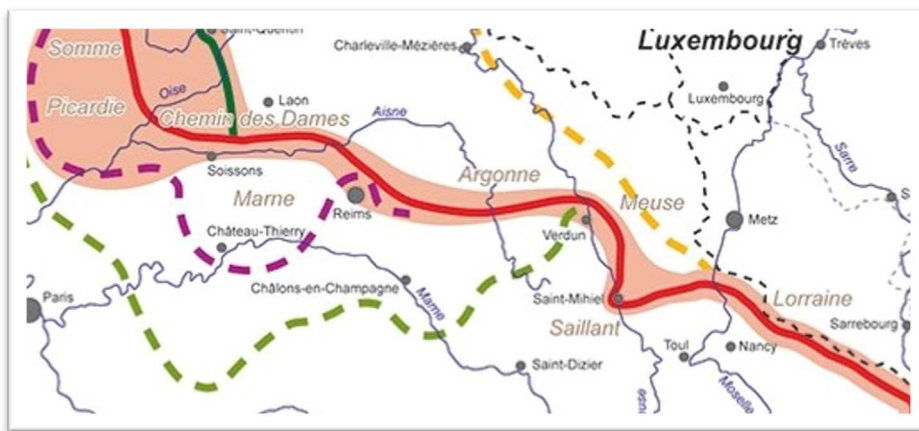
Passé au 8^{ème} Rég^t d'Artillerie le 15 Mars 1915. Invalide le 15 Avril 1915 &

Passé au 81^{ème} Rég^t d'Artillerie le 18 Janvier 1917. O^u au 8^{ème} Rég^t de la 1^{ère} Brigade de

⁹ Les 20 arr. de Paris étaient rattachés (différemment) à l'un des 6 Bureaux de l'ancien département de la Seine

¹⁰ 8% des conscrits de la classe 14 ont été recrutés dans cette arme (65.3 % dans l'infanterie et 14.8% dans l'artillerie), voir <https://www.cairn.info/revue-annales-de-demographie-historique-2002-1-page-11.htm>

Au 4^{ème} Régiment de Dragons - En garnison à Commercy depuis 1913, c'est l'un des 6 régiments de la 2^{ème} Division de Cavalerie basée à Lunéville dont le rôle est d'appuyer Chasseurs à pied ou Batteries d'Artillerie. Le 2 août 1914, il est composé de 4 escadrons avec un effectif de 26 officiers, 636 sous-officiers / brigadiers et cavaliers, 670 chevaux et 8 voitures. Parti de Lunéville, il est censé marcher sur Sarrebourg, à l'est, doit battre en retraite et se retrouve autour du 25 août, au sud, en pleine bataille de Rozelieures (près de Gerbéviller, à 40 km SE Nancy) puis est engagé vers la Woëvre (nord de Toul / sud de Verdun, St-Mihiel, butte de Montsec, Chambley...). Le 6 octobre, il se trouve tout près de Toul après avoir cantonné 2 jours à Commercy¹¹. Il est fort probable qu'Antoine Fourt n'ait pas bougé de Commercy et que ce temps ait correspondu à une période d'instruction. Fin d'un rêve en tout cas, celui qu'il caressait pour une carrière militaire et celui que la terrible réalité de cette guerre à ses débuts venait de briser, avec une retraite et des pertes très lourdes.



Au 110^{ème} Régiment d'Infanterie, 10 octobre 14 - 15 mars 1915 - En garnison à Dunkerque (mais aussi Gravelines et Bergues), le 110^{ème} RI comprend à la déclaration de guerre 3 bataillons, soit 3 366 hommes de troupe sous les ordres de 58 officiers, 162 chevaux de selle et de trait, 27 animaux de bât et 54 voitures ou fourgons (à bagages, à munitions, médicales, à vivres, à viande, forge, d'outils, caissons mitrailleuses). Censé protéger le Nord, il est envoyé vers la Meuse (Rocroi) où les allemands portent leurs efforts. Repli vers la Seine dès le 24 août pour « la riposte », en direction de la 1^{ère} Bataille de la Marne (6 au 13 septembre). Tout septembre est occupé par des combats dans la région d'Épernay / Reims / Laon dont celui de la Ferme du Choléra¹² où se fait une liaison avec le 8^{ème} RI présent depuis quelques jours.

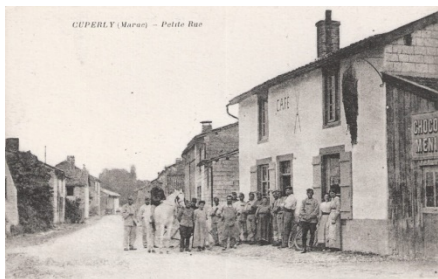
Antoine arrive au 110^{ème} le 10 octobre précisément au moment d'un ordre d'attaque prévu pour le 12 ayant pour but de reprendre 2 cibles « clefs », le Bois de la Miette et la dite Ferme du Choléra. L'officier rédigeant le JMO note avec exactitude « ... ordre est donné à toutes les C(ompagn)ies de se cramponner sur le terrain conquis et de s'y fortifier pendant la nuit ».

ordre est donné à toutes les C^{ies} de se cramponner sur le terrain conquis et de s'y fortifier pendant la nuit.

¹¹ Dans la Meuse, à 50 km O de Nancy. Toul, en Meurthe-et-Moselle, se trouve à 20 km O de Nancy

¹² Dans l'Aisne, en plein Chemin des Dames, un lieu tristement célèbre au moment de l'offensive d'avril 1917

Mission « infructueuse » malgré des nuits quasi blanches. Novembre et décembre sont consacrés à des « travaux » divers et variés, comme conforter les positions acquises (il y en a eu), réparer, nettoyer les armes ou « des effets de toute nature », creuser ou améliorer des tranchées, approfondir les boyaux de communication, « trouver des abris pour que les hommes puissent trouver un peu de repos ». La période en question est nommée « accalmie », ce qui n'empêche pas d'être « visé presque quotidiennement ». Antoine est nommé Caporal le 4 décembre. Le 11 décembre, on part « cantonner » et comme je ne sais même pas de quel Bataillon il dépendait, je ne peux vous dire s'il s'agit de Fismes, Bazoches ou St-Thibault. Le lendemain à 15 h, la Musique du 110^{ème} se produit sur la Place de l'Hôtel de Ville, et aussi les 13, 15 et 16, même heure même lieu (mais le nom de la ville n'est pas précisé). Puis on embarque (en train) pour Cuperly, près de Mourmelon, on bivouaque, ordre de marcher est donné, il faut se cacher des avions, on ne marche pas, 1 fois, 2 fois, on n'a finalement pas marché, repos (le 22). Bonne idée : Antoine Fourt fête ses 20 ans ce jour-là.



Le régiment est placé en repos pour la journée du 22 Décembre.

Cuperly, Petite Rue (252 habitants en 1911) et détail du JMO du 110^{ème} RI le 22. 12. 1914

La matinée du 25 décembre est « employée aux travaux de propreté et lavage », joyeux Noël, l'année se termine, on monte vers le nord-est, on retrouve le 8^{ème} RI, on cantonne à Laval-sur-Tourbe. Le 31, ordre est donné de se préparer à partir et « d'avancer l'heure de la soupe ». Finalement l'ordre n'est pas donné, « en conséquence, le régiment reste cantonné à Laval » (« soupe » du soir comme d'hab', à mon avis).

31 Décembre. L'ordre est donné d'avancer l'heure de la soupe.

Et comme on n'est pas pressés nous non plus, je vous donne l'intégrale des conclusions du jour vue du côté philosophie militaire « Ainsi se clôt la première partie où, à côté de nos premiers revers, prend place la victoire décisive de la Marne : période d'initiation où l'on voit qu'avec ardeur dans l'assaut le 110^{ème} sait allier le travail fécond et incessant qui seul permet de limiter les pertes et d'organiser la défense du terrain ».

Quoi, Alain ? On n'avance pas ? Ben non, comme tout le monde, c'est que « Du côté de l'ennemi, aucune tentative sérieuse », je n'y peux rien, que veux-tu... Par contre, le 22 janvier 1915, tout bascule, le 110^{ème} se trouve engagé dans la 1^{ère} Bataille de Champagne qui a débuté en décembre. Entre froid (« les cas de pieds gelés sont nombreux ») et dégel, le terrain est un « borbier », les tranchées « encombrées de cadavres dont les corps amoncelés constituent quelquefois des parapets, « pas d'abris, des tanières où l'on se couche à même le sol », le tout sous « de violents bombardements ou de longues fusillades ». Et notre rédacteur de

l'Historique, beaucoup moins décontracté, de conclure « Jusqu'aux attaques, la vie était cependant nettement supportable »... A cette date, près de 350 000 soldats français ont déjà été tués sur le sol de leur pays (110 000 pour la seule Bataille de la Marne)¹³...

Le 110^{ème} affronte le pire dans le terrible secteur du Mesnil-les-Hurlus¹⁴. Un ennemi qui « se ressaisit vite » (3 contre-attaques « menées furieusement » le 16 février), « les hommes (qui) s'entassent au coude à coude dans les tranchées », des bombardements incessants, 800 m de tranchées gagnées le 16 février, 250 m le 7 mars, « une brillante opération, qui coûte d'ailleurs fort cher », nuance le rédacteur (pour cette seule journée, 47 tués, 64 blessés, 17 disparus, précise pour la 1^{ère} fois le JMO - le 7, le chiffre des « pertes » sera de 221). Le 13 mars, repos, le 110^{ème} RI est relevé par d'autres unités, il gagnera ensuite les Éparges à 20 km au SE de Verdun. Le 15, jour où l'on procède à 17 vaccinations anti-typhoïdiques au 110^{ème}, Antoine Fourt passe au 8^{ème} RI, jamais loin du 110^{ème} depuis le début.

Au 8^{ème} Régiment d'Infanterie, 15 mars 1915 - fin 1915 - En garnison à St-Omer (mais aussi Calais et Boulogne, 62), le 8^{ème} RI, le 5 août 1914, comprend 3 bataillons composés de 4 Compagnies chacun, une quarantaine d'officiers, 210 sous-officiers, 3 062 hommes de troupe et 184 chevaux et mulets. Parti de St-Omer le 5 août, il gagne la Belgique fin août (désastres des batailles de Charleroi et Dinant - même si le 8^{ème} s'empare du drapeau allemand fiché sur la citadelle de Dinant), suit le repli général vers l'Aisne (bataille de Guise, NE St-Quentin, fin août, petite victoire), participe à la Bataille de la Marne (Montmirail, Reims...), remonte vers l'Aisne (cheminement un peu équivalent à celui du 110^{ème}) et se retrouve dans le même secteur du Mesnil-les-Hurlus du 16 février au 13 mars, cette « très rude période de combat » faisant monter les pertes à 193 tués, 243 disparus et 415 blessés d'après l'Historique, 44 tués, 63 blessés et 17 disparus pour la seule journée du 7 mars pour le rédacteur du JMO...

Antoine Fourt arrive au 8^{ème} RI un jour de « Repos, rien à signaler », le Général Joffre passe les troupes en revue le 25 mars et, le 3 avril, après un transport par train, le 8^{ème} cantonne à la caserne Chevert, à l'est de Verdun. Le JMO est précis et bien tenu, l'Historique, assez complet, je jongle avec les deux. Comme je sais qu'Antoine Fourt est au 2^{ème} bataillon, 7^{ème} Compagnie (je vous expliquerai plus tard pourquoi je sais), je suis très attentive.

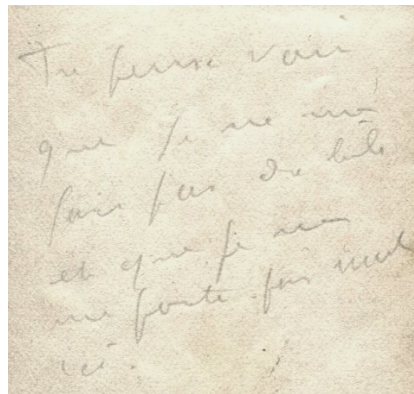
3 avril 15,
État nominatif des officiers,
2^{ème} Bataillon, Cies 5 à 8

2 ^e Bataillon				
	Chef de Bataillon : <i>Millet</i>			
	Médecin Aide-Major de 1 ^{re} classe : <i>Hœu</i>			
Grades	5 ^e C ^{ie}	6 ^e C ^{ie}	7 ^e C ^{ie}	8 ^e C ^{ie}
Capitaines				
Lieutenants	<i>Hinckel</i> <i>active</i>	<i>Bernard</i> <i>Réservé</i>		
Sous-Lieutenants <i>actives</i>	<i>Arlesien</i>	<i>Fast</i>		
Sous-Lieutenants <i>réservés</i>	<i>Hennigman</i>	<i>Jaquin</i>	<i>Sauvion</i> <i>Petit</i> <i>LeFebvre</i>	<i>Boymersch</i> <i>Levaire</i>

¹³ Compte hors blessés et disparus, cf. https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2018/11/10/comment-evaluer-le-nombre-de-morts-de-la-premiere-guerre-mondiale_5381812_4355770.html

¹⁴A une trentaine de km NE de Châlons-en-Champagne, au-dessus de Laval-sur-Tourbe, village de 97 habitants en 1911 et finalement rayé de la carte : les combats ici dureront jusqu'en octobre 1918

Le 8 avril, « le régiment est alerté à 1 heure et mis en route à 3 heures » en direction des Épargnes. Un Historique des Régiments peut savoir se faire tendre... « Les combattants des Épargnes n'oublieront jamais ce terrain où chaque blessé qui tombait s'enlisait et disparaissait dans la boue »... et réaliste « Le 8^{ème} RI perdit en quatre jours de glorieux combats : Officiers : 6 tués, 3 disparus, 12 blessés. Troupe : 100 tués, 297 disparus, 570 blessés »... Le chef du 2^{ème} Bataillon, le Commandant Millet est tué le 11 et le 13, le Général félicite le régiment qui « a pris une part brillante à l'enlèvement du dernier réduit de l'ennemi ». Le 8^{ème} est alors relevé et part cantonner. Antoine Fourt est nommé sergent le 15 avril, il se fait photographier et envoie le cliché¹⁵ à sa sœur Noémie avec, au verso, ces mots griffonnés au crayon, bel exemple de l'autocensure qui régnait « Tu peux voir que je ne me fais pas de bile et que je ne me porte pas mal ici »... Ses sœurs, à peu près à cette époque, n'avaient pas l'air non plus de s'en faire, de la bile...



Antoine, 8^{ème} RI, 7^{ème} Cie - Seul exemple d'un texte écrit de sa main - Marie et Noémie, 1916

Ensuite, rien d'exceptionnel, on est ici ou là, en Argonne¹⁶, puis Commercy, ce me semble, les journées sont assez / très / calmes sauf si canonnades / intermittentes / nourries (ou moins) / un peu (ou moins) vives sauf si « très vive activité des 2 artilleries ». Modulons : le site du 33^{ème} RI¹⁷ évoque des exécutions d'hommes du 8^{ème} RI « pour dégradations militaires » le 22 avril dans le secteur du Bois d'Ailly¹⁸... Où, après les combats de fin avril, tout n'est qu'un « indescriptible chaos » où se mêlent pierres, armes et cadavres dans un bois dont il ne reste plus que des « souches moissonnées par les obus »... Et où le 2^{ème} Bataillon d'Antoine Fourt intervient le 4 mai (8 blessés). Le 5, « des forces allemandes très importantes prononcent une attaque brusque sur le secteur », une partie du 2^{ème} déclenche « une contre-attaque vigoureusement menée » mais le résultat est si terrible¹⁹ que l'officier rédacteur note un total des pertes au crayon (beaucoup de prisonniers), 1 202... Ce même jour, « un obus pénètre par la toiture dans la maison où se trouve le bureau. Le présent registre est troué par un éclat ».

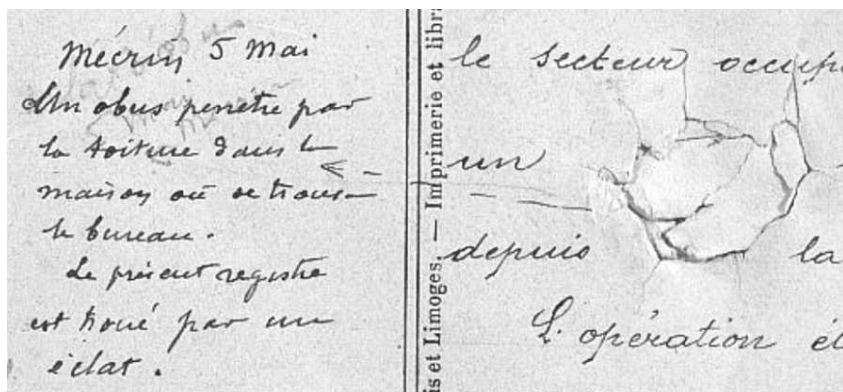
¹⁵ Photo restaurée par A. V. R. (groupe FB GénéRetouches) que je remercie vivement

¹⁶ Région de forêt et d'étangs (Marne, Ardennes, Meuse), 30 km O de Verdun, occupée dès le début par les Allemands, combats incessants, lieu emblématique du front ouest

¹⁷ Passionnant, voir <http://www.33ri-guerre-14-18.fr/> et <http://www.33ri-guerre-14-18.fr/bois-ailly/>

¹⁸ A quelques km S de St-Mihiel (55, entre Bar-le-Duc et Verdun), combats acharnés depuis novembre 1914

¹⁹ « Les hommes du 8^{ème} redescendent du front sous les quolibets », <https://prisme1418.blogspot.com/>, 11. 2015



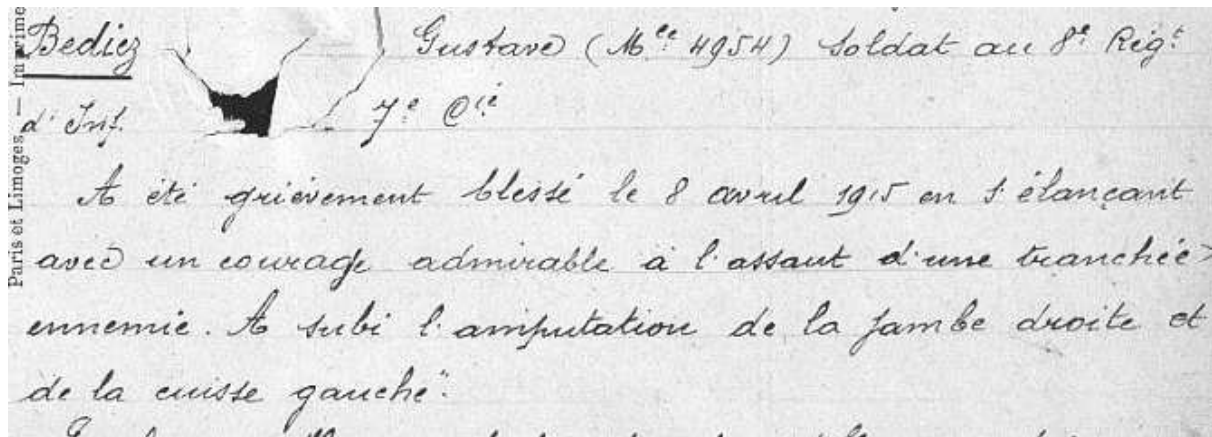
Ce qui est vrai, je dois ruser pour vous faire des scans propres. Par exemple pour vous montrer comment, le 26 juin, « pour la première fois dans le secteur les Allemands emploient des bombes asphyxiantes ». L'officier, lui, a enjambé 2 mots de la page suivante.



Une période assez « tranquille » se poursuit jusqu'à l'automne, avec retour dans l'Aisne (Pontavert, vers Craonne), il y a plus décontracté comme endroit mais là, travaux divers et variés... en vue d'une offensive prévue pour fin septembre dans le secteur proche du Choléra. Apparemment, le 8^{ème} RI, prêt à attaquer, n'a pas été sollicité. Je dois encore pénétrer assez mal les forêts de la pensée militaire parce que je lis en traditionnelle conclusion de paragraphe d'Historique (qui englobe novembre et décembre, occupés même à « travaux ») : « Pertes de ce secteur : Officiers : 1 tué, 3 blessés. Troupe : 68 tués, 3 disparus, 214 blessés ». Le JMO est plus direct en évoquant le 1^{er} octobre, par exemple, un « Très violent bombardement de nos positions par l'artillerie lourde ennemie ». Je comprends mieux.



Impossible évidemment de passer sous silence les nombreuses pages consacrées avec une minutie émouvante aux remises de décorations qui avaient lieu régulièrement (avalisées après dossier). Cœurs tendres s'abstenir : mieux vaudrait ne pas savoir lire... Mais c'était si important pour tous ces soldats, ou pour leurs familles... Un exemple avec le soldat Bédiez de la 7^{ème} Compagnie, un copain de tranchées d'Antoine, forcément. Blessé le 8 avril 1915 aux Éparges, la Médaille militaire lui est conférée en date du 20 août par le Général Commandant en chef alors que le 2^{ème} Bataillon cantonnait du côté de Laon.



JMO du 8^{ème} RI, exemple de Médaille militaire conférée à un soldat et circonstanciée

Vous en avez assez ? Moi aussi. J'ai, du coup, un peu couru la poste. Un peu malgré moi dans la mesure où une partie de l'année 1915 se trouve être moins « dense » mais un peu volontairement aussi car il faudrait 1 volume entier plus une formation accélérée d'histoire pour décrire « sa » guerre. Quelques nouvelles de la famille seraient les bienvenues, je crois. Avant de laisser s'endormir l'année 1915, une petite lueur, donc, avec cette photo de Marie, Marie-Antoinette et Noémie entourant leur frère. Non datée, elle a peut-être été prise lors de la 1^{ère} permission d'Antoine, forcément après avril 1915 (noter le galon de sergent au bas de la manche droite et le « 8 » du Régiment au col) et obligatoirement après juillet puisque les permissions n'ont été instituées qu'à partir de ce moment-là²⁰. En décembre pour ses 21 ans ?



²⁰ Par Joffre (6 jours). Autorisées en mars pour les seuls officiers (d'où scandale), aléatoires dans les débuts

Entre Billom et Paris, septembre 1914 - décembre 1915

Mon Père, lui, n'était pas mobilisable, il avait plus de cinquante ans et n'avait jamais fait de service militaire (tirage au sort ?)²¹. Dès septembre 1914, mes Parents nous avaient emmenées à Billom, les armées allemandes s'étant avancées jusqu'à la Marne²² et menaçant Paris. Ma sœur aînée, Marie, dite Mite, y avait fait la connaissance d'un cousin éloigné, Francisque Croizet, qui ne devait être mobilisé dans le Génie qu'en 1915 et dont elle voulut être « Marraine de Guerre » d'où échange de lettres, visites du permissionnaire et, plus tard, fiançailles puis mariage fin 1919. Au début de 1915, le danger allemand s'étant éloigné à la suite de la Victoire de la Marne, la famille remonta à Paris.

Voici beaucoup, beaucoup de choses à se mettre sous la dent, y compris en dégustant, une fois de plus, les rencontres de la petite et de la grande Histoire... Ainsi donc, alors que le Nord envahi se vidait de ses habitants, que Paris tremblait devant l'avancée allemande et qu'Antoine se faisait recalier chez les Dragons sans participer à la bataille de la Marne, les Fourt, comme des milliers de parisiens²³, partent se réfugier en province. Vu le passé, Roanne était sans doute devenu impossible - je n'entends plus trop parler des Escalier, ne parlons plus des Sérol, mais ceci est une autre histoire... Le choix se porte, ô surprise, sur Billom - dans ces circonstances, réfléchit-on tant que ça ?... Ils y restent 6 mois, leur sergent de fils ou de frère a plongé dans l'horreur. Et je dois me remettre sur le dos mon petit havresac de Miss Marple, eh oui, Nicole, ne lève pas les yeux au ciel, s'il te plaît, il y avait à faire, crois-moi.

Pour ce qui concerne Tante Mite et l'amour de sa vie, je serai moins précautionneuse que ma grand-tante... La ville était grande comme un mouchoir de poche, les familles se connaissaient parfaitement²⁴, facile de tomber amoureuse à 17 ans d'un beau soldat. Voyons de plus près.

Billom - Des nouvelles des Croizet



Francisque Croizet, 7^{ème} RG

Tonton Francisque, classe 14, n'a effectivement pas été mobilisé tout de suite. Classé par la Commission de Réforme de Clermont-Ferrand dans la 5^{ème} partie de la liste à son recrutement en début d'année, déclaré « Soutien de famille » (à l'encre rouge) en octobre puis carrément classé dans la 7^{ème} partie de la liste en novembre²⁵, il est finalement incorporé le 16 décembre 1914 au 7^{ème} Régiment du Génie d'Avignon, Compagnie 15/7 comme sapeur-mineur²⁶. Curieusement, lors de son recrutement début 1914, il est « domicilié » à Billom mais « résidant » à Maisons-Laffitte (78) au 5 avenue Le Kain²⁷. Profession ? Jardinier-paysagiste. Nul ne savait

²¹ Réponse en page 48 de la Partie 1b

²² Au nord, jusqu'à Senlis, à 40 km, envahie et incendiée le 2 septembre, à Meaux, 50 km à l'est, peu après, etc.

²³ Jusqu'à 500 000, voir <http://archives.paris.fr/r/181/paris-et-les-parisiens-pendant-la-grande-guerre/> - Le 1^{er} bombardement par un avion allemand a lieu le 30 août, les réfugiés belges arrivent dès le 26 à la gare du Nord

²⁴ Revoir les pages 32 à 41 de la Partie 1b, les Croizet se trouvent en page 37

²⁵ Les conscrits sont « classés » par priorités, « bon pour le service » (1^{ère} partie), « dispensé », « ajourné »...

²⁶ Spécialisé dans les travaux de sape (tranchées, pose de charges explosives...). Autres : sapeur - télégraphiste, forestier... - 15/7 : 15^{ème} Compagnie du 7^{ème} RG rattachée à la 24^{ème} Batterie - JMO très lacunaires

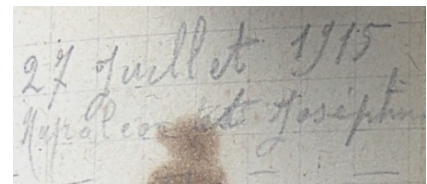
²⁷ A 2 pas de l'hippodrome, un quartier calme, belles maisons, grands jardins - Mais « domicilié » à Billom

dans la famille qu'il s'était expatrié et, pour tout le monde, il était comptable (ajouté sur sa fiche après « employé de commerce »). Une confusion avec son frère aîné Emmanuel, jardinier-paysagiste de formation ? Bref. Caporal le 11 juillet 1916, sergent le 17 mars 1917, il passe ensuite dans l'artillerie en avril 1918.

La petite erreur de date (1915) que commet Tante Bépie m'intéresse. Je n'en fais pas un fromage mais je m'y arrête : un « sursis » de ce genre est synonyme de démarches multiples et discussions intenses. Son « cas », dans un contexte normal, était clair : un frère aîné (Emmanuel) mobilisé début septembre, un frère cadet (Antoine) de la classe 15 mais exempté en 14 pour tuberculose pulmonaire, un petit frère de 15 ans (Jean-Baptiste), des parents cultivateurs, le compte était bon. Cette guerre-là en décidait autrement. Qui sait si le cœur de Marie Fourt n'a pas été attendri par ce jeune cousin aux yeux tristes qui, pour « sauver sa peau », se débattait comme un beau diable (ou pas - ce qui serait encore bien plus intéressant, Mite ayant un caractère du tonnerre, elle) ? Ce qui est sûr, c'est qu'on se souvenait dans la famille que Francisque n'était pas parti tout de suite...

Marraine de guerre²⁸, voilà une bien belle occupation pour une jeune fille de son (ex) rang... La marraine pouvait en tout cas soutenir son filleul : chargés des infrastructures nécessaires aux armées (construction ou réfection de routes, ponts, voies ferrées, abris, destruction de mines...), les hommes du Génie ont tout vu, tout entendu, tout connu, de jour comme de nuit, dans la boue et dans le froid. La fiche matricule de Francisque comporte 5 pages truffées de « papillons » complémentaires, citations et décorations à l'appui. Quand il arrive au corps le 17 décembre, le 7^{ème} RG se trouve en Belgique puis gagne la Meuse, la Marne (mai 15), la Somme, près de Péronne (juillet) et à nouveau la Marne en septembre. En 1916 : Verdun...

Comme nous l'avons vu, les permissions n'ont été octroyées qu'à partir de juillet 1915. Est-ce à l'occasion de la 1^{ère} que Mite écrit, sur un minuscule carnet allongé, rempli sur 4 ou 5 pages seulement et seulement pour noter quelques adresses de clientes²⁹ et « les affaires de cœur » (oui, oui, oui, j'y reviendrai, promis), ce mystérieux « 27 juillet 1915 - Napoléon et Joséphine » ? Possible : la Compagnie 15/7 cantonne depuis le 19 et jusqu'au 3 août.



Et puisque je me suis mise en tête de raconter l'histoire d'une famille plutôt que de dissenter, prenons vite ce chemin de traverse où, une fois encore, la petite histoire (ici, vraiment riquiqui) rencontre la grande (ici, vraiment partagée par le pays entier). Nous sommes le 27 juillet 1915, Tante Mite note cette date en frétilant (elle savait le faire !), doux souvenir, rigolo peut-être. Le 28, **Emmanuel Croizet** meurt à l'hôpital auxiliaire n° 58 de La Frette, en Isère, « suite à maladie contractée en service commandé »...

Le régiment se trouvant dans le secteur de Flirey (40 km NO de Nancy), il avait été « évacué du front » le 17 mai pour « dyspepsie³⁰ faiblesse générale ». Le maître-pointeur³¹ Croizet

²⁸ Peut-être une idée personnelle de Tante Mite, mot et fonction ne voyant le jour qu'en janvier 1915, voir <http://www.archivespasdecalais.fr/Activites-culturelles/Chroniques-de-la-Grande-Guerre/Marraines-de-guerre>

²⁹ Tante Mite brodait de la lingerie fine et a gardé toute une clientèle au moins jusqu'à la Guerre 39/40

³⁰ Problèmes de digestion. D'où le nom du Pepsi-Cola, à l'origine un médicament pour lutter contre

appelé au 2^{ème} Régiment d'Artillerie de Grenoble en 1912, « cheveux blond clair, yeux orangés verdâtres (sic), visage étroit, menton à fossettes, 1m 62, sachant lire et écrire, CBC accordé » (Certificat de Bonne Conduite) est déclaré « Mort pour la France ». Auguste et Joséphine, comme des milliers et des milliers d'autres parents depuis des mois, n'ont que leurs yeux pour pleurer et leurs mains pour empiler images pieuses et papiers grands formats d'Hommage de la Nation (La Patrie Reconnaisante) et autres inventions de l'heure. Nous les découvrons avec Nicole lors de ce tri des papiers de Guy, c'est une expérience comme une autre, qui laisse un goût bizarre. Prenons un instant pour faire d'Emmanuel Croizet un « exemple » de ce qu'il est possible de dire sur l'un de ces millions de soldats « tombés au champ d'honneur » quand on a la chance de disposer d'éléments de source publique ou familiale... Ci-dessous, donc, l'une de ces fameuses images pieuses remplie à son nom et sa fiche individuelle de « Mort pour la France ».



PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **CROIZET**

Prénoms *Antoine Barthélemy Emmanuel*

Grade *Maître Pointeur*

Corps *208 R. ct. Compagne 31 Batterie*

N° *4206* au Corps. — Cl. *1911*

Matricule. *113* au Recrutement *Chomont-Ternand*

Mort pour la France le *29 juillet 1916*

à *L'Hôpital auxiliaire 58 à Trém. c. Verdun*

Genre de mort *Suite de maladie contractée en service commandé*

Né le *24 décembre 1891*

à *Belloué* Département *Puy de Dôme*

Arr. municipal (p' Paris et Lyon), } à défaut rue et N°.

Jugement rendu le *J. G.*

par le Tribunal de *certain d'acte de*

acte ou jugement transcrit le *dans un acte de*

à *Mairie de Belloué*

N° du registre d'état civil *Puy de Dôme*

534-708-1921. [20634.]

Cette image se vend 0 fr. 05, pour les œuvres, à la Cure de Commercy.
 Une brochure paraîtra après la guerre, sur tout ce qui s'est passé ici.

« Pieux souvenir des Héros... Emmanuel Croizet » (recto/ bas du verso) et fiche MDH

Je n'ai pas fini mon histoire. Il se trouve qu'en mai 2019, Alain, mon oncle et « grand frère de chien » adoré, comme vous le savez, retrouve dans son grenier (en ME cherchant tout autre chose...) un lot de photos « Croizet ». Et le voilà qui m'envoie des scans et des scans. Et me voilà qui regarde et qui regarde. Et qui ne touche pas pied à terre : des photos de guerre pour

³¹ Distinction et non grade. Le pointeur vise la cible, positionne l'arme, tient compte du vent, de la gravité...

la plupart, mini-formats en général, plus plombées que jaunies, zéro légende. Je reconnais Francisque, mais ensuite... J'en distingue quelques-unes que je transmets au groupe FB « militaire » pour « diagnostic ». Car je sais bien, pour suivre souvent ce qu'il se passe sur ce groupe, qu'à partir d'un uniforme et de certains détails (n° au col, galons, etc.), on peut déterminer à quelle arme appartenait tel soldat. Il « suffit » ensuite de voir si la fiche matricule correspond. Bingo : il y avait les portraits des 2 frères de Francisque, Emmanuel et Antoine ! Voici l'échange que j'ai eu pour celui d'Emmanuel Croizet (ce sera lui rendre hommage jusqu'au bout). Je ne pouvais pas lire le n° au col et même si j'avais pu, je n'aurais pas su déterminer l'arme. Je crois bien que ça n'a pas duré 10 mn...



(xx) Gendarme ?

(Ep) Je n'en sais rien du tout, xx 😞

(yy) Par les chevrons seulement sur une manche et la grenade sur l'épaule c'est plutôt un maître-pointeur d'Artillerie, 2^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne ou 2^{ème} Régiment d'Artillerie à pied selon lieu, voire 2^{ème} Bataillon si antérieur à 1910

(zz) Au vu du décor, il s'agit très certainement du 2^{ème} Régiment d'Artillerie de Grenoble

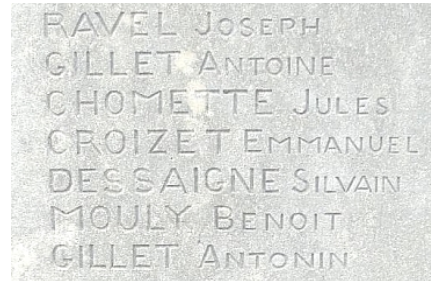
(xx) Chapeau, yy et zz !

(Ep) **Génial**, zz !! 😍😂😂 C'est le frère aîné de mon grand-oncle ! Maître-pointeur au 2^{ème} Régiment d'Artillerie, « Mort pour la France » en 1915 en Isère, on n'avait aucune photo de lui ! Je trouvais bien qu'il y avait une ressemblance, mais quand même, je n'y croyais pas...

(Ep) yy, je n'avais pas vu votre réponse 😊, si j'avais vu « maître-pointeur », je vous aurais dit idem tout de suite, « c'est lui » ! MERCI à tous les deux 😍.

Au bout du compte, il s'agissait bien du 2^{ème} RAC avec casernement à Grenoble. Formidable !

Le nom³² d'Emmanuel Croizet est inscrit à Billom sur le Monument aux Morts situé au cimetière et sur la plaque commémorative dressée à l'intérieur de l'église St-Cerneuf.

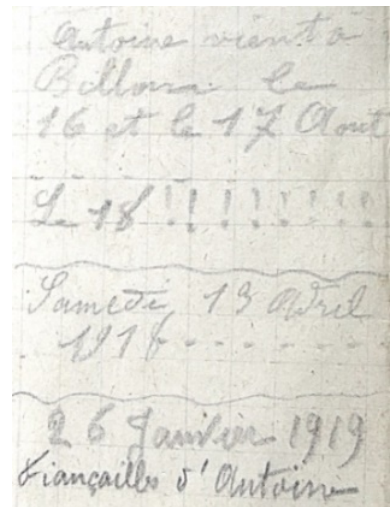


Billom - A la recherche de « Mme By »

En attaquant le sujet « Billom » en août 2017, j'ai commencé bien sûr par sortir mes « trésors ». C'est-à-dire des bouts de papier, des pense-bêtes, des petits arbres bricolés à partir de lettres ou extirpés des quelques dossiers de Maman. Je ne comprenais diable pas grand-chose à tous ces Fourt, j'ai vite fait beaucoup de progrès, accordez-moi ça. Ce qui ne m'éclairait guère sur cet exode vers Billom en septembre 14. Or, un soir où ne savais que faire et où pour occuper ma perplexité je contemplais les noms des 14 enfants dont certains avaient eux-mêmes eu des enfants, court-circuit (dans ma tête, ça m'arrive, vous le savez bien si vous me lisez bien)... et pars dans un fou-rire bienheureux (j'en suis capable, si, si, je vous assure). Motif : j'avais trouvé une fiancée à Antoine Fourt.

³² Voir sa fiche = <http://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/complementter.php?id=5683015>

«Koikoikoi ? ». Qui dit « koikoikoi ? »... Comme vous suivez tous parfaitement les affaires de famille, vous savez très bien que sur le site « Guiller-Fourt-par-Alain-Guiller-Contactez-l'auteur » existe une note pour Antoine Fourt, rédigée par mes zattentifs soins « Fiançailles le 26 janvier 1919 (cf. carnet de bord de...) ». Ce carnet, nous venons d'en parler. Les dites fiançailles sont notées après un quelque chose de sûrement extraordinaire en avril 18 vu le nombre de points de suspension et séparées par un trait ondulé. Au-dessus, avec même ondulation séparative de dates, l'annonce d'une arrivée d'Antoine à Billom pour une permission les 16 et 17 août : j'en conclus qu'il s'agit de 1917. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé le lendemain 18 (petits traits et non plus ondulations, il s'agit d'un même moment), la magistrale série de points d'exclamation inclinerait à penser que la raison en est totalement grandiose.



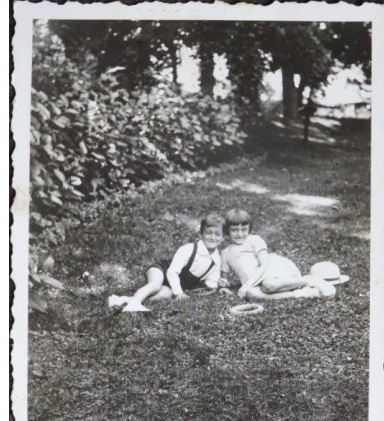
D'où le court-circuit dans ma tête. Avec d'un côté une panoplie de jeunes cousines « Fourt de Billom » et de l'autre... « Mme By » ! Fameux, non ?... Nicole a été en tout cas emballée, je la cite « J'adore ton nouveau roman, très plausible. Je vois très bien Tante Mite et Maman comploter pour marier leur amie et leur frère !!! ». Ah, mais. Jean-Marie, lui, a ronchonné « Oui, mais c'est vraiment du roman, ça ! ». Bon...

Tout ceci n'aurait vraiment aucune importance si ça ne m'avait donné très, très envie de me pencher sur « Mme By », Antoine, après tout étant le fond de ma recherche. Et puis, en mémoire de Grand-Mère, redonner vie à quelqu'un qui avait beaucoup compté pour elle (je le savais) ne m'était pas indifférent. Je ne lui connaissais pas d'autre nom, il faisait partie de mon « paysage de souvenirs », pour moi, « By » égalait « Billom », c'était bien pratique.

Du coup, Idée : retrouver sa descendance. Aïe... Nicole m'a énormément aidée, Alain, un peu : ils s'étaient souvent vus après-guerre avec les « Bouisson », nom du 3^{ème} mari de « Mme By », à l'occasion de cures, pour elle à La Roche-Posay (80 km au N de Tours) ou à Royat (près de Clermont-Ferrand) pour Grand-Père. D'où visites rue Victor Hugo, à Tours, ou location pour toute la famille à Royat. « Mme By » avait eu 2 enfants, Yvette et Henri. Très amie avec Yvette, Denise avait passé des vacances à Billom, Nicole se souvenait d'un séjour à La Baule. Pour elle, « Mme By » était « gentille, rigolote et bavarde ». Ça me convenait !

Les quelques photos de l'album de Grand-Mère, toutes d'après 1933, ne pouvaient guère aider si ce n'est pour rappeler tout un morceau de passé commun... Martine avait dû écrire un jour les légendes avec Grand-Mère, « Mr et Mme Bouisson amis », « Mme Bouisson amie de Jeanne Fourt à Billom » (ou « Noémie »³³) ou... Merci, Martine, c'est trop gentil, mais...

³³ Les prénoms de Grand-Mère sont Jeanne Noémie. Grand-Père l'appelait Jeanne, de même que ses amies et elle avait fait mettre ce prénom sur sa carte d'identité, adieu le prénom de son passé « Fourt »...



« Mme Bouisson, sa mère, sa fille » - « Les enfants de Mme Bouisson »



Début des années 1950 « Francis Guiller, Noémie, Mr et Mme Bouisson, amis » - Alain Guiller et...

... Je vous assure qu'il n'est pas simple de retrouver une femme avec seulement un troisième nom d'épouse et un surnom, sans prénom... D'où des recherches archéologiques dans ma propre maison. Or, sur un fantastique 1/8^{ème} de format publicitaire (je dirai pas le nom de l'organisme), j'avais noté ceci... correspondant à cela (un petit papier de Tante Bépie / MAF attaché à une carte postale de Fontainebleau à laquelle je ne comprenais rien - constatez qu'elle aussi la nommait « Mme By » et profitez-en, c'est la **seule** fois où elle la nomme).

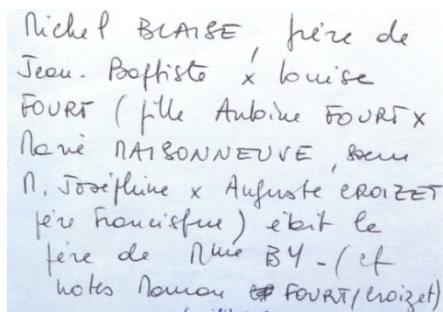
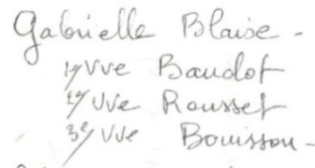
Jean Marie PIERREL
Je soutiens la recherche médicale française.
Mme BY, amie de Gd-Père -
x 1^{ère} fois à un M^r BAUDOT
dont la mère (Valérie)
avait accueilli famille Fourt
à Billom au début de la
guerre de 14/18 (MAF) -

Carte de M^{me} Baudot (Valérie) -
Mère du 1^{er} mari de M^{me} By, amie de ta mère
Son fils, gravement blessé en 14-18, était
alors hospitalisé à Paris. Nous avons
logé tous chez elle au début de la guerre
14-18 à Billom.

C'était clair, non ? Que j'avais tout faux en pensant que « nos » Fourt étaient allés se réfugier chez « leurs » Fourt (de Billom)... Et j'avais le nom du 1^{er} époux. Sur l'autre morceau du 1/8^{ème} de... etc., j'avais noté, tout en bas (NL = Nicole Lemiale, élémentaire, peuchère)...

(militaire)
2^e mari = ROUSSET → Yvette
Billom (amie Denise) et Henri
3^e mari = ROUSSEON (militaire) (NL)
FONDATION POUR LA RECHERCHE MÉDICALE

... le nom du 2^{ème} époux. Au milieu, le reste, résultat de compilations personnelles (comme vous le voyez, le papier est un dégradé de bleu, c'est assez joli). Une ultime fouille me sauve : un vraiment bébé bout de papier de Maman coincé dans Cahier Rose. Et un prénom inconnu au bataillon : Gabrielle. Ça devenait presque sérieux, tant pis pour les prénoms manquants et en voiture, Simone !...

Alors j'ai remonté sur mon dos mon petit sac à malices, soufflé sur mes doigts, regardé dans les yeux petite souris- mimi (très important) et je suis partie... direction Billom, ses registres d'état civil, ses recensements, ses cartes postales glanées sur (je ne dirai pas le nom, hi, bé non, je dirai pas le nom) et tout ça et tout ça. Dont les Antoine Fourt et leurs 14 enfants plus « annexes ». Sachant que vous savez déjà que le père de « Mme By » était le frère du mari de Louise Fourt, enfant n° 6 d'Antoine Fourt, c'est simple (Partie 1b, page 39 pour les oubliés).

Je vais être bonne, j'ai plein de techniques pour raconter, je choisis cette fois le paquet-cadeau (vous commandez, vous attendez, ça arrive tout rond tout beau et ça ne coûte rien).

Billom - « Mme By », les Blaise, Baudot, Renard et Cie

* **Mme By** - Fille de Michel Blaise et Marie Chadeyras, Gabrielle (Antoinette Jeanne) naît à Billom le 19 juin 1895. Témoins à sa naissance : Antoine Blaise, propriétaire, son grand-père, et Jean-Baptiste, son oncle (il adore passer à la mairie), charcutier comme son petit frère Michel. En marge de cet acte, 2 mentions : a contracté mariage à Billom 1/ le 30 juillet 1913 avec Gabriel Baudot et 2/ le 16 août 1921 avec Jeanne (sic !) Rousset. Je remise donc au grenier mes projets matrimoniaux... N.B. Des fiançailles rompues, ça existe, et un mariage qui suit, aussi (et Tante Bépie ne mentionne jamais le nom de Mme By, et toc). Continuons.

Fils d'(Alexis) Émile Baudot, maréchal des logis, instructeur à l'École militaire de l'Artillerie et du Génie de Billom, et (Jeanne Marie) Virginie Renard, Gabriel (Jules) Baudot naît à Billom le 12 août 1888. Engagé volontaire en 1906, il est cultivateur. En 1907, il passe « aux cadres de l'École Militaire Préparatoire... à Billom » puis (1907) au 16^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne d'Issoire, est « envoyé dans ses foyers » en 1909 et passe dans la réserve de l'armée active. A la mobilisation générale, il rejoint son Corps le 2 août 1914.

A leur mariage en juillet 1913, Gabriel Baudot, 25 ans, est imprimeur et Gabrielle Blaise, 18 ans, sans profession, les adresses ne sont pas indiquées. Nicole se souvient alors que « Mme By avait eu une fille, Marinette, décédée enfant » mais ne sait plus si elle était née Baudot ou Rousset. La mairie de Billom a vraiment été compréhensive et m'a bien aidée... Car c'est une petite Marie Émilie qui naît le 8 novembre 1914 « au domicile de Monsieur Blaise Michel...

rue de la Halle » (chez son grand-père maternel, donc). L'acte est dressé « sur présentation de l'enfant et déclaration faite, à défaut du père (actuellement mobilisé) par Michel Blaise, 44 ans, charcutier... (et...) en présence de Léon Fourt, cinquante et un ans, négociant, domicilié à Paris et de... qui, lecture faite, ont signé avec nous... ». Inattendu, vraiment !... Mais une occupation comme une autre, après tout, quand on est réfugié. La mairie est à deux pas. Non ?

la Halle Marie Emilie, du sexe féminin, de Gabriel Jules Baudot, vingt-sept ans, imprimeur, actuellement mobilisé et de Gabrielle Antoinette Jeanne Blaise, du sexe féminin, sans profession, son...

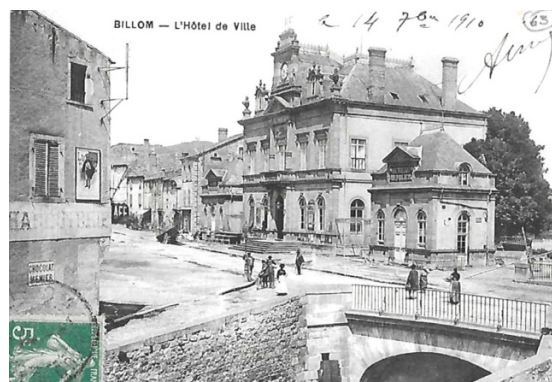
* **Les Renard et les Blaise** - Vous pensez bien que je n'ai pas eu envie d'abandonner l'affaire. Restait à « bricoler » du côté des parents de Gabriel Baudot. Savoir que sa mère se prénommaient Virginie et non pas Valérie ne m'ouvrait tout de même pas les portes du Paradis (tout ce qui précède relevant plus de la galère que du Jardin avant la Pomme). Le recensement de 1911 m'a été une bouffée d'oxygène. D'un seul coup d'un seul, toute la famille ! A savoir, habitant chez les beaux-parents, rue Carnot, Baudot Émile, gendre, sans profession, Virginie, épouse et Gabriel, petit-fils, imprimeur. Les beaux-parents ? Renard. Lui, Gabriel, cafetier, elle, Florine. Mon sang ne fait qu'un tour : Gabriel Renard est né en 1831 à Cunlhat... et ce nom, je l'avais déjà vu (si, si, retour à la page 34 de la partie 1b, vous constaterez que).

Renard	Gabriel	1831	Cunlhat	T	Chef	Cafetier
Renard	Florine	1840	S ^{te} Baugire	T	femme	S.p.
Baudot	Émile	1850	Esry	T	gendre	S.p.
Baudot	Virginie	1853	S ^{te} Baugire	T	épouse	S.p.
Baudot	Gabriel	1888	Pillon	T	petit-fils	imprimeur
Coupat	Émile	1899	Auzelle	T	Employé	garçon de café

Ce Gabriel Renard, je l'avais si bien repéré qu'il était badigeonné de fluo bien orange partout (sur mes feuilles de notes, s'entend). Lui aussi adorait être témoin ou déclarant, je détaille : naissances 1875 / 1877 / 1894 / 1902 / 1903 respectivement des enfants n° 13 et 14 d'Antoine Fourt, de celle de Francisque Croizet et de 2 petites-filles du même Antoine Fourt, ou mariage 1903 de la toujours n° 14 et il est (toujours respectivement) tisserand / fabricant de toiles / limonadier / définitivement cafetier (1902). Mais surtout dit « cousin » en 1877 et 1903... ce que j'avais omis (intentionnellement) de vous dire...

J'avais eu en effet la puce à l'oreille en dépouillant le recensement de 1876 et ne vous avais transmis qu'une partie de la vérité quand je vous disais que les Antoine Fourt occupaient une grosse moitié de la page. C'était sans compter quatre Renard, Gabriel, 42 ans, tisserand, Florine son épouse, née Chantelauze, « Eugénie » (alias Virginie, ça arrive ce genre d'erreur), 14 ans et Christophe, 76 ans, veuf, le père. Le Clos-Bijou était vaste, décidément...

En 1881, Gabriel Renard, 49 ans, son épouse Florine, 40 ans, Virginie, 18 ans et Christophe Renard, 80 ans, le père, sont domiciliés rue des Grilles. Où on les retrouve en 1886, moins Christophe décédé en 1883. Virginie épouse Émile Baudot en 1887, ils habitent chez les parents Renard : le recensement de 1891 les compte bien, ajoutant Gabriel, 3 ans, petit-fils. En 1896, un déménagement a été effectué rue Carnot, le recenseur note Gabriel, 54 ans, aubergiste, Florine son épouse, 55 ans, sans profession, Virginie, 32 ans et son époux Émile Baudot, sous-officier, Gabriel, 7 ans, ainsi qu'une Marie, domestique. Juste à côté³⁴ : Jean-Baptiste Blaise, charcutier, son épouse Louise (née Fourt) et 4 enfants de 2 à 7 ans³⁵, une petite Jeanne est décédée en 1895 à l'âge de 5 semaines. En 1906, rien de changé, chacun prend de l'âge, Gabriel Renard est toujours cafetier, toujours « chef » (de famille), les Baudot, toujours chez leurs parents, Gabriel, leur fils, « étudiant » (autre son de cloche que la fiche matricule qui annonce « cultivateur »), la domestique se prénomme Jeanne. Chez les Blaise, 1 garçon, Louis, est né en 1899. Pour être complète : le recensement de 1911 indique 1 « garçon de café » chez les Renard, il se nomme Émile Coupat, il est né à Auzelles en 1897, vous l'aviez bien sûr repéré ci-dessus. Je ne trouve pas Jean-Baptiste Blaise.



La rue Carnot avec, à droite, la mairie et au coin, une charcuterie (pas de nom de propriétaire), 1910

Michel Blaise et son épouse Marie Chadeyras ont une vie plus tranquille, ils ne quitteront jamais la rue de la Halle. A Gabrielle, 9 mois au recensement de 1896, viennent s'ajouter, en 1906, Henri né en 1900 ainsi que 2 employés (garçons charcutiers en 1911). Joseph³⁶, né en 1896, n'apparaît pas dans les recensements, je ne sais pourquoi.

Blaise	Michel	1871	Billom	F	Chef	Charcutier
Blaise	Marie	1870	d.	F	Femme	d.
Blaise	Gabrielle	1895	d.	F	filles	s.p.
Blaise	Henri	1900	d.	F	fils	s.p.
Dugne	Michel	1893	Cezieux	F	Employé	Charcutier
Schmitt	Eugène	1893	Célicien	F	d.	d.

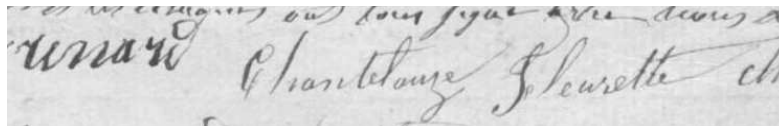
³⁴ Bien difficile d'être exacte, il n'y a pas de n°, il faudrait étudier le cadastre, passer par les Hypothèques...

³⁵ Seule l'aînée est née à Billom, Jean-Baptiste Blaise était charcutier à Vertaizon et Maringues en 1890 / 94

³⁶ Il se mariera en 1923 à Courpière (10 km S de Thiers) et Henri en 1925 à Chauriat (6 km NO de Billom)

* **Les Renard** - Je me suis évidemment intéressée à la famille Renard, cette histoire de cousinage m'intriguait. Là encore, paquet-cadeau, c'est plus simple (ça ne l'a pas été). Et vivent les recensements, celui de 1911 m'a permis, en me donnant le lieu de naissance de Virginie, épouse Baudot, de sortir d'une belle ornière : pas de Gabriel Renard à Cunlhat... « Plein de Raynard, 0 Renard » avais-je griffonné sur l'une de mes feuilles à tout faire.

Virginie Renard naît à St-Beuzire³⁷ en Haute-Loire (43) le 17 juillet 1863, fille de Gabriel Renard et Florette (sic) Chantelauze. Qui s'y étaient mariés le 21 mai 1862, lui, ouvrier tisserand, fils de Christophe Renard, cultivateur (présent) et défunte Marie Gardette décédée à Cunlhat. Ah. Florine / Florette signe Fleurette.



Depuis quand Gabriel Renard était-il en Haute-Loire, comment, pourquoi, pas pris le temps de m'en occuper, je laisse à d'autres cette belle piste, avec cette remarque : il abandonne Cunlhat au moment-même où Antoine Fourt et ses sœurs quittent Auzelles pour essayer de survivre, Antoine Fourt se mariant à Roanne en 1861... Bref, Gabriel Renard était né à Cunlhat, hameau de la Vironne, le 17 décembre 1831... sous le nom de Raynard³⁸.

Dieux du ciel... Je me précipite à Cunlhat. Où j'avais effectivement mis « au grenier » une naissance Raynard Gabriel, mais vu le nombre de Raynard et cherchant un Renard.... Faut-il ajouter que, soupçonneuse, je me suis mise sur le champ à un autre genre de travail ? C'est-à-dire à « bricoler », histoire de savoir qui était cette famille Raynard / Renard ? J'ajoute.

Bingo : Christophe Renard (le père) était le frère de... Marie-Anne Raynard, l'épouse de François Fourt³⁹, père d'Antoine Fourt x Marie Maisonneuve et donc subséquentement bien sûr la tante de Gabriel Renard, père de Virginie x Émile Baudot, le dit Gabriel Renard se retrouvant évidemment être le cousin (germain) d'Antoine Fourt « de Billom » et par voie de conséquence cousin (très « remué ») de Léon Fourt. Achhhhhh...

Dans le cadre d'une petite ville comme Billom où tout le monde « cousine » et vu « les événements », plus de questions à se poser : en se réfugiant à Billom et chez les Renard / Baudot, les Fourt se trouvaient en pays-ami-cousin-voisin. D'autant plus que...

En direct de mon tabouret (octobre 2019) - Ce n'est pas que je ne voulais pas laisser à d'autres le soin de m'occuper de « mon » Gabriel Renard, mais vous comprenez... Bref, je vous le dis tout cru : un soir où je ne savais plus quoi faire (et même plusieurs soirs, d'ailleurs), je suis repartie à Cunlhat. C'est que dans tous ces papiers mirifiques

³⁷ A 10 km de Brioude et 70 km au SO de Cunlhat, 718 habitants en 1861 (381 en 2016...)

³⁸ L'acte de mariage est une rareté, tous les papiers demandés sont joints : extrait de son acte de naissance et du décès de sa mère, publications des bans, recrutement militaire en règle (exempté comme faible), certificat du notaire de Brioude. Le 1^{er} adjoint au maire de Cunlhat écrit toujours le patronyme sous la forme « Raynard »

³⁹ Et pour faire simple, une autre sœur Raynard (Marie) avait épousé le frère de ce François Fourt (Antoine), témoin au décès de l'épouse de Christophe (1837) et dit « beau-frère », tous du hameau de La Vironne, c'est ce qui m'a permis de dérouler le fil. Les égarés peuvent se raccrocher aux branches en p. 4 et 32 de la Partie 1b

accompagnant son acte de mariage, il y avait l'acte de décès de sa mère, Marie Gardette. Décédée en 1837. Gabriel n'avait pas 7 ans. Houmpfff... Je brûlais (ou quasi) de savoir aussi qui, des Fourt et des Raynard, habitait où et quand, mettez-vous à ma place. Même système de « paquet-cadeau », vous commandez, c'est prêt, tenez-bon la barre, c'est tout... Or donc...

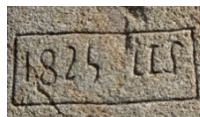


Vue sur Cunlhat avant la D 996 et Le Buisson (Auzelles), Ep, 2019

Préalable - « Cunlhat » ne veut rien dire (sauf mairie ou église), de même que « Auzelles », berceau de « nos » Fourt, qui lui est limitrophe. Il s'agit d'une commune qui comporte plus de 70 villages (terme utilisé) ou hameaux plus ou moins perdus dans la montagne, distants de 4 à 5 km du bourg, revoir en page 2 de la Partie 1b. Ceci posé...

Christophe Raynard (Cunlhat, 1903 - Billom 1883) se marie à Cunlhat en 1830 (j'ai bien sûr toutes les dates, ce sera pour la thèse) avec Marie Gardette, de la région de St-Flour. Il est cultivateur, domicilié « au lieu de La Vironne » tout comme son témoin, François Fourt, 34 ans, voir ci-dessus, c'est son beau-frère puisqu'il a épousé Marie-Anne Raynard, sœur de Christophe (je me répète pour le cas où). Le couple a 2 enfants nés à La Vironne : Gabriel, en 1831, et Marie, en 1833 / 34, que je perds malgré mes recherches. Marie Gardette meurt à La Vironne en 1837. Ouf, Gabriel n'est pas « placé » car...

Christophe Raynard se remarie en 1838 avec Marie Pileyre (1801 - 1876, Cunlhat), jeune et récente veuve certainement sémillante et gaie. Les témoins sont le même François Fourt épaulé par son frère Antoine, demeurant à La Vironne, le marié est propriétaire au même lieu.

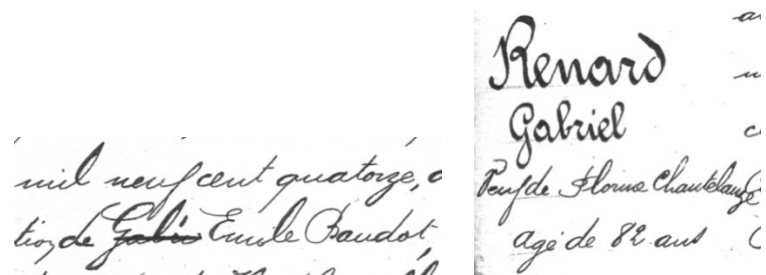


La Vironne vue de la route, date sur un linteau et la ferme que j'achèterai (un jour), Ep, 2019

D'après les recensements de Cunlhat : à La Vironne en 1836, Christophe est maçon, il a une domestique, les 4 Raynard habitent au même endroit avec père et frères, tous maçons. En 1841, Marie Pileyre a « remplacé » Marie Gardette. En 1846, changement de programme, on passe de l'autre côté de Cunlhat, environ 8 km, pour aboutir à un village semblable, Olagnier, 23 maisons, 109 personnes. Toute la famille Raynard a suivi (11 personnes), Gabriel a 14 ans, sa sœur Marie, 12. A La Vironne, les Fourt tiennent bon, Antoine, le futur industriel de Billom et le futur tout court de Marie Maisonneuve habite toujours chez ses parents, le recenseur note 21 maisons et 91 personnes. Christophe Raynard ne bougera pas d'Olagnier, sa fille Marie disparaît des radars au recensement de 1851, Gabriel prend racine mais je peux dire avec exactitude le moment de son départ (si le recenseur a travaillé normalement...) : noté en 1861 (et pas en 1866), il est marié en mai 1862, fastoche. A son mariage, nous l'avons vu, il est « ouvrier tisserand ». Pas difficile : tous les paysans du coin tissaient chez eux, l'hiver. L'un des mirifiques papiers accompagnant son acte de mariage précise qu'il « demeure à Clermont ». Pas compliqué : c'est tout droit sur la route, entre 55 et 58, 5 km, tout dépend de la départementale (me dit Wikicélà). Ça n'a pas dû être faramineux, ce déplacement, et, un soir où il se morfondait dans le fond d'une auberge clermontoise en se demandant ce qu'il avait fait au Bon Dieu pour ne pas trouver de boulot, quelqu'un lui a dû lui signaler (d'une vois pâteuse ? Peut-être. Ou peut-être pas...) qu'on cherchait « du monde » du côté de Brioude, alors il s'est levé et... Je vous laisse trouver la suite, il faut juste lui faire faire ces 70 km plein sud et qu'il rencontre sa Fleurette, et ça, c'est pas gagné.

Les François Fourt sont encore à La Vironne en 1856, année où Antoine, le fils, se marie. Il part assez vite puisque enfant n° 1 naît à Billom en 1858. En 1861, plus de Fourt à Cunlhat. Il ne me paraît pas impossible que Gabriel Renard, une fois marié, père de famille et tout, ait, au bout d'un temps dont je n'ai pas idée, retrouvé son cousin Antoine à Billom, qui, ravi / estomaqué / compatissant (au choix) lui a ouvert les bras et, accessoirement, les portes de sa fabrique, travail en sus, ainsi que sa belle et vaste maison du Clos-Bijou.

Gabriel Renard, âgé de 82 ans, cafetier, meurt le 4 août 1914 « en son domicile sis à Billom, rue Carnot ». La veille, l'Allemagne avait déclaré la guerre à la France, Gabriel Baudot, son petit-fils, était parti « Aux Armées » l'avant-veille, laissant Gabrielle (Mme By) enceinte de 6 mois, jours maudits, vraiment... Le 2^{ème} Adjoint au Maire lui-même paraît perturbé : il déclare Gabriel Renard « veuf » (Florine Chantelauze meurt en 1925) et le reporte en marge, se trompe sur le prénom d'Emile Baudot, barre, fait erreur sur sa date de délégation, barre, c'est émouvant⁴⁰... La famille Fourt arrive un mois plus tard.



La rue Carnot aujourd'hui, mairie sur la droite - Acte de décès de Gabriel Renard, détails

⁴⁰ Et date fausse dans les Tables décennales, 24 (août) au lieu du 4 (et 3 au cimetière), d'où joli marathon !

Pour la petite histoire : la bataille « Raynard / Renard » n'aura jamais connu de répit si l'on en juge par les inscriptions de la sépulture familiale « Reynard Chantelauze ». Où « Ici reposent Christophe Reynard... Gabriel Raynard (E corrigé en A)... Florine Chantelauze épouse Renard et Virginie Baudot née Reynard »... Gabriel Baudot est également inhumé dans cette tombe, de même (sans doute) que son père et sa fille.



GABRIEL REYNARD

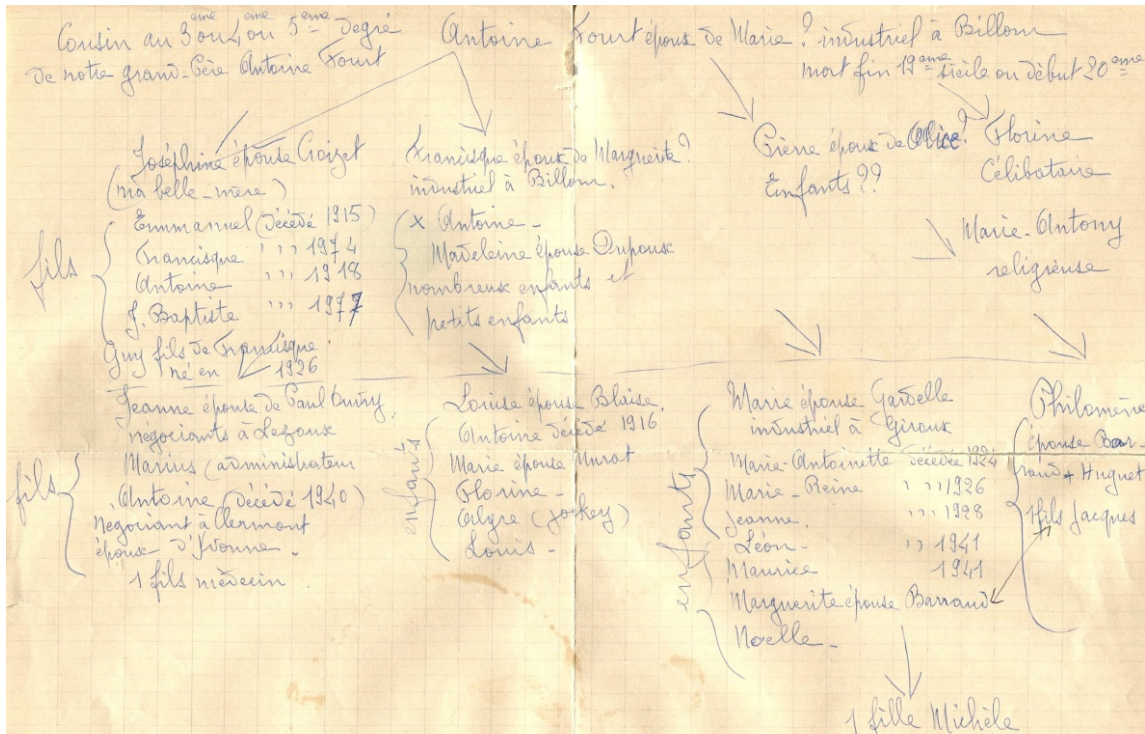
ÉPOUSE RENARD

Paris et environs - De Francisque Croizet à Jean-Baptiste Blaise et autres Blaise

Pour tout vous avouer, cette histoire de Francisque domicilié à Billom mais « résidant à Maisons-Laffitte » me turlupinait bien un peu. D'autant plus que Nicole m'avait assuré que les Fourt étaient partis à Billom « par son intermédiaire ». J'étais sceptique : si Francisque et Tante Mite devaient se promettre plus tard monts et merveilles « à Billom », comment aurait-il pu, lui, l'auvergnat-petit-jardinier-paysagiste-comptable-par-la-suite, tendre bien auparavant cette perche à un Léon Fourt parisien, ex-gros-industriel-un-peu-ruiné-mais-quand-même ?...

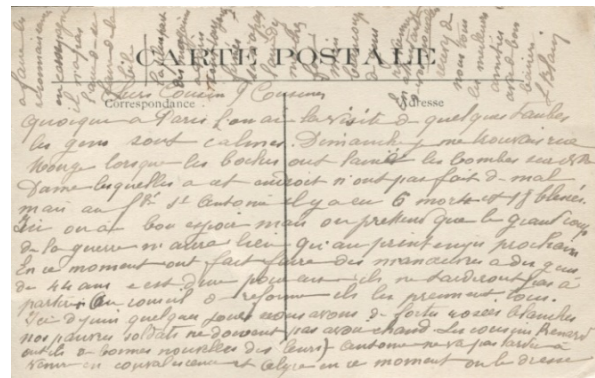
Dans ces cas de trous d'air flagrants, ou bien j'ouvre un pense-bête (ça n'engage à rien) ou bien je « bricole » avec Souris Mimi. Qui n'a pas forcément d'idée. Alors je range, je fais du ménage (avec Souris Mimi, j'entends). Mais à grands coups de balai, et chlac, et chloc, sinon on n'en sort pas. Surtout quand on se demande pourquoi diable son grand-oncle Francisque si réservé (c'est peu de le dire) et pas compliqué pour un sou avait atterri à Maisons-Laffitte, en lisière d'un hippodrome huppé et dans un quartier somptueux, un certain nombre de mois avant la Grande Guerre. Vous n'allez pas me croire, tant pis, je continue. Dans un coin (d'un dossier de dossiers), je reluque une photo complètement oubliée. Un arbre que Tante Mite avait dû transmettre un jour à Maman. Un peu cochonou. Pour sûr : il s'agissait de la descendance Fourt de Billom, 14 enfants ça ne se loge pas comme ça sur une demi-feuille (surtout à carreaux). Je ne l'avais pas regardée depuis Mathusalem, vous y aviez échappé.

Je balaie (du regard, c'est toujours bien balayer), et toc, je vois : (jockey). Misère de ma vie, mais c'est que je l'avais oublié, celui-là ! Qui ? Mais Alyre ! Qui ?? Alyre Blaise, vous voyez bien que je cours !... Je cours vers Cahier rose... « Jockey », c'est pas Dieu possible...



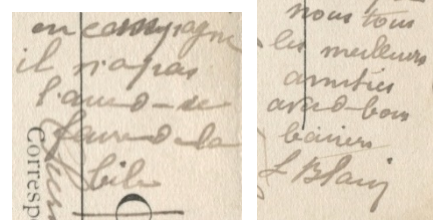
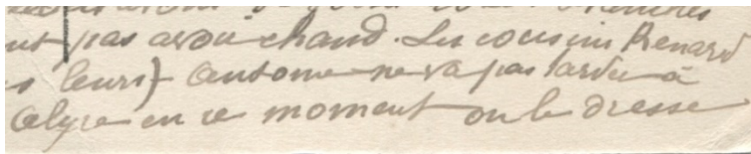
*** Jean-Baptiste Blaise et Louise Fourt (1)** - On peut donc accéder depuis quelques mois comme dans un transat aux fiches matricules des soldats ayant participé à la Guerre de 14/18, je vous assure que par rapport au « sport » que c'était « avant » (l'hiver 2019), c'est impressionnant, Souris Mimi frétilerait du matin au soir si je la laissais faire. Résultat des courses (c'est le cas de le dire) : Alyre Blaise, né en 1894, recrutement à Versailles, 1 m 63, résidant : Maisons-Laffitte, Seine-et-Oise (!), profession : jockey (!!), fils de Blaise Jean-Baptiste et Louise Fourt (c'est bon, vous me suivez, cette fois ?) domiciliés Maisons-Laffitte (!!!), 5 avenue Le Kain (!!!!). C'est pas beau, ça ? (aurait dit Grand-Mère). C'était bête comme chou : Francisque logeait chez son oncle et sa tante (retour « Entre Billom et Paris » pour ceux qui commencent à naviguer à vue). Et pouvait déjà très bien aller rendre visite aux Fourt avenue Mac-Mahon, et ci, et ça, à vous d'aménager les scénarios possibles, Nicole ayant sûrement raison. Un puzzle se reconstitue, on y voit plus clair. D'autant plus que...

... Une certaine carte postale me devenait lumineuse... Ne vous découragez pas, je vais pouvoir vous donner des nouvelles de Paris à l'automne 1914... De la famille aussi.



Maisons-Laffitte - Champ de courses - La sortie des chevaux sur la piste, recto et verso, 1914

Voilà bien un morceau de papier qui m'aura donné du fil à retordre... Il était pourtant indispensable à ma survie : adressé à ses « Chers cousins et cousines », la signature que je lisais, « L. Blain », me restait impénétrable mais, en dehors de détails remarquables sur la vie parisienne, j'y voyais citer « les cousins Renard » et parler de la rue Monge (l'adresse que le Journal de Roanne avait donnée pour Bon-Papa lors de la saisie de l'usine, tonnerre, vous ne vous souvenez pas⁴¹ ?). J'avais désormais toutes les clefs en main... Il s'agissait bien sûr évidemment de Louise Blaise née Fourt, cousine de « nos » Fourt à la mode de Billom ! Qui donne des nouvelles de ses 2 fils sur le front, Antoine⁴² qui « ne va pas tarder à venir en convalescence » et Alyre (le jockey), « en ce moment on le dresse à faire les reconnaissances en campagne, il n'a pas l'air de se faire de la bile⁴³ ». Très aux petits soins pour la famille, Louise, « Les cousins Renard ont-ils de bonnes nouvelles des leurs ? ». Mais elle omet de faire de même pour Antoine (« le nôtre »), je note (et bisque, bisque...).



Les cousins Renard... Antonin... Alyre... n'a pas l'air de se faire de la bile... (Signature) L. Blaise

Renseignements pris, (Jean) Antoine Blaise, né en 1890, recruté en 1911 à Versailles et conducteur d'automobiles, est affecté en avril 1914 au 21^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale⁴⁴ (RIC) où il est mobilisé le 1^{er} août. Blessé tout de suite, sans doute en Belgique, il est évacué et revient mi-novembre « au dépôt ». Alyre, lui, né en 1894, n'aura pas eu vraiment le temps de goûter à son « sursis d'incorporation (intérêts personnels) » dont je subodore le lien avec le monde des courses puisqu'il est incorporé le 12 septembre au 3^{ème} Hussards de Senlis. On peut supposer, vu le ton détendu de sa mère, qu'il suivait l'instruction. Mis à part Gabriel Baudot, je ne vois pas qui sont « les leurs » se rapportant aux « cousins Renard ». La carte a donc été envoyée vers octobre / novembre 14. D'ailleurs, « Ici depuis quelques jours nous avons de fortes gelées blanche, nos pauvres soldats ne doivent pas avoir chaud ».

C'est un détail développé au début qui m'a permis de dater précisément l'écrit : « Quoique à Paris l'on ait la visite de quelques bombes, les gens sont calmes. Dimanche je me trouvais rue Monge lorsque les boches ont lancé les bombes sur Notre-Dame lesquelles à cet endroit n'ont pas fait de mal, mais au Fg St-Antoine il y a eu 6 morts et 18 blessés ». Il s'agit du 11 octobre 1914⁴⁵, merci Gallica... Nous comprenons mieux pourquoi les Fourt sont partis à Billom si tôt : il s'agissait là du 20^{ème} bombardement sur Paris, le 3^{ème} des 11 de la journée...

17. —	8 octobre 1914 :	boulev. Ney (bastion 32).
18. —	11 —	carrefour Lafayette.
19. —	—	14, rue de la Banque.
20. —	—	176, Faubg-Saint-Antoine.
21. —	—	—

⁴¹ Cf. Part. 1b, p. 115. Sur ce point, je n'ai pas trouvé de solution, resterait le lien « franc-maçonnerie » (juin 20)

⁴² Né (Jean) Antonin (1890), devenu Antoine pour l'armée, ce que je lirais volontiers ici

⁴³ Décidément ! Antoine Fourt dit la même chose à sa sœur (cf. le verso de la photo prise au front)

⁴⁴ Garnison à Paris en 1914, au camp de Maisons-Laffitte en juin. A l'origine, régiment d'Infanterie de Marine, d'où leur surnom de « marsouins » (1856)

⁴⁵ Tiré d'un État récapitulatif des points de chute, sur Paris et sa banlieue, des bombes, torpilles ou obus lancés par des dirigeables ou avions allemands du 30 août 1914 au 15 septembre 1918. Il y aura 256 tués et 620 blessés, voir <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b85935132/f3.item.zoom> - Rappel : 1^{er} bombardement le 30 août

Et Louise de multiplier les détails, « La plupart des magasins à Paris sont largement fermés, ça n'a pas l'air de marcher fort mais beaucoup de gens reviennent ». Un coup de patte amer, pas trop fait pour rassurer Bon-Papa (52 ans, mais quand même), « En ce moment on fait faire des manœuvres à des gens de 44 ans⁴⁶, c'est dur pour eux, ils ne tarderont pas à partir au conseil de réforme, ils les prennent tous ». Un avis, « Ici on a bon espoir mais on prétend que le grand coup de la guerre n'aura lieu qu'au printemps prochain ». Pauvre Louise, pauvres tous qui croyaient encore à ces « prétentions »...

Ce petit tableau de la vie quotidienne à Paris à l'automne 1914 n'est en tout cas pas inintéressant. Sur un plan strictement familial, le signalement de la rue Monge, non plus. Simple hasard ? Dans la mesure où la carte allait être lue par Bon-Papa à Billom, je ne le pense pas. Faut-il en finir et en déduire que les Fourt y ont séjourné après Nogent-sur-Marne et avant l'avenue Mac-Mahon ?... J'ai la tête dure, je garde aussi l'idée d'une « boîte aux lettres » à cette adresse. A noter, tout de même : Jean-Baptiste Blaise était charcutier, il y avait en 1910 une charcuterie au 72, rue Monge (toujours d'actualité). S'était-il établi là ?... Elle avait en tout cas une bien jolie plume, Louise Fourt épouse Blaise...

* **Retour sur des « Fourt de Billom » et quelques Blaise** - On commence à bien se connaître, je vous dois deux confidences. La 1^{ère} est que je vous ai trompés au moins une fois, la 2^{ème} c'est qu'après un petit tour à Roanne et environs en 2018, nous avons, Jean-Marie et moi, réitéré en 2019 du côté de Billom, Cunlhat et alentours. Ce qui mène loin.

Je vous ai donc trompés. En quoi ? En vous disant, à propos des 9 enfants vivants d'Antoine Fourt et Marie Maisonneuve, « Nous ne serons attentifs qu'à 3 d'entre eux, essentiels pour notre histoire. Sachant que les noms des 2 garçons apparaîtront périodiquement », allez voir, c'est écrit page 37 de la Partie 1b. Je vous les ai présentés, il s'agit de Joséphine x Croizet (c'est fait), Louise x Blaise, c'est bien entamé, Florine va apparaître d'ici peu (après « Verdun » si ça ne vous gêne pas), les 2 garçons, « Francisque » et Pierre sortant effectivement de ma boîte à malices à des moments choisis (ou pas). Mea culpa, donc, et même maxima : nous sommes obligés d'en ajouter 2 et de revenir sur 1.

Les deux tromperies sont liées. C'est qu'en faisant notre petit tour « Billom, Cunlhat et alentours », nous avons inclus les cimetières, la fin de l'épisode « Renard » l'a montré. En dehors d'une démarche qui peut être toute personnelle, quelle belle source d'informations, un cimetière... Par contre, joli boulot au retour, genre (comme on dit aujourd'hui) retrouver des dates effacées, vérifier « Philomène Huguet » (c-ki-c-koi-au-fond) et autres mystères du jour. Rassurez-vous, je ne suis pas complètement dingo-maso, j'ai « bricolé » tout gentiment pour le service adéquat de la mairie⁴⁷. On est prêts ? Or donc...

- **Philomène Fourt** - Elle s'appelait Jeanne Gabrielle, elle signe ainsi à son mariage mais son prénom « usuel » était Philomène. C'est la petite dernière, née en 1877, mariée à Billom en 1903 à Léon Barraud. Dont le nom suit ceux d'Antoine Fourt et Marie Maisonneuve sur la

⁴⁶ Voir l'exemple de Michel Blaise plus loin (et note)

⁴⁷ Rien n'a jamais été vraiment exigé pour le suivi officiel des tombes familiales. Dans une commune, la gestion du cimetière relève de la compétence du maire qui ne dispose souvent aujourd'hui que de noms d'héritiers ou de contacts pouvant dater de l'achat de la concession... D'où de « menus travaux » généalogiques possibles...

tombe « Famille Fourt » n° 679 du cimetière de Billom avec l'inscription « décédé le 6 octobre 1912 dans sa 35^{ème} année ». Quand je serai grande, je serai pas GénÉA, Généalogiste « Affective », j'irai au cours de yoga prévu ou bien je suivrai à la lettre des recettes de cuisine ou bien je ferai rien mais je serai plus Affective. Parce que quand j'ai vu l'âge, je me suis dit « Mince, le pauvre, la pauvre, je savais pas », tout ça, et j'ai voulu savoir. Heureusement.

Léon (Jean-Baptiste) Barraud, mécanicien, né à Montluçon en 1877, meurt à... Paris (2^{ème}) « au domicile conjugal rue Beauregard 23 », Philomène est mécanicienne, on est le 8 octobre 1912 et les déclarants sont François (« Francisque ») Fourt, négociant, 37 ans, Billom et Jean-Baptiste Blaise, 47 ans, garde de piste, Maisons-Laffitte, il fallait quand même avoir l'idée de passer au cimetière de Billom pour avoir des nouvelles fraîches...

Un brouillard se dissipe en deux temps trois mouvements. Je n'avais pas trouvé les Jean-Baptiste au recensement de 1911 à Billom ? Ils habitaient, plus tôt que je ne le pensais, à Maisons-Laffitte ! Adieu les divagations : Jean-Baptiste Blaise n'était pas du tout charcutier rue Monge... puisque « garde de piste » sur le champ de courses⁴⁸, Wikidada en reste muet. (N.B. Rien n'empêche de penser que les Blaise ont joué les comités d'accueil et rendu visite rue Monge à leurs « cousins » Fourt débarquant à Paris). Belle confirmation : l'adresse de la rue Le Kain, tout à côté de l'hippodrome, est quasi professionnelle : on avait 1 fils « jockey », on ajoute 1 Papa « de la maison » et voilà. Quant à la présence inattendue de Francisque Fourt, elle me permet d'imaginer que ce n'était pas son premier aller-retour Billom-Paris et que les affaires pouvaient l'y mener souvent... Ce qui me met en joie.

Fiche matricule aidant, je savais que Léon Barraud était parisien depuis 1903. Cahier rose me signalait un fils, Jacques. Le voici : né en 1904 à Montluçon chez ses grands-parents (domicile des parents : Paris), il se marie à... Paris (17^{ème}) en 1931 avec Marguerite Gardelle, fille de Michel Gardelle et Marie Fourt... la n° 12 du couple Fourt-Maisonneuve (c'est-à-dire sa cousine). Le suspense s'arrête là : Philomène se remarie en 1920 à Lezoux (13 km N de Billom) avec un certain Huguet, ils habitent en 1931 le long de St-Cerneuf avec Joséphine et Augustin Croizet (eh oui) et ne quittent plus Billom (elle y décède en 1960). Philomène est parisienne aux moments qui nous intéressent, son fils, peut-être (il meurt à Billom en 1970).

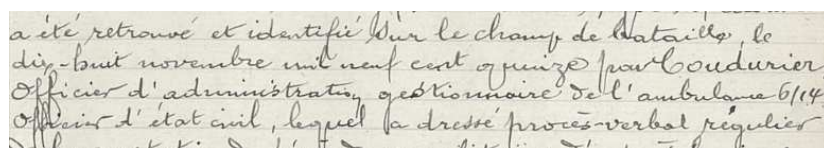
- **Jean-Baptiste Blaise et Louise Fourt (2)** - Jean-Baptiste et sa délicieuse Louise-qui-ne-demande-pas-de-nouvelles-d'Antoine-le-nôtre-à-sa-cousine-Eugénie (ça a du mal à passer) ont 6 enfants. Je « perds » Flore (1892), Jeanne meurt bébé en 1895, on le sait, reste 4. L'aînée se marie en 1908 à Billom où ses parents habitent encore, elle meurt à Maisons-Laffitte en 1967.

Vient ensuite (Jean) Antoine dont on a des nouvelles via la carte postale sus-décrite. Le pauvre : sa convalescence terminée, il rejoint en janvier 1915 au front d'Artois le 41^{ème} RIC rattaché au 21^{ème}, est déclaré disparu devant Souchez⁴⁹ (62) le 3 octobre « dans un combat à la grenade », corps retrouvé et identifié le 18 novembre grâce à « la plaque d'identité et autres effets dont il était porteur », décès fixé à ce jour par un jugement déclaratif dont les registres

⁴⁸ L'hippodrome a été inauguré en 1878, voir <http://dt20050230.free.fr/maisons-laffitte.html>

⁴⁹ A 11 km N Arras, au pied de la colline de Lorette, 1 526 hab. en 1911, détruit totalement en 1915, limitrophe d'Ablain-St-Nazaire, Neuville-St-Vaast... Du 1^{er} au 3, le 41^{ème} RIC perd 28 officiers et 1 160 hommes

d'État civil de Maisons-Laffitte portent la transcription en date du 26 novembre 1917. Mort Pour la France, Citation, Médaille militaire, Croix de Guerre avec étoile de bronze. Son nom⁵⁰ est inscrit sur le Monument aux Morts de Maisons-Laffitte et sur l'Anneau de la Mémoire.



(Jean) Antoine Blaise - Transcription du jugement déclaratif de décès - Anneau de la Mémoire

Alyre, le jockey, participe avec le 3^{ème} Hussards aux combats en Belgique, Artois (1915) et dans la Somme puis se voit « détaché au 1^{er} Groupe d'Aviation comme élève-pilote » à partir de décembre 1916. Louise a dû se faire un sang d'encre (il y avait de quoi). Démobilisé en 1919 et apparemment indemne, il « se retire avenue Le Kain ». Son acte de naissance m'apprend (en marge) qu'il se marie en 1954 à Maisons-Laffitte où il meurt en 1961.

Avec le dernier, Louis (Antoine Marius), né en 1899, Jean-Baptiste et Louise ont pu carrément s'arracher les cheveux. De la classe 19, métier de « jockey » transformé en « mécanicien », il est appelé par anticipation et comme des milliers d'autres conscrits le 19 avril 1918 et... « manque à l'appel ». Il se présente finalement à Bayonne le 22 juin « venant d'Espagne » et rejoint le lendemain le 20^{ème} Régiment de Chasseurs à cheval de Rambouillet, sans doute en Lorraine (voyez avec Wikidada, il adorera). Je ne sais pas si, lors de son escapade très non-officielle, il avait trouvé un boulot du tonnerre ou rencontré l'amour de sa vie, toujours est-il que la fiche matricule indique que, « renvoyé dans ses foyers⁵¹ », il « se retire à La Sarte (Espagne) » en 1921. Retour en 1926 à Maisons-Laffitte (j'adore le côté « potins » de ces fiches) où il vient de se marier, décès à Niort en 1981.

Conclusion : ceux qui voudraient s'atteler à une recherche « descendance Blaise » du côté de Maisons-Laffitte y sont cordialement conviés. Fini ? Non !

- **Alire Blaise** - Jean-Baptiste et Michel Blaise, fils d'Antoine et Jeanne Chazal, avaient un frère aîné. Prénommé Alire (sic), né en 1863 à Billom et que j'avais repéré au mariage de son frère Michel en 1894. Pas parce qu'il était grand, il mesurait 1 m 57⁵², mais parce qu'il était témoin de son frère et dit « lieutenant au 30^{ème} Régiment d'Infanterie de ligne à Annecy ». Très belle signature. Pourquoi suis-je allée re-farfouiller de son côté alors que j'étais censée rédiger la suite de « ma » Guerre de 14 plantée le 14 juillet 1916, ça... Peut-être parce que ça faisait un trou dans ma feuille « Blaise / Chazal ». Encore une fois, heureusement.



Sign. Alire Blaise, 1894

Alire avait bien baroudé : engagé volontaire en 1883 à Clermont, détaché au Tonkin en 1885, lieutenant en 1891, libéré en 1909. Parallèlement, il s'était marié à Annecy en 1889 avec Fanchette Geoffroy, une jeune et sémillante annécienne (merci, Wiki), fille d'un bijoutier

⁵⁰ Voir sa fiche <http://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/complementter.php?table=bp&id=6268454>

⁵¹ Fin du service militaire actif. Maman utilisait facilement cette expression, en bonne fille de militaire !

⁵² Pour les 6 Blaise dont la taille est indiquée sur la FM : entre 1 m 55 et 1 m 63 (celle d'Alyre, le jockey !)

annécien (j'aime les mots nouveaux), Alire est « sous-lieutenant adjoint au Capitaine major du 107^{ème} Territorial », c'est long à écrire mais avouez que ça donne envie de poursuivre.

Louis (Marie François Alyre) Blaise, leur fils unique (je pense), naît à Annecy en 1890. Il exerce la profession de teinturier quand il se marie en mai 1914 à... Paris (3^{ème}) - tiens donc comme c'est curieux - avec une jeune et très certainement sémillante Amélie Falque née en Isère. Fanchette, sa mère, est veuve, elle habite Sales en Haute-Savoie, les 4 témoins sont des amis (cocher, teinturier...). Renseignements pris : Alire Blaise, officier en retraite, est décédé à l'hôpital de Rumilly (74) en mars 1913. Le JO du 10/07/1896 m'apprend qu'il recevait une pension pour « perte de l'usage d'un membre ». Il avait été nommé Chevalier de l'Ordre du Cambodge en 1889 ainsi que d'Annam et du Tonkin⁵³. Son prénom retrouve la normalité de rigueur.

Blaise (Alyre), lieutenant; 17 ans 3 mois 3 jours de services. Perte de l'usage d'un membre. Pens. avec jouiss. du 24 mai 1896. 2,400 fr.

Louis Blaise, 1m58, yeux bleu clair, cheveux noirs, petite cicatrice joue gauche, stagiaire notaire, engagé volontaire en 1908 à Annecy au 11^{ème} Bataillon (Alpin) de Chasseurs à Pied, passe dans la réserve en 1911. Appelé lors de la mobilisation générale, il est nommé sergent le 22 août, « blessé le 18 novembre 1914 au combat de Verbranden-Molen⁵⁴ » en Belgique et décède « suite blessures de guerre » à l'Hôpital Complémentaire 36 installé dans le château de Chenonceaux le 9 février 1915. Mort Pour la France. Son nom⁵⁵ est inscrit sur le Monument aux Morts de Chenonceaux et sur les plaques commémoratives des mairies de Chenonceaux et Romainville (93) où il habitait depuis juillet 14... Je ne sais pas s'il y a eu descendance.



Chenonceaux, Monument aux Morts et Acte décès avec mention MPLF du maire - Romainville, mairie

S'il est impossible de dire si « nos » Fourt savaient tout cela, il me paraît même impossible qu'il n'en ait rien su du tout. Avoir conservé la carte postale de Louise Fourt me semble être un indice sérieux. Et moi qui pensais qu'ils étaient arrivés seuls à Paris !... Voilà qui finit d'éclairer les liens entre « nos » Fourt et « Billom », permet de donner de l'épaisseur à « Paris » et de tresser comme il faut les nombreux fils « Fourt de Billom / Blaise / Mme By ». Que nous avons quelque peu abandonnée. Quoique... Tous ces Blaise et Fourt « de Paris » sont tout de même bien ses oncles, tantes, cousins directs ou par alliance, non ?

⁵³ D'après le Bulletin Officiel des pays concernés, voir sur Gallica

⁵⁴ A quelques km au SE d'Ypres, 1^{ère} Bataille d'Ypres (ou des Flandres) et fin de « la course à la mer »

⁵⁵ Voir sa fiche = <http://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/complementter.php?id=6190228>

Paris et environs / Billom - « Mme By » (1915 / 1916) et sa famille retrouvée (2017)

Revenons à cette carte postale de Fontainebleau évoquée plus haut (début de ma recherche « By », niveau « bazar de petits papiers », c'est simple !). Envoyée le 20 septembre 1915 à « Madame Fourt » (Bonne-Maman) par « Votre toute dévouée V. Baudot » (Virginie et non Valérie, née Renard), elle se termine ainsi « Nos amitiés à votre aimable famille de la part de Gabrielle » (« Mme By », sa belle-fille) « et de petite Mimie » (Marie Émilie, sa petite-fille), « que vous trouverez grandie » (sûr, les Fourt quittent Billom « au début de 1915 », elle était née fin 14) « et de Mr Cadot ». Ah. Suffit de lire un acte (et surtout de relire) : Thomas (Joseph Claude) Cadot était 1^{er} témoin au mariage de Gabrielle Blaise et Gabriel Baudot en 1913. 51 ans, Inspecteur général d'assurances, domicilié à Fontainebleau, rue du Chemin de fer, oncle de l'époux (côté Baudot, au vu de mes recherches « Renard »). Voilà qui m'intéresse rudement.



A close-up of the handwritten text on the postcard. The text is written in cursive and reads: "156 Palais de FONTAINEBLEAU Chambre à coucher de Napoléon". The main message says: "Nos amitiés à votre aimable famille de la part de Gabrielle et de petite Mimie que vous trouverez grandie et de Mr Cadot". The name "V. Baudot" is written at the bottom.

A handwritten signature in cursive, which appears to be "T. Cadot".

Carte de Virginie Baudot, « Fontainebleau le 20^{bre} 1915 » - T. Cadot, 30 juil. 1913, Billom

Car la carte, « Palais de Fontainebleau - Chambre à coucher de Napoléon », a été rédigée à Fontainebleau. Pauvres lignes rapidement tracées... et pauvres femmes et pauvre Gabriel, l'époux, le fils... Arrivé le 2 août 1914 au 16^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne, il n'a peut-être pas bougé du terrible secteur de l'Aisne quand il passe au 53^{ème} RAC⁵⁶, 8 jours avant d'être blessé près de Soissons. Sa fiche matricule donne les précisions nécessaires, « par éclat d'obus au pied droit le 26 juillet 1915 à... Mercin-et-Vaux (Aisne) pendant un bombardement du cantonnement de la Batterie ». Épouse et mère sont donc « à Fontainebleau depuis vendredi dernier », l'ont vu ce jour-là « et hier dimanche », elles peuvent rester « de midi 1/2 jusqu'à 5 heures », impossible d'« aller voir personne, tout notre temps est pris pour être auprès de lui ». Et Valérie de suggérer « Vous nous feriez bien plaisir si vous pouviez venir à l'hôpital jeudi prochain ». J'ai cru qu'il s'agissait du château, réquisitionné comme des milliers d'endroit, mais non : la fiche indique qu'il s'agit de l'Hôpital Auxiliaire 252 installé à l'Institut des Jeunes Aveugles⁵⁷. Elles logeaient donc chez cet oncle / beau-frère Cadot et faisaient les allers-retours. Émile Baudot m'ayant causé des soucis généalogiques de taille, je n'ai pas eu envie de reprendre ma croix pour débrouiller ce nouvel écheveau familial.

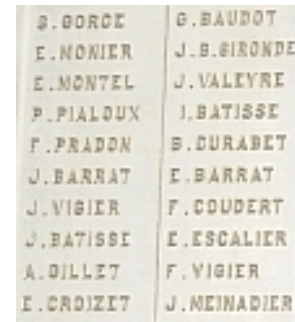
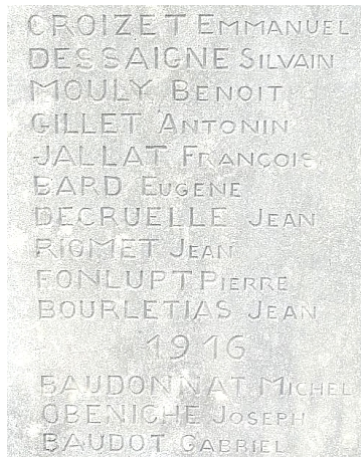
Le brigadier Gabriel Baudot meurt le 10 mars 1916 « des suites de blessures de guerre », il a 27 ans, il est déclaré Mort Pour La France. Son nom⁵⁸ est inscrit à Billom sur le Monument

⁵⁶ Le parcours de ces deux régiments est bien trop complexe pour que je me hasarde à être plus précise

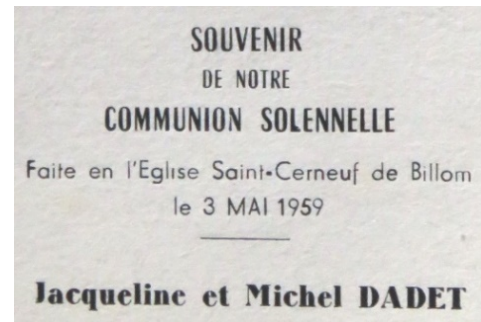
⁵⁷ 56, bd des Invalides, Paris (7^{ème}) - Voir <http://www.inja.fr/Default/historique.aspx>

⁵⁸ Voir <http://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/complementter.php?id=5682936> et Le Livre d'Or de l'Inst. Ste-Marie, pages 64 et 65, https://www.bibliotheques-clermontmetropole.eu/overnia/view.php?id=/media-dam/CLERCO/grandegu/PDF/4_Apres_la_guerre_A_34515.pdf - On y apprend que la gangrène s'était installée

aux Morts situé au cimetière et sur la plaque commémorative dressée à l'intérieur de l'église St-Cerneuf, ainsi que sur celle de l'Institution Ste-Marie à Riom où il avait fait ses études. Gabriel Baudot a été blessé le 26 juillet 1915, Emmanuel Croizet meurt le 28, ils se retrouvent tout proches sur les inscriptions mémorielles de Billom, l'un pour 1915 et l'autre pour 1916...



J'aurai tout fait en même temps et le Ciel aura été avec moi. Alors que je « traquais » les Renard et autres Blaise ou Baudot, Nicole me guidait avec astuce et constance, répondant à mes questions ou les précédant. « De son 2^{ème} mariage avec Mr Rousset, Madame By avait eu 2 enfants, Yvette et Henri... Henri Rousset habitait Poitiers. ». L'annuaire ne me donne rien, la presse non plus. Le nom du mari d'Yvette Rousset, Nicole ?... « J'ai trouvé ! Dadet ! Voir image de Communion ». Ce qui veut dire qu'une photo de Benoît est jointe. Allons-y pour l'image, scannons recto et bas du verso, bientôt plus personne ne saura que « ça » a existé...



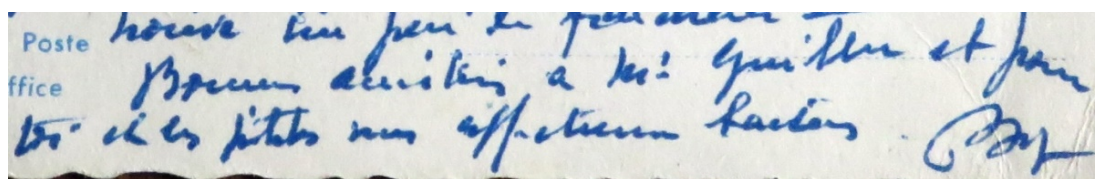
J'abandonne « Jacqueline », si elle s'est mariée, je ne suis pas sortie de l'auberge. Je mise sur « Michel ». Mr Glouglou ? Réponse : Copains d'Avant. Ah. Je mets un mot, ajoute seulement « nos grands-mères étaient amies ». Réponse express le 25 août 2017, l'une de mes grandes émotions, ce texte en majuscule, je me le broderais volontiers...

[Michel DADET vous a écrit un message](#) JE VOUS CONFIRME ETRE LE PETIT FILS DE G BLAISE ROUSSET BOUISSON DE BILLON... 06...

Suit un long, long coup de téléphone. Qui commence par « Je suis la petite-fille de Madame Guiller ». Réponse « Madame Guiller, oui ! ». Rigolo : il ne savait pas plus de choses sur Grand-Mère que moi sur Mme By mais, comme pour moi, c'était une évidence (que les noms allaient ensemble). Suit un envoi de ce que j'avais trouvé sur la famille et un épique échange de photos où l'on s'est arrachés les cheveux pour déterminer qui était qui. Jacqueline m'a appelée ensuite, même conversation à bâtons rompus, mêmes moments un peu hallucinants et doux pour tout ce qui a pu être évoqué si facilement et chaleureusement. On convient que

« By » était le diminutif de Gabrielle (ou Gaby), que Grand-Mère surnommée Zon l'appelait ainsi, elle qui avait 14 ans en 1914 quand « Mme By », mariée, 1 enfant, en avait 19.

Pour Michel, son prénom était « Jeanne » et Jacqueline l'appelait « Tata Zon » (quel bonheur !). Ils ont un frère plus jeune, Henri, on m'explique comment Marie Émilie « s'est toujours appelée Marinette dans la famille » et cie et ça. L'un et l'autre adorait cette grand-mère qui avait su vivre avec tant de panache en menant de front charge de famille et vie de travail (elle a été modiste, a travaillé chez Michelin et à l'École militaire). Pas étonnant que ces deux somptueuses personnalités ne se soient jamais perdues de vue... Habitant tous dans un mouchoir de poche (en gros Billom puis Vichy / Clermont / Royat), ils se voyaient très souvent. Jacqueline se rappelle comment, quand elle était petite, elle lui demandait dès son arrivée de lui lire « les lettres de Tata Zon », de vrais romans, pleines de nouvelles de la famille Guiller où les enfants étaient des « grands ». Michel a beaucoup ri de penser que je l'avais retrouvé grâce à son image de Communion gardée par Nicole (c'est vrai que ce n'est pas « classique » et que sans ce prénom...). Et quand Jacqueline a commencé un récit par « Oh ! Et le jour où je suis montée dans la chambre d'Alain, à Tours et que j'ai vu... », j'ai poursuivi « des centaines de paquets de cigarettes aux murs... », coupé par un « et au plafond, Elisabeth, au plafond ! ». Et on a ri comme deux gamines (allez, c'était une belle déco d'ado, Alain !). Un dernier souvenir : Mme By (qui ne parlait **jamais** de Billom) lui avait dit qu'elle était beaucoup allée à Paris pour voir son mari blessé.



Bonnes amitiés à Mr Guiller et pour toi et les petits mes affectueux baisers, By (Alger, avant 1950⁵⁹)

On recommence l'album-photos... Pas de cliché de Gabriel Baudot. Du côté Blaise, voici...

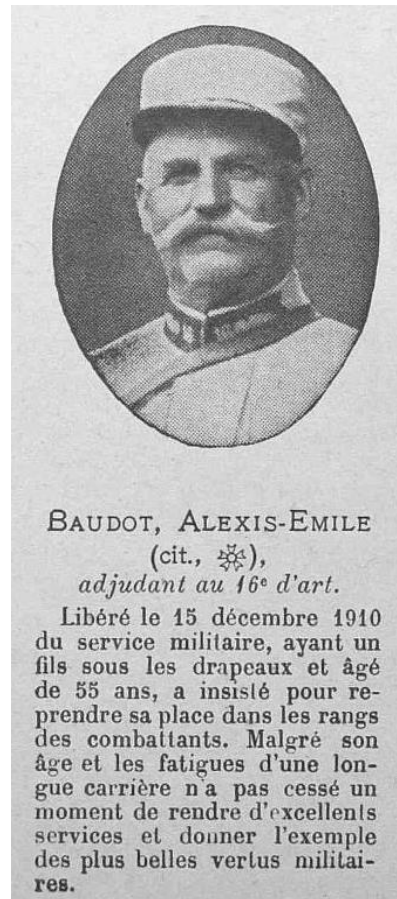


Michel Blaise - Mme By et Marinette B. - Marinette, Mme By, Marie Chadeyras et Yvette R. (1933)

⁵⁹ La sœur de son mari Jules Bouisson, Marie-Louise, et son époux Paul Ant. Soum habitaient Alger depuis 1937

Pause-méditation - Le tableau de Virginie Baudot et Gabrielle Blaise faisant la navette entre Fontainebleau et Paris n'était pas assez noir sans doute. Rapidement... Michel Blaise, le père de Mme By, né en 1871, classe 91, était passé dans la territoriale⁶⁰ en 1904 puis dans la réserve en 1910. On le rappelle en mars 1915, il a 43 ans... Ses affectations sont multiples et sur le front (Alsace, Amiens, Somme et peut-être frontière suisse). En juillet 1917, il est « détaché comme agriculteur à Billom⁶¹ », là se termine sa « Campagne contre l'Allemagne » et il est « libéré du service militaire » en octobre. En mars 1915 à Billom, Marie Chadeyras se retrouve donc seule avec Henri, 15 ans, puisque Joseph, charcutier lui aussi, a été incorporé en avril 1915, 1 mois après son père... Et, si l'on se réfère au recensement de 1921 où l'on retrouve, Place de la Halle, la famille réunie⁶², il est possible de penser qu'elle accueillait aussi Gabrielle Blaise et la petite « Marinette » depuis le début de la guerre.

Du côté Baudot et en avançant un peu dans le temps...



Emile Baudot (2^{ème}, Tableau d'Honneur de L'Illustration⁶³)

⁶⁰ En 1914, formée d'hommes âgés de 34 à 39 ans devant assurer la sécurité (villes, ponts, routes...) ou divers travaux (terrassements, entretien...) mais très vite intégrés pour compenser les pertes, y compris en 1^{ère} ligne. Très vite, on appelle la réserve (de 40 à 45 ans), la preuve avec Michel Blaise, puis les hommes de 46 à 49 ans...

⁶¹ La pénurie menaçant, les classes 1889 à 91 peuvent être détachées pour contribution agricole (loi de janv. 17) - Un merci particulier à Marl. T. et Cyr. L. pour leur aide précieuse concernant cette fiche matricule pas évidente

⁶² Michel / Marie / Gabrielle et Marie Émilie / Joseph / Henri / 1 domestique - « Marinette » est née ici (1914)

⁶³ Entre 1915 et 1919, L'Illustration publie en 658 planches 16 489 noms de militaires médaillés transmis par les lecteurs. Elles sont numérisées ici <http://jeanluc.dron.free.fr/th/THindex.htm>

L'École Militaire Préparatoire de Billom, Émile Baudot... et certains autres

Le statut d'enfant de troupe a été fixé par Bonaparte en 1800 mais l'initiative date de 1776, sous Louis XV. Il s'agissait, pour les garçons de familles de militaires modestes, de pouvoir recevoir une formation militaire en s'engageant. Logés, nourris et dotés d'uniformes⁶⁴, ils suivaient la troupe. Dans des conditions souvent indignes...



Suite à leur suppression dans les régiments, 6 écoles militaires préparatoires sont créées en 1884, 4 pour l'Infanterie, 1 pour la cavalerie (Autun) et celle de Billom pour l'Artillerie et le Génie. Pas banal : elle ouvre le 23 avril 1886 et la fiche matricule d'Émile Baudot, qui vient de se rengager au 16^{ème} Régiment d'Artillerie d'Issoire pour 5 ans, indique qu'il « est désigné pour faire partie du cadre constitutif de l'école ... le 10 mars 1886 ». Voilà donc pourquoi il avait quitté son Aube natale... En 1888, à la naissance de Gabriel nous l'avons vu (p. 28), le maréchal des logis Baudot y est instructeur. Sa fiche est muette après 1896, je suis sauvée par son dossier de Légion d'Honneur reçue en janvier 1916⁶⁵. Adjudant en 1899, libéré en 1910, il est mobilisé le 6 août 1914, passe l'année 1915 aux 4^{ème} / 16^{ème} et 133^{ème} RAL (Artillerie Lourde), est libéré en janvier 1916. Mais il n'est allé ni dans les Vosges ni à Ypres ni ailleurs : la Légion d'Honneur a été remise à un « Adjudant Territorial ». Qui a très bien pu « rendre d'excellents services » comme indiqué dans l'article de L'Illustration. Oh, que oui ! Car l'Historique du 16^{ème} RAL, par exemple, décrit très bien le « sentiment d'impuissance » ressenti dès septembre 14 devant cette « Artillerie Lourde très réduite » de l'armée française face à une « puissance industrielle incomparablement plus développée que la nôtre »... Celui du 4^{ème} RAL confirme, la donnant pour « embryonnaire », « dédaignée avant 1914 malgré le cri d'alarme de quelques grands hommes politiques » Tout était à faire. D'où ces passages d'Émile Baudot dans 3 régiments, sa date d'affectation au 113^{ème} correspondant, par exemple, à la constitution de ce régiment de la 13^{ème} Région militaire avec dépôt à Issoire. Je ne sais pas quand il a reçu la Médaille militaire qu'on lui voit porter si fièrement⁶⁶.

A son ouverture en tout cas, l'École compte 375 élèves et 8 professeurs, concerne des enfants de militaires (Artillerie, Génie, Gendarmerie...) âgés de 14 à 18 ans, l'enseignement se limite au « primaire supérieur », équivalent de notre collège. Après une réorganisation complète du système en 1919, l'École de Billom devient en 1921 École Militaire Professionnelle (1^{er} degré de l'enseignement secondaire avec des cours techniques, mécanique⁶⁷...). Pas banal : la fiche matricule de Francis Guiller (Grand-Père) qui, le 31 août 1921, vient de se rengager pour 1 an au 508^{ème} Régiment de Chars Blindés, indique qu'il est « passé à l'École Militaire de Billom le 6 avril 1922 ». Voilà comment un adjudant mayennais sortant de la Grande Guerre peut

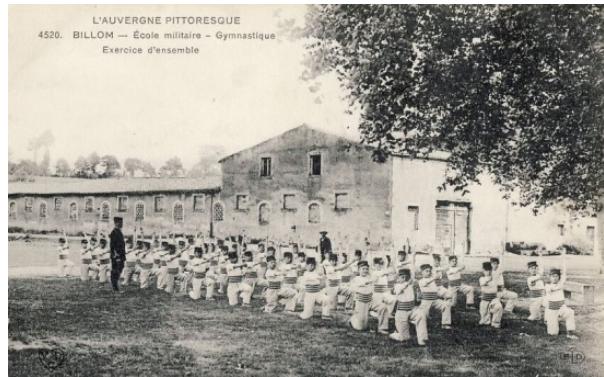
⁶⁴ Photo : un enfant de troupe célèbre (de la Garde impériale), celui d'Édouard Manet (Le Joueur de fifre, 1866)

⁶⁵ En ligne sur la Base Léonore des AN http://www2.culture.gouv.fr/documentation/leonore/NOMS/nom_00.htm - Recherchant par curiosité le dossier LH de son père (Chevalier, cf. acte de naissance Emile Baudot, 1860, Ervy, 10), j'ai trouvé le sien où figurent ses états de service - Médaille militaire avant 1918

⁶⁶ Cafetier rue Carnot en 1921 et 26 (succède à son beau-père). Décès 1937, Virginie Renard 1933, Billom

⁶⁷ Après la Seconde Guerre mondiale, le cursus va jusqu'en 1^{ère}. L'École militaire ferme en 1963. Voir <https://www.associationdesaet.org/association/> puis Musée (photos, écoles...). Un très grand merci à Jq. M. (FB militaires), très engagé dans l'association, pour son écoute bienveillante

atterrir dans une petite ville du Puy-de-Dôme... et y trouver l'amour de sa vie... mais ceci est une autre histoire. Une histoire qui aime les ritournelles car...



École Militaire Préparatoire de Billom, la grande Cour (1908) et un exercice de gymnastique

... Mme By se remarie en 1921 avec un Maréchal des Logis de l'École Militaire de Billom, (Jacques) Etienne Rousset. Né en 1888 à St-Gal (Lozère), cultivateur à son recrutement, Artillerie de Campagne jusqu'en 1910 puis, après la guerre (toujours dans l'Artillerie), carrière militaire avec affectation en janvier 1921 à l'École Militaire jusqu'en 1927. Ils ont 3 enfants, Yvette, née en 1924, qui meurt en 1926 d'une mastoïdite une semaine avant la naissance d'une seconde fille également prénommée Yvette, et Henri, né en 1928, 15 jours après le décès de son père... Yvette Rousset épousera en 1946 Jean-Baptiste Dadet, d'où 3 enfants : Jacqueline, Michel et Henri. Henri Rousset se mariera en 1957 avec Liliane Sztajer, d'où 2 enfants, Christine et Jean-François. D'où petits-enfants. Yvette est décédée en 2002.

La vie n'aura guère ménagé Gabrielle Blaise : Marinette (Marie Émilie) Baudot, mariée en 1935 avec Jean Verny, d'où un fils, Bernard⁶⁸, meurt en 1939...



Etienne Rousset et Gabrielle, Henri et Yvette R. (1934), Alain G., Jacqueline et Michel D. (ca 1950)

⁶⁸ Qui se mariera et aura 1 fille

En 1945, Mme By épouse en 3^{èmes} noces Jules (Louis) Bouisson, né lui aussi en 1888⁶⁹, à Béziers, lui aussi militaire de carrière. Parcours compliqué, d'abord dans l'Infanterie durant la guerre, Campagne complète contre l'Allemagne jusqu'au 15 juillet 1918 où il est déclaré disparu (vers Mourmelon, 51), puis signalé prisonnier en Allemagne et rapatrié fin 1918. Capitaine en 1926, résidant à Marseille en 1922, à Haguenau (67) en 1928, il fait carrière dans l'Infanterie Coloniale. Fin 1940, domicilié à Billom, il est au 51^{ème} Régiment de Mitrailleurs d'Infanterie coloniale quand il est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. Grand-père appréciait beaucoup Mr Bouisson, ils avaient de quoi discuter, c'est sûr... Jules Bouisson meurt en 1968, Mme By rejoint le souvenir de tous les siens en 1995 juste après avoir fêté ses 100 ans. Si elle ne pouvait plus lire, elle était en bonne forme... et toujours aussi coquette...



Les Bouisson - Nicole, Alain, Jeanne G, Mme By, Suzanne, Andrée, Janine G - Mme By, Tours, 1952

Avoir brassé depuis tant de pages tant de « potins familiaux » a pu être lassant. Sur un plan généalogique, il fallait en passer par là. Pour ce qui concerne la Grande Guerre où nous allons replonger, on peut élever le débat. Un seul exemple : je suppose que vous avez à peu près suivi les nouvelles (mauvaises) du front concernant la famille ou les proches. Vous n'avez peut-être pas fait de comptes, je vais les faire. Ce qui permettra de comprendre le poids qu'a pu représenter cette période pour la seule famille « Léon Fourt ». Un vécu parmi des millions d'autres, bien sûr. Je m'arrête à l'hiver 1916, c'est à peu près le moment où nous avons quitté Antoine Fourt, je le compte et j'ajoute pour être juste 1 neveu « Fourt de Billom ». Sur 8 familles (11 soldats) : 4 décès, 3 en 1915 et 1 début 1916 (1 tué, 2 morts de leurs blessures et 1 de maladie contractée en service) et 7 blessés, dont 2 dès les premiers jours de guerre et 1, deux fois (en 14 et 15). Ça rentre pile dans les statistiques... pour 1918⁷⁰... J'ometts les événements strictement familiaux, la mort de Gabriel Renard le 4 août 1914, par exemple, ou tous les « à-côtés », pénuries, exodes, 4% de la France en voie d'être détruite et plus d'hommes, surtout, plus d'hommes...

⁶⁹ Et tous les trois le 12 du mois (Jacqueline)... Jules Bouisson avait 2 filles d'un 1^{er} mariage, Andrée et Suzanne

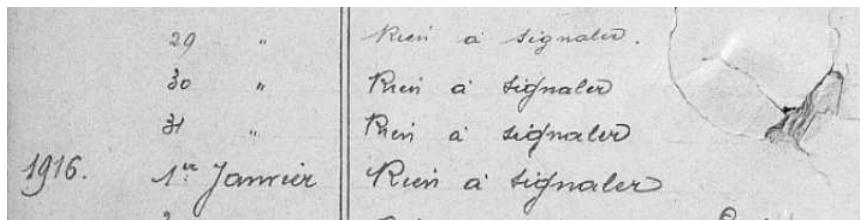
⁷⁰ Voir Le Monde, 14/18, une saignée pour l'économie française, 30 mai 2014

1916, Antoine Fourt blessé à Verdun

... (Il devint sergent dans l'Infanterie) et fut blessé à Verdun... en 1916... (puis) envoyé au Grand Palais transformé en hôpital militaire pour y faire une rééducation de son bras droit (dans lequel il avait reçu cinq balles de mitrailleuse) et de ses deux pieds gelés. Ils avaient gelé avant qu'il ne soit ramassé sur le champ de bataille par les brancardiers puis évacué sur un modeste poste de secours, à Fleury (localité par la suite rasée par les Allemands, toujours pas reconstruite mais conservant son nom par une fiction juridique ou administrative, avec un Maire, en ce moment une femme, qui vit sur le site, paraît-il - en 1987⁷¹). Il avait été ensuite évacué sur un hôpital de Lyon où on devait l'amputer. Il n'avait évité ce malheur que grâce à l'intervention de l'Aumônier militaire, l'un de ses anciens professeurs du Collège de Roanne, qui intervint en sa faveur en faisant surseoir de 24 h à une opération qu'il pouvait devenir nécessaire de pratiquer au niveau des genoux si le mal empirait. Mais la circulation se rétablit dans la nuit. Après hospitalisation et convalescence...

Voici donc la suite des 3 lignes sur 15 vues au tout début. Soit 12 lignes, dont 10 sorties d'une note (d'où le côté haché des explications), c'est fort rapide... Mais c'est. Et si je vous dis que ce qui précède la phrase « envoyé au Grand Palais », extrait d'un autre endroit de ses souvenirs, consiste en ceci : ... nous avons presque chaque jour la visite de mon frère Antoine qui, blessé à la bataille de Verdun en 1916... », votre contentement devra être total, « mon frère Antoine » n'étant pas souvent utilisé (c'est peu de le dire)... Reprenons le fil.

Nous avons quitté le 8^{ème} RI fin décembre 1915 occupé à « travaux » vers Craonne, dans l'Aisne, 1916 commence doucement à pas 20 km mais dans la Marne, « rien à signaler ».

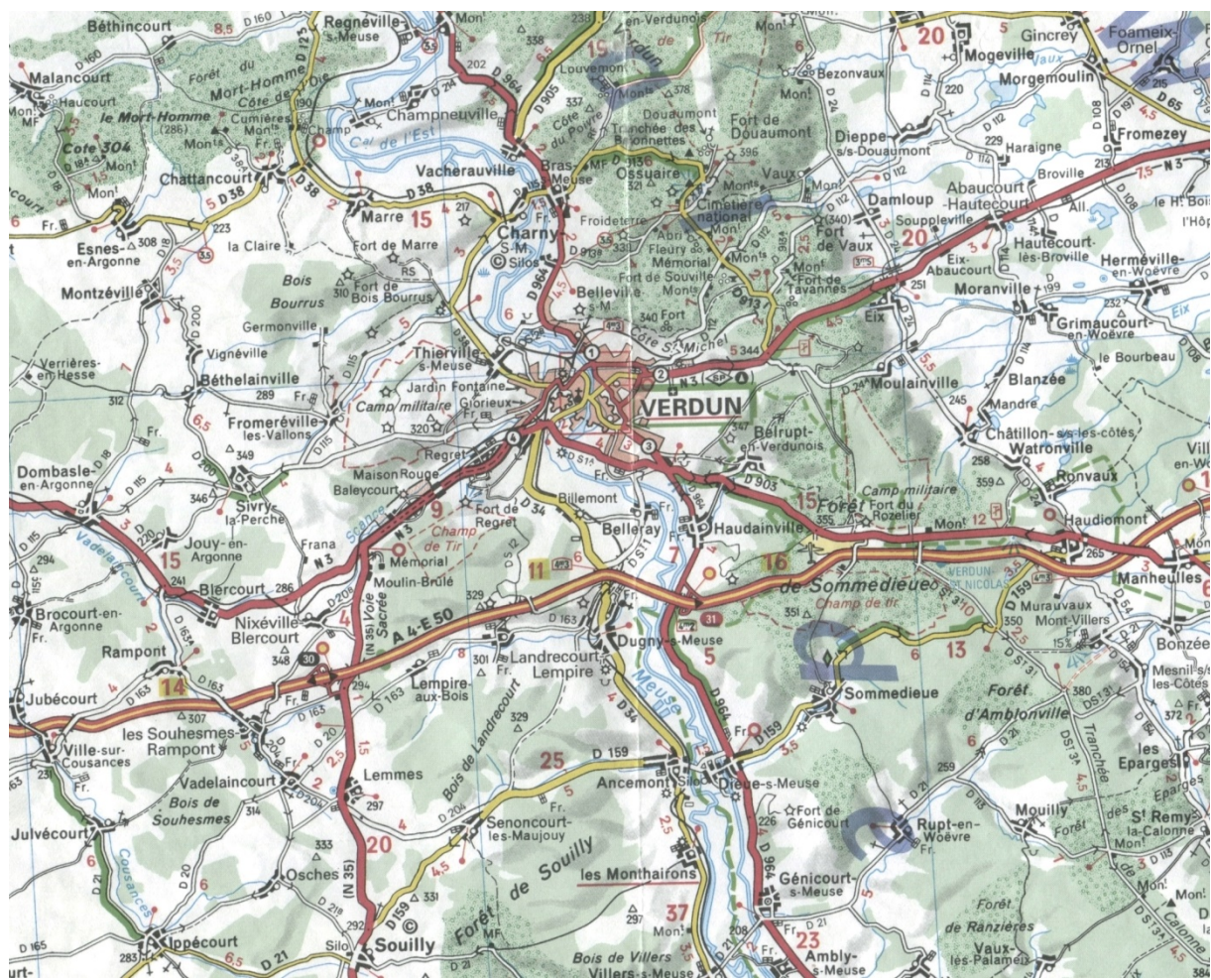


Le 6 janvier, le 2^{ème} Bataillon et 1 section de mitrailleuses du 8^{ème} se déplacent de 10 km vers l'est et « prennent les tranchées au Chauffour », le bourg s'appelle Loivre, 13 km N de Reims, j'ai eu un mal de chien pour déterminer l'endroit c'est pourquoi je vous l'écris, il ne se passe rien jusqu'au 31, tant mieux. Suit à la mi-février une période d'instruction à Ville-en-Tardenois (20 km SO de Reims) où toute la Division est rassemblée durant 13 jours. Le 2^{ème} Bataillon cantonne à quelques km dans des baraques Adrian⁷², le mauvais temps rend les exercices difficiles, « le terrain n'est qu'un immense borbier ».

⁷¹ Fleury-devant-Douaumont, 422 habitants en 1911, est l'un des 9 villages détruits lors de la bataille de Verdun, déclaré Mort pour la France en 1918. Il n'a pas été rasé « par la suite » : bombardé dès le 21 février, pris et repris, il n'est plus que ruines dès le mois de juin - A effectivement conservé son statut de commune (comme les 8 autres villages) avec un maire nommé par le Préfet de la Meuse (de 1959 à 1995 : Lucien Albert). 4 personnes y habitaient en 1982 - Voir https://www.petit-patrimoine.com/fiche-petit-patrimoine.php?id_pp=55189_7

⁷² Démontables, voir <http://guerre14.e-monsite.com/medias/files/les-baraques-adrian.pdf> - Louis Adrian (1859 - 1933), polytechnicien et intendant militaire, également créateur dans l'urgence fin 1914 d'un casque protecteur produit à plus de 20 millions d'exemplaires, voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Casque_Adrian

La bataille de Verdun - 21 février - 18 décembre 1916



Dombasle-en-Argonne (ouest) / Verdun (Fleury, Douaumont, NE) / Les Éparges (est) / Souilly (sud)

Verdun (Meuse) - Ville traversée par la Meuse, 21 701 habitants en 1911, à 225 km E de Paris, 56 km N de Bar-le-Duc, 58 km O de Metz et 45 km de la frontière allemande d'après 1871 (80 km aujourd'hui). Entre 1870 et 1914, 28 forts et divers ouvrages (batteries, casemates...) sont construits ou modernisés dans un périmètre de 45 km situé de part et d'autre de la Meuse et caractérisé par des collines boisées (ou « côtes »), très accidentées, avec crêtes et ravins (les côtes 304 ou du Mort-Homme, par exemple, sur la rive gauche). Les forts de Douaumont (à 388 m), Vaux, Souville sur la rive droite ou de Bois-Bourrus sur l'autre rive font partie de la Région fortifiée de Verdun défendant la frontière nord-est et jugée imprenable. En 1914, l'armée l'encerle à moitié, la ville, évacuée dès les premiers jours d'août, n'est plus accessible que depuis Bar-le-Duc par voie ferrée ou par la route (appelée plus tard Voie sacrée par Maurice Barrès). Elle a déjà été bombardée, va l'être à outrance.

Pour sortir de l'enlèvement, obtenir une victoire ou forcer l'armée française à engager toutes ses réserves en la bloquant, l'État-Major allemand, sûr de la très grande supériorité de son artillerie lourde décide d'une grande offensive et son choix se porte sur Verdun, facile à prendre en tenaille. Du côté français : Joffre, Commandant en Chef des Armées, prépare avec les anglais une offensive sur la Somme et y fait porter tous les efforts, en hommes et matériel.

Ne croyant plus à l'importance stratégique des forts, il les a fait désarmer en août 1915. Et ignore les signes précurseurs signalés début 1916, mouvements de troupes, par exemple.

L'offensive allemande prévue le 10 février est reportée en raison du mauvais temps. 250 000 hommes sont prêts, l'artillerie est à même d'aligner 2 000 pièces dont plus de 500 obusiers lourds (obus géants, toxiques...). En face, 150 000 soldats français appuyés par 300 pièces d'artillerie vont devoir affronter un déluge de feu inouï **le 21 février**. Plus de 1 000 canons allemands sont positionnés sur un front d'environ 40 km de part et d'autre de Verdun, entre Malancourt et Les Éparges (NO / SE), 2 millions d'obus sont tirés en 2 jours, on en perçoit le bruit jusque dans les Vosges, à 150 km, et il ne reste plus des forêts qu'un paysage lunaire...

Le 25 février, le Fort de Douaumont tombe. Joffre, le même jour, confie le commandement de la Région fortifiée de Verdun au Général Pétain arrivé dans son QG de Souilly (20 km S). Des renforts sont arrivés, les troupes françaises résistent, les combats se déplacent vers le nord (Côte du Poivre...), le nord-ouest (Mort-Homme...) ou l'est (plaine de la Woëvre), le but de l'attaque allemande n'est pas atteint. En avril, 525 000 soldats français sont sur place. Pétain réorganise la défense (artillerie, aviation...), impose la rotation des troupes, réquisitionne la Voie Sacrée (6 000 camions par jour). Il est remercié le 1^{er} mai. C'est sous le commandement du Général Nivelle que se poursuivra l'affrontement, perte du Fort de Vaux en juin mais prise de celui de Souville en juillet (dernière offensive allemande sur Verdun), reprises de Douaumont et de Vaux en octobre. Le 18 décembre, les positions perdues sont récupérées.

Au prix fort : plus de 700 000 victimes de part et d'autre (300 000 tués et disparus), 9 villages disparus, 53 millions d'obus. Bataille la plus longue de la guerre, elle n'est pas la plus meurtrière : 1 million de victimes dans la Somme entre le 1^{er} juillet et le 11 novembre 1916... Le système de rotation exigé par Pétain a fait que les 2/3 des « poilus » y ont participé, elle est devenue emblématique d'une victoire remportée à la force du poignet sans l'aide des Alliés.

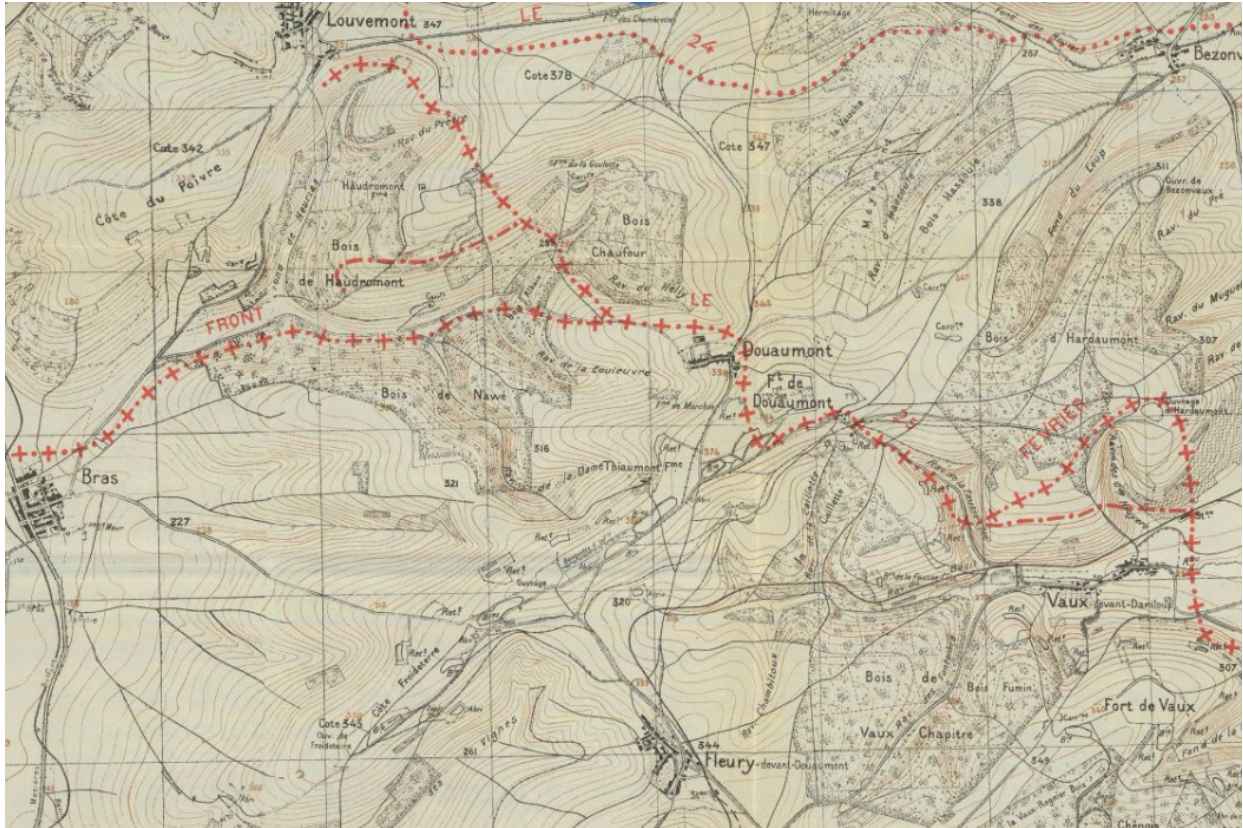
Antoine Fourt à Verdun - Vont suivre de nombreux noms de lieux, c'est ardu, accrochez-vous aux horaires et aux chiffres... Pour se motiver et rester attentifs : il n'est pas courant, et même plutôt rare, de pouvoir suivre un soldat d'aussi près, surtout lors d'un tel épisode.

Le 20 février, ordre est donné de partir, il s'agira de 2 étapes à pied en colonne unique (8 h de marche pour la 1^{ère}, ne pas oublier les environ 25 kg de barda + le fusil qui pèse plus de 4 kg) et 2 autres par « camions automobiles » (3 convois), les voitures et chevaux étant transportés par chemin de fer (3 trains). Soit, en gros, Épernay, Vitry-le-François, Givry (120 km) puis, à 40 km au NE, Dombasle-en-Argonne d'où, **le 25** à 8 h, « les convois reçoivent l'ordre de filer jusqu'à Verdun » à 20 km à l'est. On « gagne à pied la caserne Chevert par un temps épouvantable : neige et vent », on arrive « entre 18 et 19 heures »...



Le 26 février à 2 h 30, on part vers le village de Fleury. Ordre est donné « de s'établir avec le 110^{ème} dans le ravin à l'ouest de Fleury pour une attaque dans la direction de Douaumont ».

A 6 h 30, le Colonel⁷³ reçoit ordre de relever le 85^{ème} RI sur ses positions (désespérées) au nord de la ferme d'Haudremont⁷⁴ à l'est de la Côte du Poivre et envoie 2 Bataillons en 1^{ère} ligne (avec 2 Compagnies de mitrailleurs ou « CM ») et 1 en réserve (1 Cie idem), je n'ai pas le n° des Bataillons. Trop tard, le 85^{ème} a dû abandonner toute la crête de la ferme. A 10 h, décision de continuer quand même. Le rédacteur du JMO du 8^{ème} que je cite depuis le début conclut classiquement « Pertes de la journée par bombardement dans le ravin Ouest de Fleury : 1 Sous-Lieutenant blessé, Troupe : 10 tués, 37 blessés, 2 disparus ».



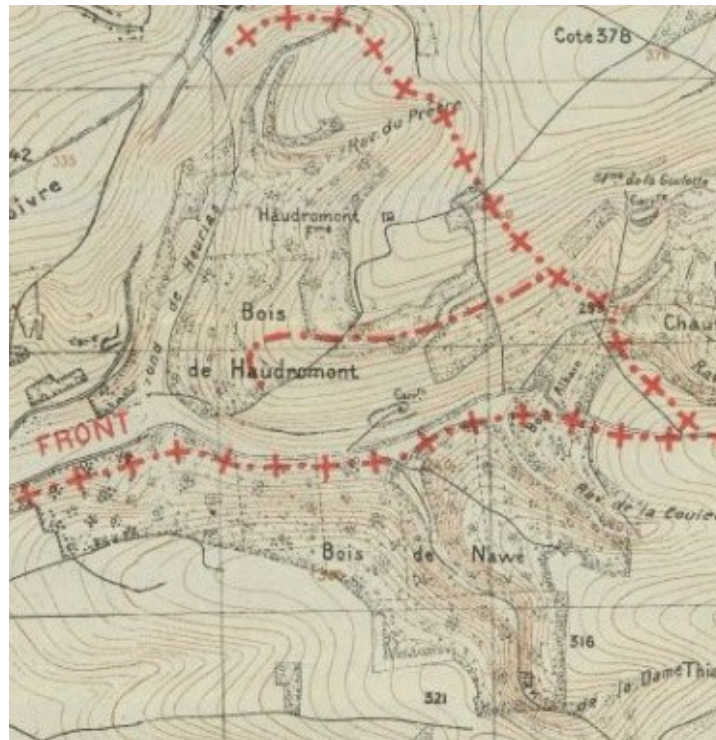
Fronts français 21 - 26 février 1916, (Bras) Fleury / Haudremont / Douaumont, Mémoire des Hommes

Le 27 février, 2 h, attaque de nuit « par 2 colonnes de 1 Bataillon et 1 Cie de CM chacune » avec pour objectif la lisière nord du bois de sapins⁷⁵ au sud de la ferme... A 5 h les 2 Bataillons ont enlevé les pentes sud de la crête et atteint la lisière sud du bois de sapins, qu'ils dépassent par endroits... Liaison difficile entre le colonel et ses 2 Bataillons « car le ravin qui les sépare est battu par les feux d'une mitrailleuse installée dans la partie est descendante du bois ». Contre-attaque allemande pendant toute la matinée. La première à 7 h 30 est facilement repoussée. La 2^{ème}, à 8 h, très violente, ramène les unités de 1^{ère} ligne en arrière... « Contre-attaque générale. Tout le terrain perdu est reconquis... Une nouvelle contre-attaque ennemie est repoussée à 14 h. Une demande de renforts est faite... Les Cies engagées se creusent immédiatement des abris individuels ».

⁷³ « Commandant la Brigade » (formée de 2 ou 3 régiments,) précision donnée un peu plus loin dans le JMO

⁷⁴ Orthographes multiples, je m'en tiens au moderne Haudremont (N du Bois de H., crête du Ravin des Heurias)

⁷⁵ Je pense qu'il s'agit du Bois de Nawé



Chance : l'Historique du 8^{ème} RI, peu bavard en général, nous donne le renseignement qui manquait pour repérer notre soldat du 2^{ème} Bataillon. « Dans la nuit du 26 au 27, départ dans la direction de la Ferme Haudremont dont la croue devient l'objectif. Les 1^{er} et 2^{ème} Bataillons escaladent avant le jour les pentes du sud de la ferme en chassant les défenseurs, s'installent sur la position et repoussent dans la même journée trois contre-attaques furieuses menées par des effectifs supérieurs en nombre et précédées de bombardements d'une violence extrême ». Antoine Fourt était de ceux-là. A quel moment est-il tombé, on ne le saura jamais.

Mais, et c'est impressionnant, un spécialiste du 8^{ème} RI⁷⁶ me transmet un extrait des faits relatés par un officier à partir du 26 février... « On part à l'heure indiquée... Péniblement, nous arrivons à Fleury à l'aube où nous passons la journée. Avions boches et saucisses signalent notre présence. On part à 21 h 00 pour la relève du 85^e RI. Nous contourons Fleury puis prenons le ravin boisé qui va rejoindre celui où passe la route Bras / Douaumont. Nous recevons plusieurs marmites mais par bonheur elles n'éclatent pas et il n'y a aucun blessé mais quelle sensation durant le trajet ! Le 27 : le régiment a réussi à arriver à la crête et s'installe dans le bois de sapins. Les boches contre-attaquent mais sont repoussés. Vers 6 h, les premiers blessés sont évacués et seuls 8 d'entre eux, couchés, partent vers Verdun ». C'est donc vers le soir qu'Antoine est retrouvé, la suite va nous montrer comment il est possible de penser qu'il faisait partie de ces 8 soldats couchés.

Les pertes du 27 février sont terribles : 4 officiers tués, 5 officiers blessés, 1 médecin auxiliaire tué, hommes tués blessés ou disparus : 86 tués, 241 blessés, 41 disparus... L'officier rédacteur signale en bas, à la hâte mais avec soin « (voir l'état des pertes ci-joint) ».

⁷⁶ Auteur de 2 beaux blogs spécialisés <http://saintomer8ri.canalblog.com/> et <http://bethune73ri.canalblog.com/> - Il présente Antoine Fourt ici <http://saintomer8ri.canalblog.com/archives/2018/09/26/36735342.html> - Je le remercie très chaleureusement pour son aide, sa patience et pour m'avoir permis de disposer de ce texte rare

Les pertes de nos troupes ont été énormes et ont entraîné des pertes irréparables.
Pertes du 27 Février :

4 officiers tués [Chef de Bataillon Gaby
 3 Lt Yon
 Capitaine Di Jeer
 Lt Duchesne]

5 officiers blessés [Cap: Houzet, Cap: Velin, Lt. Peut, 15 Lt
 Mad. inu, Lt. Desmoncheillers, blessés]

1 médecin aux³ tués : Lancesseur

hommes tués, blessés ou disparus { 86 tués
 241 blessés
 41 disparus.

(Voir l'état des pertes ci-joint)

Car c'est dans un 2^{ème} cahier que l'on trouve « les pertes aux combats de Verdun, Période du 26 février au 6 mars 1916 » avec « l'état nominatif des officiers, sous-officiers et soldats tués, blessés, faits prisonniers ou disparus ». Au combat « d'Houdremont (Meuse) du 27 février », les pertes ont été si nombreuses pour le 8^{ème} RI que des pages spécifiques ont été ouvertes pour chacune des catégories, 24 à 26 noms par page, 10 pages pour les « blessés », 1 bâton pour chacun et, au bas de chaque page, un total, reporté sur la suivante... Le nom d'Antoine est consigné sur la huitième, entre ceux d'un sergent et d'un soldat, pas forcément de la même Compagnie (le sergent Bougibault, si). Son chef de Bataillon, le Commandant Gaby a été tué.

Bougibault Paul	Sergent	1
Touret Antoine	id	1
Queva Alfred	Soldat	1
Labourel Gabriel	id	1
Totaux		198

L'Est Républicain, à la Une de son édition du 29 février, fait état du communiqué officiel n° 1 venu de Paris, écrit le 27 et porteur des bonnes nouvelles de ce qui est déjà devenu La Grande Bataille. L'attaque de la ferme d'Haudremont y est développée, à chacun de juger...



LA GRANDE BATAILLE
 Trois fortes attaques encore repoussées
 Les pentes de Douaumont couvertes de morts allemands

1^{er} COMMUNIQUÉ OFFICIEL
 Paris, 27 février, 15 h. 15.

Dans la région au nord de Verdun, nos troupes ont continué à renforcer leurs positions au cours de la nuit.

Aucun changement sur le front d'attaque à l'est de la Meuse où la neige tombe avec abondance.

On ne signale aucune tentative nouvelle de l'ennemi ni sur la côte du Talou ni sur la côte du Poivre.

Hier, en fin de journée, une forte attaque allemande déclanchée dans la région de la ferme de Haudromont (est de la côte du Poivre) a été brisée par nos feux d'artillerie et de mitrailleuses et par nos contre-attaques.

Une autre tentative non moins violente, dans la région du bois d'Haudromont (est de Douaumont) n'a pas eu plus de succès.

L'officier du JMO quant à lui note pour le lendemain 28 « de 10 heures à 17 heures bombardement effroyable... massacre des troupes de réserve », ces termes forts sont rares. Ceci étant, sur un plan militaire, « le régiment maintient toutes ses positions ». Quel moral...

Antoine Fourt blessé - Qui dit « blessé » dit possibilité de pousser la recherche auprès du SAMHA⁷⁷ où le fonds 14/18 constitue l'ensemble majeur du service. En m'aidant des quelques détails donnés par Tante Bépie et grâce au professionnalisme et à la gentillesse de la personne qui a reçu ma demande, je peux vous faire partager cette n^{ième} découverte.

Repos - Un blessé, quand il a la chance d'être ramassé sur le terrain (par des camarades, par les brancardiers...) est conduit (en gros) à un poste de secours puis à l'ambulance⁷⁸ la plus proche (moins de 10 km) avant d'être acheminé en plusieurs étapes vers une ambulance chirurgicale ou un hôpital d'évacuation situé à proximité d'une gare où un « tri » est opéré. Il est alors évacué « vers l'arrière », dans l'un des grands hôpitaux militaires permanents (Paris, Lyon...) ou civils (villes de garnison) ou vers l'un de ces hôpitaux complémentaires, auxiliaires ou bénévoles installés partout, dans les écoles, théâtres, usines, brasseries... Il y a eu plus de 10 000 formations sanitaires en France réparties par région militaire et numérotées. Les dossiers médicaux sont classés par ordre d'entrée.



Auto du service sanitaire mitrillée (Meuse, 1915) - Ambulance automobile

Or la fiche matricule d'Antoine Fourt, mise à part la date exacte à laquelle il a été blessé, ne dit rien... Le seul élément que je pouvais donner était le nom de « Fleury » noté par Tante Bépie. Ce qui a sans doute « suffit » (même si je ne veux pas trop imaginer le nombre de registres que l'archiviste a pu ouvrir...).

Soyons réalistes : Tante Bépie évoque « un modeste poste de secours », le terme est exact, la qualification, non... Modeste?... En dehors d'une croix rouge qui les annonçait, les postes de secours ressemblaient à n'importe quoi au milieu de l'enfer, abris de toile, vagues cabanes ou terriers profonds, les blessés s'entassaient, les obus tombaient... Quant au village de Fleury qui faisait partie de la zone fortifiée de Verdun d'après 1870 (Douaumont, Vaux, Souville...), il se trouvait à 3 km en arrière de ce fameux bois d'Haudremont. Évacué à la hâte le 21 février, il est bombardé par les Allemands et se trouve au cœur de la lutte pour le Fort de Douaumont qui tombe le 25. Reconquis en août, il ne reste plus rien de lui... En 1920, à l'occasion d'un parcours familial autour de Verdun, Léon Escalier, son cousin, enverra à Antoine une carte de Douaumont⁷⁹ avec ces mots, « Sur les pentes de Douaumont et à l'emplacement du village de Fleury, j'ai pensé à toi... » (Antoine Fourt avait dû raconter...).

⁷⁷ Service des Archives Médicales et Militaires des Armées installé à Limoges

⁷⁸ Structure temporaire établie auprès des troupes et destinée au soin des blessés (rien à voir avec un véhicule)

⁷⁹ Côté ouest du fort de Douaumont (sur la gauche) avec vue vers Fleury (aménagements vers fin de guerre)



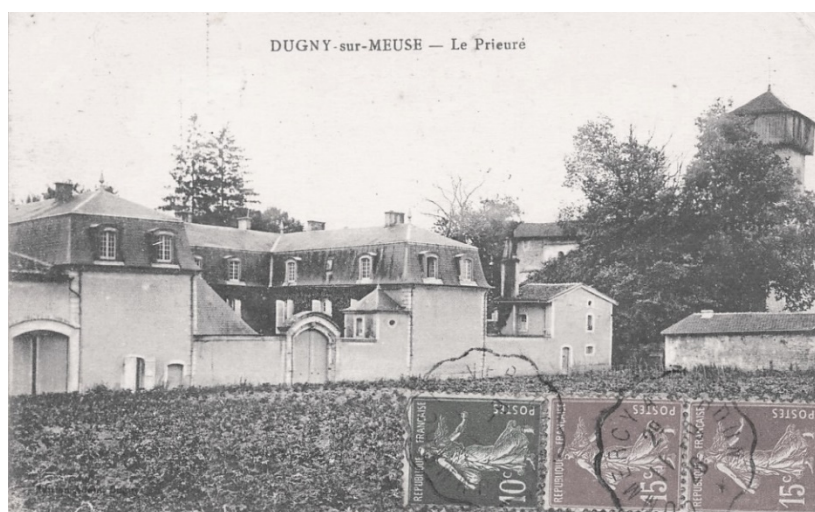
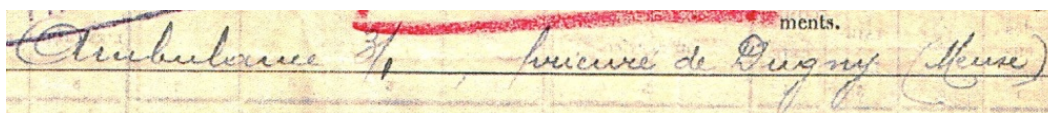
Fleury en ruines, photo Est Républicain



Carte de Léon Escalier, Verdun, 1/8/1920

Souvenez-vous, il neige... Antoine Fourt, le 27 février, est atteint aux cuisses et à un bras, ses 2 pieds gèlent. Il est « ramassé par les brancardiers », merci ma grand-tante pour ce détail, amené à Fleury, puis évacué en plusieurs temps avant d'arriver le 29 février, comme nous l'apprend le registre des entrées, à l'ambulance 3/1 installée dans un ancien prieuré et située à Dugny⁸⁰. Ce bourg de 737 habitants en 1911 se situe à 8 km au sud de Verdun, reprenez le récit de l'officier, je pense qu'Antoine faisait partie des 8 blessés couchés.

Antoine est le 256^{ème} entrant de la journée. « Genre de maladie : Plaie anfractueuse⁸¹ de la face interne des 2 cuisses, plaie perforante du bras gauche par balle », ce qui sera reporté sur sa fiche matricule plus tard. Les registres (contrôle par corps / entrées / sorties) sont tenus avec la plus grande minutie pour chaque soldat : n° d'entrée, de régiment, bataillon et compagnie, nom, prénom, grade, classe et lieu de recrutement, n° matricule (ces 3 éléments figurant sur la plaque d'identité), adresse et diagnostic. C'est ainsi que j'ai appris dans quelle Compagnie (7^{ème}) de quel Bataillon (2^{ème}) Antoine Fourt servait ! Il quitte Dugny le 4 mars.



⁸⁰ Les ambulances ont un n° d'ordre (ici, 3) et le n° de leur Corps d'Armée (ici, 1^{er} CA) sous forme de fraction

⁸¹ Qui forme des cavités ou sinuosités inégales - Tante Bépie n'évoque pas cette 2^{ème} double blessure...

	(escadron.)	(batterie.)					
236	8 ^e Infanterie		Fourt		Sergent Glai		
	} bataillon ou escadron. 7 }		Antoine		Gai... de... Gai... de... par... par... par...		
	} comp ^{te} ou batterie }						

Registre des entrées de l'ambulance 3/1 le 29 février 1916 (n° de Bataillon sur feuille des sorties)

90.	90	evj	1914		Paris
			Seine 6 ^e B.		19 avenue Mac Mahon
			1429		

(entrée le 29) (sortie le 4) - (nature de la sortie) év(acuation) (texte plaque d'identité) - adresse

Antoine Fourt évacué à Lyon – De Dugny, l'évacuation vers l'arrière conduit à « un hôpital de Lyon » et l'on peut faire confiance à la mémoire de Tante Bépie. Il me manque un maillon, le nom de l'hôpital, autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Lyon, pendant la Grande Guerre, c'est plus de 170 unités sanitaires, 200 000 blessés et malades arrivant par trains entiers, une centaine de lieux, 2 grands hôpitaux militaires (Desgenettes et Villemauzy) auxquels se sont adjoints les Hospices civils (environ 2 000 lits) puis les hôpitaux complémentaires, auxiliaires et autres⁸², bref, la 2^{ème} ville de France après Paris mobilisée à cette tâche. Rien n'est impossible mais j'ai abandonné. Après tout, pourquoi le poursuivre jusque-là, mon grand-oncle ?... Je suis partie sur une autre piste, plus « affective », celle de « l'Aumônier militaire » qui a forcément joué un rôle (quoi que l'on pense du miracle décrit).

Je ne savais de lui que ce que vous-mêmes avez lu ci-dessus, « l'un de ses anciens professeurs du Collège de Roanne ». Sachant qu'Antoine avait suivi ses études à l'Institution St-Joseph⁸³, je pars dans le recensement de 1906 et trouve au 10, rue de la Livatte la dite Institution avec 10 noms de « professeurs », dates et lieux de naissance inclus.

J'empoigne l'étape suivante, la recherche de leurs fiches matricules. Au 7^{ème}... bingo⁸⁴ ! Notre abbé s'appelait Valletaz Joannès Edouard, né en 1877 à Lyon, classe 97, étudiant,

résidant au Grand Séminaire de Lyon, ajourné faiblesse puis finalement classé dans les Services auxiliaires où il est « rappelé à l'activité le 1^{er} août 1914 » et, enfin,

Valletaz	Joannès	1877	97
Chanel	Henri	1876	St-Joseph

passé à la 14^{ème} Section d'Infirmiers militaires en avril 15, c'est à dire... Lyon. Où il finit par être « mobilisé à l'hôpital n° 11 bis à Lyon le... 21. 11. 1916 ». Dommage : Antoine Fourt était alors en convalescence à Paris... Cet Hôpital Complémentaire était installé depuis août 1915 dans un pensionnant privé de jeunes gens⁸⁵.

⁸² Voir par exemple http://smlh-rhone.com/doc/c7_8_lyon_ville_hopital.pdf

⁸³ Re-revoir p. 128 de la Partie 1a et au début de cette Partie (distribution des prix)

⁸⁴ Je me répète : en cette époque reculée (septembre 2018), on ne tapait pas un nom sur Grand Mémorial pour avoir le renseignement sur le champ, il fallait aller aux sources... et tâtonner, quelquefois !

⁸⁵ 85 lits, au 16, rue des Alouettes, aujourd'hui détruit et remplacé par une résidence pour personnes âgées

J'ai voulu néanmoins poursuivre via une cote trouvée sur l'Inventaire en ligne des AD 69 puisque j'avais déniché son nom dans « la liste des prêtres du diocèse de Lyon » ayant fait l'objet d'un dossier individuel, en page 346 de la sous-série 1 V, annexe de la sous-série 8 V, la Série V concernant L'Administration des Cultes dans le Rhône 1800 - 1940, mon Dieu, que la vie est passionnante... Mr Fil d'Ariane 69 me transmet photo du document. Il s'agit d'une demande de renseignements confidentiels demandés par la Préfecture au Commissaire de Police pour sa nomination comme vicaire à Gleizé⁸⁶ en juillet 1902. Où l'on apprend qu'il est fils de tisseurs lyonnais décédés quand il était jeune, qu'il a eu un tuteur (marchand de vins), qu'il a été ordonné le 18 mai 1902 et que « les renseignements recueillis... lui sont favorables à tous égards », y compris sur une attitude politique « très effacée » (« ne s'est occupé jusqu'à ce jour que du soin de ses études »), même si « on lui attribue des opinions conservatrices comme celles du milieu où il a été élevé »... Après avoir occupé plusieurs postes, il meurt à Dième « en son domicile » en 1945, il est « ecclésiastique », sa gouvernante Victorine Jamet, 81 ans, déclare le décès. Il avait dû prendre sa retraite comme curé de ce village de 111 âmes situé à 20 km à l'ouest de Villefranche-sur-Saône. Mission accomplie.



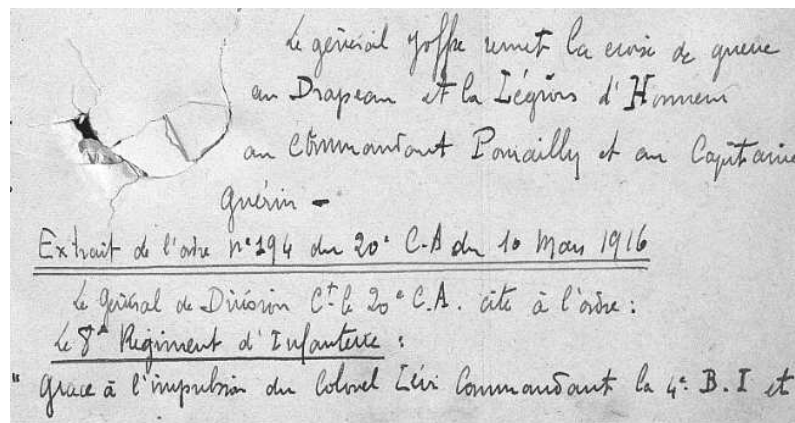
Dième (Rhône), L'église - La sortie de la messe

Pour conclure, avec aide de « pros » et en gros : la qualification d'aumônier militaire (même volontaire) au moment où Antoine Fourt est hospitalisé à Lyon n'est pas juste (elle aurait été indiquée). D'autre part, entre 1915 et novembre 1916, l'abbé Valletaz pouvait se trouver dans n'importe quelle formation sanitaire du coin. Par contre, Idée... L'Institution St-Joseph avait été créée en 1901 par le Vicaire général de Lyon qui se nommait... Louis-Jean Déchelette (tiens donc, comme c'est curieux), qui était fils de Benoît et Charlotte Despierres, vous voyez où je veux en venir... Souvenons-nous comment Tante Mite s'était étonnée que l'on voile un « nu » trônant sur le piano lors d'une visite du Supérieur de l'Institution St-Joseph⁸⁷. Ou comment Bon-Papa, non-pratiquant, avait plus que généreusement « soutenu » la construction du Grand-Séminaire de Mende, ce qui laisse penser que son carnet d'adresses était largement ouvert. Je ne sais pas s'il avait contribué à l'installation ou au soutien de la dite Institution, mais pourquoi pas. En bref, quelqu'un (peut-être tout simplement Bon-Papa, de Paris) a très bien pu avertir l'abbé Valletaz de la présence du blessé à Lyon. Possible. Très possible.

⁸⁶ Limitrophe de Villefranche-sur-Saône, à 30 km N de Lyon, 1270 hab. en 1901 et 1 Institution privée en 1906

⁸⁷ Du coup, je peux vous donner son nom : François Badolle, né en 1856 à St-Vincent-de-Boisset (Roanne) - Benoît Déchelette x Ch. Despierres, cf. Partie 1b, p. 11 / 48 / 51 (portrait) / 99 / 100 (peut-être des oublis !)

Repos - Entre le 26 février et le 6 mars, à Verdun, les pertes du 8^{ème} RI sont de 164 tués, 561 blessés et 86 disparus, soit 811. Antoine l'a-t-il su ?... Dans la Somme où le 8^{ème} a été engagé début septembre, les pertes sont de 174 tués, 646 blessés et 83 disparus entre le 6 et le 20 septembre, lui a-t-on dit ?... Et cette grande envolée de l'Historique du 8^{ème} RI, lui aura-t-elle fait regretter de n'avoir pas participé à la fin de l'action de la ferme d'Haudremont ?... Ou donné l'envie de féliciter pour sa Légion d'Honneur le Commandant Pourailly qui avait pris la suite du Cdt Gaby tué sans doute à côté de lui en ce jour maudit du 27 février à Verdun ? « Sa brillante conduite à Verdun ayant valu au 8^{ème} RI une citation à l'ordre du 20^{ème} Corps d'Armée, transformée par la suite en citations à l'ordre de la 2^{ème} Armée, le 15 mars, le Général Joffre, commandant en chef, remet la Croix de Guerre au drapeau du régiment, au cours d'une revue de la 2^{ème} DI⁸⁸ ». Le rédacteur du JMO, contournant toujours comme il peut le trou de bombe du mois de mai 1915, se montre à la fois plus sobre et plus précis. Pour Antoine, en tout cas, c'est sûr, l'Infanterie, c'est terminé⁸⁹...



" Sous le commandement énergique de son Chef, le Lieutenant
" Colonel Roubert qui avait déclaré " Nous tiendrons jusqu'à
" la mort ", a résisté pendant 3 jours aux attaques
" furieuses de l'ennemi, préparées par un déluge de projectiles
" de gros calibres et n'a pas perdu un pouce de terrain
" malgré des pertes sensibles."

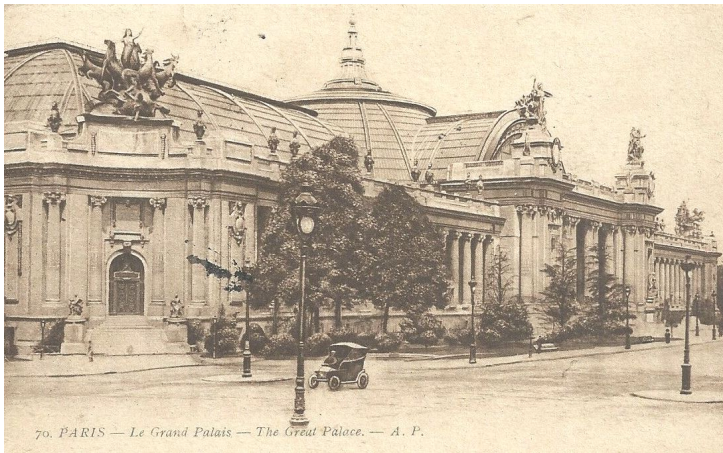
Après un temps indéterminé d'hospitalisation, Antoine Fourt regagne Paris ou, plus exactement, le Grand-Palais où passeront quelque 80 000 soldats entre 1914 et 1919⁹⁰. L'avenue Mac-Mahon n'est pas loin, nous avons presque chaque jour la visite de mon frère Antoine, se souvient Tante Bépie un peu plus loin dans son récit. D'où ces photos datées « 1916 ». Antoine est là, enfin debout mais hésitant, bras en écharpe, visage terriblement

⁸⁸ Historique du 8^{ème} RI, Partie V - Le JMO développe la Citation qui se réfère aux 28 et 29 février où le 8^{ème} maintient ses positions et où « l'ennemi est repoussé » (secteur Fermes de Thiaumont /d'Haudremont /Côte du Poivre). La 7^{ème} Cie : 2^{ème} Bataillon, 4^{ème} Brigade (Cl Lévi), 2^{ème} Division d'Infanterie (Lt-Colonel Roubert)

⁸⁹ AF, voir Soldats seuls <http://www.chtimiste.com/album/Active/1er%20au%2099e%20RI/8e%20RI/index.html>

⁹⁰ Voir http://expositions.bnf.fr/guerre14/pedago/DP_GP_Grde_Guerre_2014.pdf

fermé... Vu la surprenante charlotte (très « lorraine ») de Marie-Antoinette et les robes inhabituelles des aînées (fort « alsaciennes »), on peut supposer qu'il s'agit du 14 juillet 1916, la Fête Nationale ayant été remise à l'ordre du jour pour le 14 juillet 1915⁹¹.



Noémie, Marie, Antoine, Marie-Antoinette et Eugénie Sérol, Paris, 14 juillet 1916



(Un soldat) Léon Fourt, Eugénie Sérol et Marie-Antoinette - Noémie et Marie Fourt

⁹¹ Voir <http://archives.paris.fr/a/406/les-armees-alliees-defile-du-14-juillet-1916/>

Les activités de Léon Fourt et Eugénie Sérol - Florine Fourt



La photo du couple Fourt sur ce banc me fascine. Deux regards, une bouche fait une remarque (interrogation ? réflexion ?), petite moue de « quant à soi » pour l'autre (amusée ? étonnée ? blasée ?), passe un nuage de complicité. Enfin ! Ce n'est pas le délire, mais quand même... Image paisible en tout cas. Du coup, « la petite dernière » s'est étalée en toute confiance

sur l'épaule de Maman, un moment de calme, ouf. Impeccable maintien d'Eugénie, rien à dire. Léon Fourt, un brin charmeur, fait très homme d'affaires « Tout-va-bien ». Il peut.

Léon Fourt - L'activité semble molle entre 1915 et janvier 17, tout juste 21 annonces dans mes journaux du jour entre publicités pour de la poudre de riz liquide et recherches d'âme sœur pour cause de guerre, « orpheline 28 ans dot 600 000 f. épouse monsieur honnête ayant situation... » ou « ancien magistrat 50 ans jamais malade ruiné par la guerre désirant créer foyer... », à 3 frs. la ligne, ça vaut la peine. L'adresse de « Mr Fort » reste le 19 avenue Mac-Mahon. Une nouveauté : apparaît sous l'intitulé « Fonds de commerce » une formule qui va devenir ritournelle, « Aff(aire) de sim(ple) direction ». J'ajoute au prix de gros une annonce liée aux problèmes (annexes) de la guerre et un encart publicitaire très chou.



FONDS DE COMMERCE
Aff. de simp. direction. bénéf. 12.000. A céd.
Av. 6.000. Fac. pt. M. Fort, 19, av. Mac-Mahon.

Situation sér. à céd. pr cause de mobilisat. Fa-
cilités palem. Ecr. M. Fort, 19, av. Mac-Mahon.

TROIS FRANCS la ligne
Vve d'officier 35 a., élég., disting., 150.000 fr. fort.
désire mar. av. h. du monde âgé et sit. en rap.
Ecr. Mme Hermance, chez Iris, 22, r. St-Augustin

Laissons momentanément les « Affaires » de mon arrière-grand-père de côté pour nous occuper de celle de son épouse. Car si Papa travaillait... Maman aussi, et ça, c'est une petite surprise (quoique...). Voici ce qu'en dit Tante Bépie.

Eugénie Sérol - Maman avait dû reprendre, au pied levé, à une date que je ne saurais préciser, un commerce de dentelles et ouvrages de dames qui avait été abandonné du jour au lendemain par une cousine, Florine Fourt, à qui mon Père en avait donné la gérance... On ne sait pourquoi. Cela dura un temps dont je ne me souviens pas.

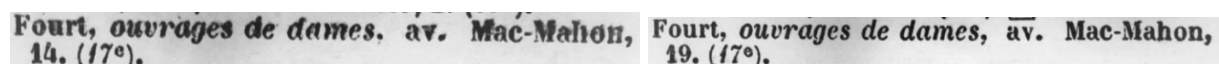
Je n'ai jamais pu débrouiller le brouillard intense enveloppant les aperçus potentiels de dates, mes quotidiens chéris restent muets, les registres possibles aux AD 75 sont temporairement coincés depuis quasi 2 ans pour cause de chasse à l'amiante, on fera avec. Mais je suis sûre de 1/ l'adresse de ce commerce et 2/ la réalité de la personne abandonnante : Florine Fourt.

Pour ce qui concerne l'adresse, voici ma pièce-maîtresse, un peu fatiguée, mais bon...



La boutique se trouvait donc au 14, avenue Mac-Mahon, juste en face du 19. En rez-de-chaussée d'un immeuble fort haussmannien doté, comme il se doit, de pas-de-porte⁹², deux petits et un très, très grand, lequel choisir, mon Dieu, mon Dieu... Si Bon-Papa en avait donné la gérance à sa « cousine » Florine, c'est qu'il en était propriétaire, élémentaire, ma chère. Et comme cette adresse est indiquée dans la 1^{ère} annonce « Affaires » qu'il transmet à un journal en avril 1914, j'en déduis que la boutique était à son nom au moins depuis cette date.

Le Bottin du Commerce vient à mon secours : il recense la boutique en 1914 au nom de Fourt, ne paraît pas pendant la guerre, réitère en 1919 et corrige l'adresse en 1920, Bonne-Maman a poussé les meubles, fait du ménage, bricolé je ne sais quoi, bref : « Ouvrages de dames » est installé au 19 et ce, jusqu'en 1923. Ensuite « Maison Fourt » disparaît des radars.



Bottin du Commerce, 1914 et 1919

Bottin du Commerce, 1920 à 1923

L'Annuaire Paris-Hachette 1913, par métier ou par rue, me permet d'affiner : à « Broderies » correspond le nom « de Maté » pour le 14, avenue Mac-Mahon. Installation début 1914?... N.B. Le Bottin du Commerce comme l'Annuaire Hachette me poursuit avec un « Fourt, Vins » (19^{ème}) qui n'a rien à voir avec nous (j'ai dit).

Au 14, 2 boutiques, porte cochère, 1 boutique



⁹² Pour les curieux, <https://www.unjourdeplusaparis.com/paris-reportage/reconnaitre-immeuble-haussmannien> - 2 ans et demi après, je puis encore remercier mille fois P. V. Archassal (sur FB 75) qui, régulièrement, se proposait avec une belle générosité de rechercher (entre autres) les adresses Fourt que je lui fournissais non moins régulièrement (recensements de Paris en ligne depuis 2019 seulement, Le Bottin du Commerce, c'est lui !)

Le must (comme il ne faut pas dire mais je n'ai pas d'autre mot sous le doigt ce soir, il se fait tard) : un jour où je ne sais plus quoi faire et alors que je pianote tranquilou-mémère sur le dos de Mr Glouglou, je tombe sur...



... et je meurs (enfin pas trop quand même).

Florine Fourt - Souris-Mimi saute dans tous les sens, j'essaie de la calmer, ce n'est pas simple. Je finis par me persuader, réverbère très parisien aidant, qu'il s'agit bien de la boutique d'en face, dédiée à « F. Fourt », c'est-à-dire Florine. Je suis plus prudente aujourd'hui sur le nom du propriétaire et, du coup, sur le lieu. C'est qu'il y aurait aussi François Fourt, dit « Francisque », à qui tous les intitulés des boiseries de la vitrine iraient fort bien. Beaucoup mieux qu'à Bon-Papa qui « tissait » avant tout et qui, s'il a pu se lancer dans le linge de table en 1911, n'a jamais abordé trousseaux ou toiles de ménage, ni mis en avant « Gros » ou « Détail », contrairement aux Fourt de Billom, rappelez-vous. Impossible de s'appuyer sur les détails de la carte pour les comparer avec les pas-de-porte d'aujourd'hui, plus que très remaniés. Un magasin à Billom ?... Je laisse la question en suspens.



Je conserve par contre une petite gourmandise pour la route : une habitude s'était installée chez les commerçants de se faire photographier devant leur commerce et de se servir des tirages de cartes postales comme cartes de visite publicitaires. Le personnage central pourrait donc être Florine Fourt... Ce serait pour nous à ce jour le seul portrait de tous les Fourt de Billom... L'homme ? Je ne veux pas m'avancer.

Le comble, c'est que de Florine, née Fleurette (Antoinette) en 1870 et n° 9 des 14 enfants d'Antoine Fourt, je n'en sais toujours pas plus que ce que je vous en disais en page 39 de la Partie 1b. Elle est l'une des 2 filles qui ont eu l'honneur, lors de la déclaration de naissance, de la curieuse mention « les père et témoins ont déclaré ne savoir signer » et, mis à part un

recensement où elle devait être pensionnaire, elle ne bouge pas de la maison familiale, au moins jusqu'en 1896, elle a alors 25 ans, un âge canonique pour une fille « à marier ». En 1906, elle se trouve à Giroux, nous l'avons vu, tisseuse à l'usine de son frère Francisque mais habitant chez son beau-frère Gardelle, lui aussi industriel textile. Je perds sa piste aux recensements de 1911, on la retrouve « gérante » de cette boutique d'ouvrages de dames à Paris on ne sait comment ni d'où ni quand... et on a d'elle une possible photo, c'est quand même quelque chose... Vaste trou noir ensuite. Elle meurt à Billom en 1954, célibataire, elle a 84 ans. L'adresse de son décès, rue St-Loup, est celle de l'Hospice. Elle repose dans la tombe familiale n° 679 du cimetière de Billom aux côtés d'Antoine Fourt et de Marie Maisonneuve⁹³, l'inscription « Florine Fourt 1870 - 1954 » est presque effacée.

OBSEQUES. — Samedi 18 septembre ont eu lieu dans la chapelle de l'hospice les obsèques de Mlle Florine Fourt, décédée à 84 ans. Issue d'une famille très chrétienne, la défunte, par sa bonté et sa douceur, avait su gagner le cœur de tous ceux qui l'approchaient. Ses amis garderont d'elle un bon souvenir. Nos condoléances.

Le Semeur, 26. 9. 1954



Billom, St-Loup - Du haut de la rue St-Loup, St-Cerneuf Ep, 2019)

Pour la famille, belle ou mauvaise occasion que ce sauvetage en plein vol ? Voilà qui a pu donner à Bonne-Maman l'occasion de prendre sa place, elle qui aimait « le beau » et à Marie et Noémie, un peu de piquant dans la vie. Même si « le beau » et « la clientèle » durant ces 4 années noires... Faut-il supposer que telle était la volonté de Léon Fourt ? Supposons. Il en est une qui n'a pas aimé du tout, et c'est bien Marie-Antoinette, la petite dernière. 70 ans plus tard, elle intègre l'épisode « boutique » au lot douloureux des « perturbations » de la guerre « ayant aigri les caractères ». Et passe des 4 lignes qu'elle y a consacré à la seule (et triste) confiance qu'elle fait sur elle-même, petite fille. On y reviendra bientôt, à la fin de cet autre chapitre, celui des amitiés nouvelles tissées dans le quartier durant la Guerre.

⁹³ 12 personnes en tout, dont les familles » Philomène Fourt / Barraud et Gardelle » (Marie Fourt)

Paris, avenue Mac-Mahon - Les amis et connaissances - Les Beirnaert



L'avenue Mac-Mahon vue de l'avenue des Ternes, 1910

Je laisse cette fois le champ libre à Tante Béprie... avec juste un zeste de notes et remarques ici ou là, promis (je crois...). On débordera quelquefois de la stricte période 14/18.

Pendant la Guerre de 1914-1918, l'immeuble du 16 de l'avenue Mac-Mahon, Paris XVII^e, était divisé en appartements meublés par étages. Il s'est donc trouvé assez normalement habité par diverses familles réfugiées du Département du Nord envahi dès le début par les Allemands (on disait alors les « Boches ») qui y restèrent jusqu'à l'Armistice (11 Novembre 1918). Nous habitons en face, au 19, et nous avons connu plusieurs locataires du 16.



Le 16, avenue Mac-Mahon vu du 19 - Le 19, avenue Mac-Mahon vu du 16 (Ep, 2017)

Fin 1914, la zone occupée, sous administration allemande, comprend la majorité du territoire de la Belgique et 10 départements français (hors Alsace-Lorraine), Ardennes en totalité, 70% du Nord. Réquisitions, pillages, évacuations forcées, otages, déportation (environ 10 000), chômage (textile, mines...), famine menaçant dès l'automne 1914, bombardements, concentration maximale de troupes... En 1918, 620 communes sont complètement détruites⁹⁴.



⁹⁴ Voir <http://www.cheminsdememoire-nordpasdecalais.fr/lhistoire.html> et Wiki

* Une famille faisait exception quant à l'origine et j'en parle tout de suite puisque votre Mère⁹⁵ vous a dit en avoir gardé souvenir (mieux que moi, semble-t-il). Il s'agissait des **Rubirosa**, Américains du Sud, qui devaient avoir là un logement de fonction, le père étant attaché d'Ambassade⁹⁶. Je n'ai que peu joué avec ces enfants-là, je me souviens surtout des blazers rayés des garçons. L'aîné était « un grand » (environ 12 ans) répondant au prénom de César. La fille, 9 ou 10 ans, était, il me semble, assez incolore⁹⁷. Le plus jeune, Porfirio, devait avoir 5 ou 6 ans et apprenait à lire, en classe préparatoire, au Cours Maintenant où j'étais moi-même au cours moyen, c'est à dire ayant un an ou deux de plus que lui (nuance !...). Personne n'imaginait alors que Porfirio Rubirosa défraierait abondamment la chronique plus tard : non seulement en tant qu'Ambassadeur⁹⁸ mais encore en tant que Don Juan notoire, à peu près au même titre qu'Ali Khan⁹⁹ (fils de l'Aga). Nous avons dû jouer quelquefois ensemble Avenue du Bois de Boulogne où l'on se rendait pour prendre un bol d'air et s'ébrouer un peu. Mais à vrai dire mes souvenirs s'arrêtent à ces fameux blazers qui m'éblouissaient littéralement. Mes sœurs, nettement plus âgées que moi, en savaient peut-être davantage mais je ne me souviens pas que nous en ayons parlé ensemble par la suite si ce n'est pour nous esbaudir des frasques de Porfirio qui faisaient la « une » de tous les journaux.



P. Rubirosa et D. Darrieux, 1942

Les familles réfugiées que nous connaissions le mieux étaient au nombre de trois : les Dansette, les Peltier, et enfin les Beirnaert avec qui nous sommes restés en contact le plus longtemps et qui vaudront un chapitre à eux tout seuls.

* Bien entendu, tous les chefs de familles étaient mobilisés (honte aux « embusqués¹⁰⁰ »). Il me semble que les **Dansette** étaient de Lille ou des environs immédiats. La Mère de famille était donc là avec ses trois enfants : Marie-Josèphe (très « âge ingrat »), Brigitte, 10 ou 11 ans et Michel, 8 ans je pense. Ce dernier était fort timide et ne m'a laissé aucun souvenir particulier. Aussi ai-je été fort étonnée, beaucoup plus tard, en constatant qu'il y avait à la Chambre un député de ce nom. Mais dans le Nord les familles sont, en général, très nombreuses et peut-être s'agissait-il seulement d'un homonyme. Je me demande d'ailleurs si le Père de famille n'était pas lui-même député. Peut-être votre Mère vous l'a-t-elle dit ?

⁹⁵ Noémie Fourt-Guiller (Grand-Mère) - se souvenir que Tante Bépie s'adresse à ses neveu et nièces

⁹⁶ Ambassadeur de la République Dominicaine (Grandes Antilles et non Amérique du Sud) en France de 1915 à 1925 - C'est Porfirio, né en Rép. Dominic. en 1909 (comme Tante Bépie), qui sera Attaché d'ambassade (1937)

⁹⁷ Mais a été mannequin ! César a connu la prison pour cause de trafics d'or et faux-papiers en Europe

⁹⁸ Retourne à St-Domingue vers 1930 (garde personnelle et ami du Gl Trujillo), Paris en 1937, période trouble pendant la guerre. Connue comme séducteur et fêtard hors pair, 4 mariages (Danielle Darrieux, 1942), les plus belles femmes du monde à ses pieds (Marylin Monroe...). A lire : Tombeau pour Rubirosa de Cédric Meletta

⁹⁹ 1911-1960, origine Indes (Pakistan 1947), diplomate, cavalier professionnel, 2 mariages (son père, 4), nombreuses liaisons, fortune immense. « Khan » : titre des souverains mongols, turcs, persans ou indiens

¹⁰⁰ Occupant un poste non exposé, à l'arrière, avec motifs officiels (exemption, territoriaux...) mais très mal perçus, d'où tout un débat, avec dénonciations... voir = <https://fr.wikipedia.org/wiki/Embusqu%C3%A9>

Les filles étaient demi-pensionnaires au fort chic Cours Dupanloup¹⁰¹ dont elles portaient l'uniforme. De ce fait on les voyait peu et on les rencontrait surtout le soir, dans les caves, pendant les alertes qui nous réunissaient tous au 16 (ou peut-être au 14 ?), là où les abris étaient réputés les plus sûrs en cas de bombardement éventuel. En fait, nous y descendions peu car lorsque les sirènes se mettaient à hululer au milieu de la nuit, nous préférions rester dans nos lits, sous nos couvertures. Brigitte était la plus drôle et je sais qu'elle racontait beaucoup d'histoires à Mite qu'elle faisait bien rire. Dès la fin de la Guerre ils repartirent et nous n'en eûmes plus de nouvelles¹⁰².



Le Cours Dupanloup rue de l'Assomption et le départ des externes en uniforme avant 1914

* Avec les **Peltier**, nous avions plus de contacts et j'allais souvent jouer avec eux. Le Père de famille ne fit pas toute la Guerre. Grand tuberculeux (et peut-être gazé), il dut rentrer pour se soigner et je garde le souvenir de ses grands yeux si noirs et si cernés dans une face émaciée dont la pâleur était encore accentuée par une barbe noire. Très vite il partit en sana et mourut peu après¹⁰³.

Il y avait trois enfants : Gaston, l'aîné, encore un « grand » d'une douzaine d'années que je vis une fois pleurer de rage et d'humiliation, le nez collé au mur, car il avait été corrigé par son père au cours de cette fameuse permission, pour quelque bêtise ou bruit qui avait exaspéré le grand malade. La fille, Marguerite, avait un an de plus que moi et elle était aussi au Cours Maintenon. Nous étions devenues de grandes amies. Elle fit sa Première Communion à St-Ferdinand-des-Ternes en 1919. J'y ai assisté, invitée par sa Mère, ce qui m'intéressait d'autant plus que je devais faire la mienne l'année suivante. Je me revois coiffée d'un inénarrable chapeau entouré d'une plume d'autruche (à 10 ans !). Marguerite et moi sommes restées en correspondance quelque temps après leur retour à Mons-en-Barœul, mais les sujets s'épuisent vite entre filles qui grandissent de façon trop différente... Enfin, il y avait Félix : un garçon de 7 ou 8 ans, petit brun frisé, malin comme un singe, qui avait toujours des histoires inénarrables à raconter. Un soir, dans la cave, en attendant la fin de l'alerte, ne disait-il pas à Mite (22 ans) « Si je t'embrassais, tu crois que ton fiancé i'm'tuerait ? ».

¹⁰¹ Alors rue de l'Assomption (16^{ème}), ensuite à Boulogne (92), voir <http://www.dupanloup.net/histoire/index.php>

¹⁰² Recherches vaines, le nom de Dansette est fort répandu et les âges ou prénoms des enfants, sans doute pas les bons. Un seul député (du Nord, 1895-1917), Jules A. J. Dansette (1857- 1917), infos trop maigres pour conclure. Une famille de fabricants textiles à Armentières ou Lille n'est pas à exclure

¹⁰³ (Note MAF) On ne connaissait pas les antibiotiques. Je ne les vis arriver dans les hôpitaux et sanas qu'au moins 35 ans après - Exact - Pénicilline découverte par Flemming : 1928, 1^{er} antibiotique actif : 1943. 1^{ère} vaccination BCG : 1921, obligatoire : 1950. Environ 80 000 décès avant 1914. Seul traitement : bonne nourriture et bon air, d'où la construction de sanatoriums en altitude, sur la Côte d'Azur ou vers Arcachon (effet positif des pins !) - Synonymes : peste blanche, phtisie, consommation, (adj.) poitrinaire - Maladie « légendaire »

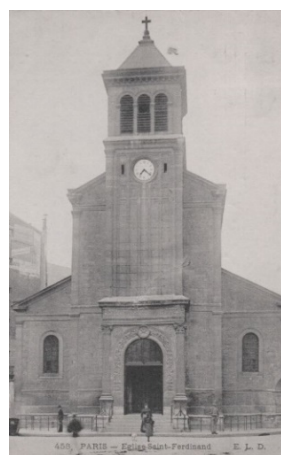
Histoire restée légendaire... Plus tard, beaucoup plus tard, dans les années 1970 il me semble que votre Mère m'a raconté l'avoir vu passer à la télévision, présidant un Jeu en tant que Maire de Mons-en-Barœul. Elle eut envie de lui écrire, ne se décida pas tout de suite et, la semaine suivante, le Meneur du Jeu annonçait que Mr le Maire n'avait pu poursuivre, terrassé entre temps par une crise cardiaque... Pauvre charmant Félix...

Pour en savoir plus - Évidemment, j'ai cette fois « besoin » d'intervenir plus largement que précédemment... Juste pour appuyer les souvenirs de Marie-Antoinette.

Gaston (Joseph) Peltier, né en 1879 à Mons-en-Barœul (59), était teinturier et domicilié à Roubaix jusque fin 1911. Marié en 1905 à Lille avec Madeleine (Julia) Pajot, ils ont effectivement 3 enfants, respectivement en 1906, 1908 et 1909, année où Gaston passe dans la réserve de l'armée active au 41^{ème} Régiment d'Artillerie. Mobilisé à la déclaration de guerre, il est nommé adjudant en septembre 1914 et fait Campagne contre l'Allemagne jusqu'en novembre 1917, date à laquelle il est réformé pour « tuberculose pulmonaire ». La « fameuse permission » de Tante Bépée était définitive. Il meurt à Mons-en-Barœul le 5 mars 1921, à son domicile, il est dit ingénieur. La fiche matricule indique au crayon, après une « résidence » à Verdun en 1912, l'adresse du 16, avenue Mac-Mahon à Paris.

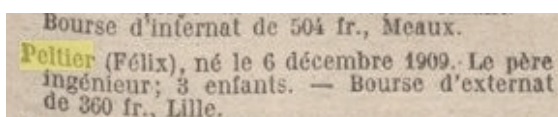


Gaston (Félix), ingénieur, se marie à Lille en 1928, puis à St-Quentin (02) en 1950, il meurt en 1967 à Roubaix. Mariage à Lille également pour Marguerite, en 1945. Profitons-en pour jeter un coup d'œil sur le quartier et l'église St-Ferdinand-des-Ternes où elle fait sa communion en 1919, du moins l'ancienne église inaugurée en 1878 et démolie en 1937, qui se trouve au bout de l'avenue Carnot, presque sur l'avenue des Ternes.



De l'Arc de Triomphe, les avenues Carnot et Mac-Mahon et l'église St-Ferdinand-des-Ternes

Le petit frère Félix (Paul Nicolas) obtient une Bourse pour ses études en 1921 (cf. JO du 22 mars 1921), 15 jours après le décès de son père (il n'a que 12 ans). Lors de son recrutement en 1929, il est « étudiant en droit », se marie en



1932, fait carrière comme avocat au barreau de Lille, habite en 1939 à Mons-en-Barœul, y devient conseiller municipal en 1947 puis maire en 1957 jusqu'à son décès en 1970, après un gros engagement politique¹⁰⁴. Le stade de la ville porte son nom.



Présentation au Préfet de la future ZUP de Mons, Félix Peltier à gauche, 1962

* **Les Beirnaert** - Il est temps désormais de s'atteler au(x) plus important(s), aux yeux de Tante Bépie, mais aux miens aussi, maintenant... Quelques photos à l'appui, tirées de l'Album noir de Bonne-Maman, d'une « boîte à trésors » de Maman ou autre.

Venons-en à la famille Beirnaert. Mr Joseph B. était un riche brasseur qui vivait avec les siens à Bergues (Nord). Mobilisé dès le début des hostilités avec sa voiture, il s'était retrouvé chauffeur d'un Général (il avait un permis de conduire, chose encore rare à l'époque). Il était venu mettre sa famille à l'abri à Paris juste avant la déclaration de Guerre. Veuf en premières noces d'une jeune femme tuberculeuse (on disait alors « poitrinaire »), il avait deux enfants : Georges et Jeanne. Il s'était remarié avec une demoiselle Philomène Lepesqueur dont il avait une petite fille, Suzanne. Après la Guerre naîtraient deux garçons, Claude et Jojo¹⁰⁵, mais nous n'en sommes pas encore là.

Mme B. vivait donc à Paris avec les deux enfants de son mari, de santé fragile, qu'il fallait sans cesse surveiller, et sa propre fille, toute petite. Les aînés étaient nantis d'une institutrice, Mlle Hégot (que ses élèves appelaient entre eux « Mégot »...). Une bonne, Marie Vanhoutte, vigoureuse flamande, assurait le service. J'ai vu souvent chez eux la sœur de Mme B., Mlle Camille, mais je ne me souviens pas si elle habitait là ou ailleurs.

Maman (votre Bonne-Maman) et Mme Beirnaert, qui était une personne courageuse et foncièrement bonne, avaient sympathisé et nous nous voyions fréquemment. Pour préparer son bachot, Georges avait dû fréquenter un Collège à Passy. Je ne me souviens pas s'il l'obtint, mais, plus tard, il arborait un costume de Préparation militaire et coiffait un bonnet de police¹⁰⁶ très crâne sur sa tête gominée, coiffée « à la noix de coco » ou « à l'embusqué » (puisque les cheveux étaient renvoyés « loin du front »). Le tout lui conférait un certain prestige, au moins aux yeux de Mlle Suzanne, la libraire du rez-de-chaussée, qui l'appelait

¹⁰⁴ <http://www.histo-mons.fr/memoires/naisszup.php>/<http://www.histo-mons.fr/memoires/viemunicipale.php>

¹⁰⁵ x1/ Georges, 1900 / Jeanne, 1905 et x2/ Suzanne, 1914 / Claude, 1918 / Joseph, 1920

¹⁰⁶ Ou « calot », voir <http://memoiresdunifomes.e-monsite.com/pages/iiieme-republique/1914-1918/bonnet-de-police-de-poilu.html> - Il est possible que le Collège de Passy ait proposé une préparation militaire dans le cadre d'un recrutement intensif mis en place par l'armée dès la fin 14, voir AD 62, Chroniques de la Grande Guerre

« le Capitaine »¹⁰⁷. Considérant que dans sa famille tout le monde mourait jeune, il disait vouloir mener une vie courte et bonne. Passablement vantard, il racontait que s'il avait les yeux brillants c'est parce qu'il mangeait du sucre imbibé d'eau de Cologne (!), recette qu'il disait tenir de Gaby Deslys, une actrice alors en renom¹⁰⁸... et qui n'avait sans doute rien à faire de ce jeunot prétentieux. Bien après la Guerre il se maria et mourut jeune effectivement (pas de B.C.G. à l'époque).



Pour la Première Communion de Jeanne, dans la première année de leur séjour il me semble, Mme B. avait invité les petites amies à dîner. Mes sœurs et moi y assistions, ainsi que la plupart des enfants de l'immeuble. Jamais je n'avais vu autant de fleurs blanches et j'y pense toujours lorsqu'au marché je vois des « corbeilles d'argent ». Je ne me souviens pas du menu mais il y avait des gâteaux au dessert, denrée rare en temps de restrictions de guerre et il avait fallu bien de l'ingéniosité à Marie pour arriver à les faire. Hélas... la fameuse Brigitte (Dansette) avait trouvé le moyen d'en dissimuler dans sa poche, oubliant que les gâteaux à la crème, ça s'écrase et tout le monde put voir les effets du larcin sur son costume marin.

En ce temps-là on ne faisait pas de psychologie plus ou moins tarabiscotée mais Mme B., qui avait un fort instinct maternel, avait sans doute compris que la petite fille quelque peu sauvageonne que j'étais avait trop de différence avec ses sœurs aînées (9 et 12 ans de plus) et s'ennuyait à périr. Aussi elle m'invitait souvent à jouer ou à sortir avec elle et ses enfants. Grande joie quand elle nous emmenait aux Champs-Élysées et surtout quand elle nous offrait quelques tours de chevaux de bois. J'ai su plus tard que c'était la consternation de la brave femme qui tenait le manège, car à 12 ans - et malgré sa santé fragile - Jeanne en paraissait bien 15. Peut-être craignait-elle que le cheval que celle-ci montait ne s'effondrât sous son poids, en tout cas cette « grande » raflait tous les anneaux qu'il s'agissait d'enfiler d'un coup de baguette et que les autres enfants n'atteignaient qu'à grand peine. Or, quand on avait un trophée d'un certain nombre d'anneaux, on gagnait une sucette ou quelque chose d'approchant et son bénéfice (de quelques sous) s'en trouvait diminué d'autant.



Chevaux de bois aux Champs-Élysées, 1907 - Jeanne Beirnaert, vers 1916 (Album noir)

¹⁰⁷ (MAF) Mlle Suzanne (que mes aînés jamais à court de sobriquets avaient surnommé « Suziny Marteau ») était une fille sans âge, de visage fripé, mal peignée (mais avec un velours étroit lui encerclant le front, le dernier cri). Elle marchait les pieds en équerre, toujours chaussés de velours noir. Elle passait pour s'être fait enlever autrefois et tenir ce petit commerce qui lui avait été offert en « cadeau de rupture ». Brave fille, au demeurant, et qui prêtait des livres à mes sœurs - Pas de libraire au 19, un papetier au 17 (Paris-Hachette 1913)

¹⁰⁸ Marseille, 1881 - Paris, 1920, artiste de music-hall (Casino de Paris, Maurice Chevalier...), très extravagante

Il arrivait que Suzanne, qui parlait tout juste, ajoutât en rentrant de la promenade le soir « Tu viens avec, Mimi ? ». Et alors Mme B. m'invitait à dîner. Joie rare : il y avait des frites et de la salade comme chaque soir, et dame, des frites faites par Marie, comme seule une flamande peut les réussir, ça me ravissait... Ce qui m'amène à penser qu'à cette guerre-là il ne devait pas y avoir eu, sur les pommes de terre, des restrictions aussi sévères que celles que nous devons connaître en 1939-45. Brave Marie à l'accent sonore qui appelait la petite fille « Suzanne-ke », ce « ke » intraduisible étant la prononciation flamande du prénom... Elle lui apprenait des chansons assez étonnantes pour une enfant de 3 ans... « A nos soldats qui sont su l'front / Qu'est-c'qui leur faut comme distraction ? / Une femme'tô, une femme'tô »¹⁰⁹ ! Ce « tô » m'est resté mystérieux, encore un ajout flamand probablement.

Les restrictions de charbon étaient sévères, les Mines du Nord et de l'Est étant envahies et l'importation probablement rare, sinon inexistante. Nulle part il n'y avait de chauffage central et dans les appartements on ne faisait généralement du feu (un maigre feu) que dans une seule pièce. Survint le terrible hiver de 1917¹¹⁰... Aussi fûmes nous tous ravis lorsque Marie, toujours la brave Marie (mais sans doute envoyée par sa patronne), vint nous dire en confidence que ce jour-là un petit bougnat¹¹¹ du coin vendait un sac de 25 kg de charbon par famille à condition qu'on vînt le chercher soi-même. Et, suprême bonne fortune, il le délivrait sans ticket (de carte de charbon). C'était pour nous d'autant plus une aubaine que nous avions presque chaque jour la visite de mon frère Antoine en rééducation au Grand-Palais¹¹². Marie et Mite partirent à la petite boutique (qui était assez éloignée) et en revinrent portant chacune un sac de ce poids sur le dos (on n'avait pas encore inventé les caddies ni les roulettes avec lesquelles on traîne les valises aujourd'hui !)...



La santé de Jeanne donnant sans doute des inquiétudes, Mme B. loua une villa à Avon-Fontainebleau¹¹³ où l'air des sapins devait être bénéfique pour ses poumons. Elle y emmena tout son monde pour plusieurs mois et j'y fus invitée pour 8 jours. Cela n'a laissé aucune trace dans ma mémoire sinon... que nous y jouions à la guerre. Il est possible que mes sœurs y aient été invitées aussi quelques jours mais je ne m'en souviens pas non plus.

¹⁰⁹ Refrain de la chanson « Le cri du poilu », V. Scotto, 1916, rendue célèbre par Nine Pinson, <https://www.la-croix.com/Culture/Musique/1914-1918-les-chansons-d-une-Grande-Guerre-2013-11-11-1059018> - A écouter !

¹¹⁰ Début février, - 15° à Paris. Navigation impossible sur la Seine, d'où pénurie de charbon, nerf de l'économie

¹¹¹ Auvergnat de Paris, à cette époque souvent marchand de charbon mais aussi de bois, vin... - Photo du sympathique site <http://www.cpauvergne.com/2013/12/les-auvergnats-de-paris.html>

¹¹² Cette rééducation se terminait : Antoine regagne son nouveau régiment le 28 janvier 1918 (cf. p. 78)

¹¹³ A 70 km SE Paris. La forêt de Fontainebleau : 42% chênes, 29% pins sylvestres, 17% hêtres (source ONF)

La famille B. rentra et la vie reprit son cours. A plusieurs reprises, Mr B. était venu en permission. Sanglé dans son uniforme bleu horizon¹¹⁴, il avait belle allure ! A ma connaissance il a dû s'en tirer sans blessures.



**Joseph Beirnaert, vers 1917*

Pour en savoir plus - Le récit de Tante Bépïe continuant avec l'année 1918, je vous fais faire une pause : normal, nous avons abandonné Antoine Fourt fin 1916, ne nous précipitons pas. De toute façon, j'ai tellement de choses à vous dire... Pourquoi ? Parce que j'ai voulu étudier de près cette famille Beirnaert. Les raisons en sont multiples : des dates ne concordent pas ou manquent, des détails m'échappaient, les photos de l'Album noir me résistaient de même que les 2 ou 3 clichés nouvellement découverts, le « courant », quoi. Mais c'est un épisode très particulier de ma recherche « Antoine Fourt » qui m'a poussée à rechercher... d'éventuels descendants. Je garde « au grenier » le dit épisode. Les souvenirs minutieux et vivants au possible de Tante Bépïe sont parfaits. Des précisions d'ordre généalogique ou autre s'imposent, c'est tout. Mes notes sont très « cochonnou », même si j'ai eu la bonne idée de remettre au propre certaines, je le vois, pour échapper sans doute, un jour, à une situation typhonesque. L'affaire n'était pas simple... Cette fois encore, paquet-cadeau.

Un petit détour par **Bergues** serait le bienvenu, non ? 4 850 habitants en 1911 (5 368 en 1875 et 3 922 en 1921...), Bergues se trouve à 9 km au SE de Dunkerque et relève de la zone linguistique flamande. Riche histoire, cité marchande cotée pour ses étoffes, flamande, espagnole ou française selon le vent (celui de 1668 la maintient dans notre giron), fortifiée par Vauban, plein d'édifices religieux, connue pour ses fromages (je déroule Wikisaiça, c'est fou ce qu'il sait, on arrive au 19^{ème}, respirez), beffroi, musée, ravagée en 14/18, c'est bon, stop.



Bergues, vue générale du haut du beffroi



Le beffroi

¹¹⁴ Adopté courant 1915, généralisé vers l'automne 16 et remplaçant le pantalon rouge garance de 1914

* **Joseph** (Marie Auguste) **Beirnaert**, né à Bergues en 1875, père négociant, mère propriétaire, tous les deux berguois, se marie en 1^{ères} noces en 1899 avec la fille d'un distillateur du Nord, **Marthe Collette** (1879-1909, Cannes). Ils habitent en 1906 rue de Rosendael qui deviendra rue Carnot. Vous connaissez les enfants, nés à Bergues tous les 2, Georges (Émile Auguste) en 1900 et Jeanne en 1905, 9 et 4 ans au décès de leur mère.

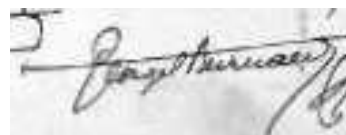


Beirnaert	Joseph	1875	Bergues	♂	Chef	Malteur	
Collette	Marthe	1880	Noies	♀	Epoux	résumé	
Beirnaert	Georges	1900	Bergues	♂	Fils	♂	
Beirnaert	Jeanne	1905	♂	♀	filles	♀	
Grappin	Hélène	1885	Crochte	♀	Cuisinière	M. Beirnaert	
Kelle	Germaine	1880	Arskappel	♀	Servante	♂	

* Marthe et Joseph B., 1899 - Rect Bergues 1906, Joseph (malteur), Marthe, Georges et Jeanne

Georges se marie en 1929 à Paris, il est bijoutier, je ne sais pas s'il y a eu descendance de ce 1^{er} mariage mais il a 3 enfants avec Jeanine Grappin, Marie-José (+), Marthe (née en 1951) et Joris (né en 1952). Georges meurt en 1962, son épouse en 1981 à Dijon : il n'a donc pas du tout succombé « jeune » à la maladie du siècle. Les destructions de guerre ont été terribles dans le Nord : plus de registres matricules pour Dunkerque, je ne disposais que d'un « feuillet nominatif de contrôle » vierge le concernant (classe 20), impossible de déterminer s'il avait vraiment intégré une « Préparation militaire ».

Georges Beirnaert, 1926



Jeanne se marie en 1926 à Bergues avec Jean Sapelier, sans profession, fils d'un négociant en vins qui sera maire de 1912 à 1930, Georges est témoin, déjà bijoutier et domicilié à Paris. Jeanne meurt en 1931 à Passy en Haute-Savoie¹¹⁵, Louis Sapelier en 1945 à Bergues.

Jeanne Beirnaert, 1926



* Quatre ans après le décès de Marthe Collette, **Joseph Beirnaert** se remarie à Tourcoing avec **Philomène Lepsqueur**. On est le 17 janvier 1914, Philomène la tourquennoise a 28 ans. Ses parents, tireur de vins et cabaretière, ont eu 7 enfants. Philomène est la quatrième, née en 1883, 18 mois après Camille (Léonie), la sœur qu'évoque Tante Bépie, qui meurt « en son domicile », célibataire, en 1952 à Marcq-en-Baroeul, dans la banlieue lilloise. Ils ont donc 3 enfants...



*Philomène jeune

¹¹⁵ Vallée de l'Arve, face au Mont-Blanc, très grands sanas dans les années 20, Marie Curie y décède en 1934

Suzanne naît fin septembre 1914, son père, 39 ans, a rejoint le 2 août son régiment d'affectation. Elle se marie en 1944 à Marcq-en-Baroeul avec un négociant (en vins), aura 4 enfants et meurt à Dunkerque en 2002.



Suzanne Beirnaert, vers 1916 (Album noir)

Claude m'aura causé bien des soucis. Et c'est à... Arcachon en août 1918 qu'il fallait trouver sa naissance. Il se marie, aura 3 enfants. En 1952, à la mort de son père, il est directeur commercial à Bergues. Il meurt en 1992.



Joseph naît en mai 1920 à Bergues, voilà qui permet de fixer la date d'un retour dans le Nord, la fiche matricule indiquant pour Joseph le 1^{er} juillet, rue Carnot. L'acte de naissance est signé par Louis Sapelier, maire. Il se marie à Lille en 1945 avec Thérèse Houzé de l'Aulnoit, ils auront 3 filles. Il meurt à Dunkerque en 2003.

Claude et Joseph Beirnaert, 1924 (Album noir, détail)

De la classe 1895, Joseph Beirnaert, industriel, obtient une dispense comme « fils unique de veuve » (son père est décédé en 1888), passe tout de même une petite année au 110^{ème} RI de Dunkerque (le régiment d'Antoine Fourt en 1914) puis, après le temps d'armée active, est affecté comme vélocipédiste au 8^{ème} Régiment Territorial d'Infanterie. Lors de la mobilisation générale, il a 39 ans et rejoint ce régiment où il reste 18 mois. Il a pu participer, aux environs de Bergues et jusque vers avril 1915, à l'organisation du camp retranché de Dunkerque et à la défense de Lille, peut-être pousser jusqu'en Alsace et, en mars 1916, se retrouver à Verdun. Il passe en mai 1916 au 3^{ème} Escadron du Train des Équipages Militaires puis au 1^{er} ETEM (hippomobile) basé à Lille d'où (sous toutes réserves) l'Aisne, la Champagne, les Flandres, la Meuse... Les responsabilités d'un régiment du « Train » concernent la logistique : transport de munitions et fourrages, exploitation des ressources locales (bois...), atteler et conduire les formations sanitaires, transports automobiles, boulangerie... En août 1914, ces unités mobilisent 110 000 hommes, 140 000 chevaux et 50 000 voitures, merci Wikisoldat¹¹⁶.

Dans ce cadre, il pouvait très bien être « chauffeur d'un Général »... J'abats ma dernière carte : si l'on regarde bien la photo de Joseph Beirnaert (p. 71), apparaît sur la patte de collet le « A » des conducteurs automobiles, merci, ô ma page militaire FB. Et puisque nous y sommes : la forme en « losange » (et non plus rectangulaire) de la dite patte permet de dater à coup sûr ce portrait d'après janvier 1917¹¹⁷.



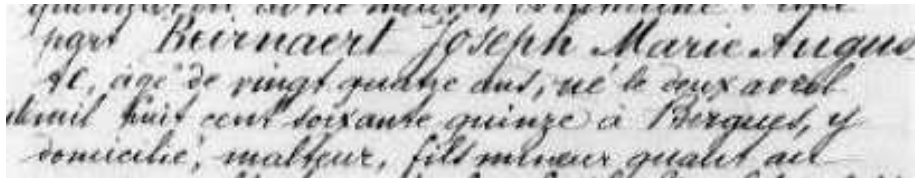
Comme bien des Historiques, celui du 3^{ème} ETEM se termine sur un hommage appuyé à ces « hommes appartenant aux vieilles classes, presque tous pères de famille... s'exposant au

¹¹⁶ La fiche matricule est trop brève pour le suivre facilement, je laisse à d'autres le soin d'approfondir. Les ETEM sont assez complexes, belles infos ici = <https://forum.pages14-18.com/viewtopic.php?t=12163>

¹¹⁷ Pour les sceptiques ou les curieux, voir ici = <http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/uniforme-capote.htm>

danger avec un courage tranquille... par les routes défoncées, sur les... terrains chaotiques balayés par la mitraille..., (venant) apporter aux troupes des 1^{ères} lignes les vivres, les munitions, le matériel qui devaient leur permettre... de « tenir »... ! Rôle aussi ardu que nécessaire et qui, bien que dépourvu de panache, ne manque pourtant pas de grandeur ». Même au volant d'une voiture, Joseph Beirnaert aura connu tout cela et voilà qui aura permis de mettre en avant l'un de ces territoriaux que l'on surnommait familièrement « les Pépères ».

A Bergues, Joseph Beirnaert est malteur et non *brasseur* et ce au moins depuis son mariage, en 1899. Le métier de malteur est passionnant sur le plan vocabulaire-mucical : il consiste à transformer en « malt » les grains d'orge, par trempage (ou mouillage) puis germination et touraillage (ou séchage) pour lui faire dégager ses arômes. Le malt est donc cette céréale mouillée / germinée / touraillée que l'on utilise pour la fabrication de la bière (menée par un brasseur), du whisky ou de l'ovomaltine (je ne donne pas d'autres exemples, Jean-Marie aurait un problème de mise en page).



Handwritten document snippet in cursive script, likely a birth record or official document. The text is partially legible and includes the name "Beirnaert Joseph Marie Auguste".

Avec grande élégance, Mister Glouglou m'indique qu'en 4 U 62 / 6, les AD du Nord conservent une liste de 1913 où figure « Beirnaert Joseph / Malteur, malterie coopérative... du Nord / Bergues » et qu'à l'Inventaire général du patrimoine culturel est inventorié la « malterie du 21 avenue Carnot, 4^{ème} quart du 19^{ème} siècle, maître d'œuvre inconnu » qui apparaît dans un annuaire de 1888. Une autre source un peu bizarre (PSS-archi.eu si vous voulez tout savoir) permet d'affiner : « Cette Malterie fut construite en 1899 en béton Hennebique par l'architecte Van den Broeck sur commande de Monsieur Bernaert (sic) ». Peut-être son père ?... Le béton Hennebique ayant failli avoir raison de moi par KO total, j'abandonne la distinction Malteur / Brasseur et prends la tangente. Je fais tout de même un détour via Glouglou's Map puis file doux pour passer aux choses sérieuses ...



21 rue Carnot, la malterie Beirnaert

Les Beirnaert et leur famille retrouvée - C'est que tout en tirant soigneusement sur mes fils « Beirnaert » passablement emmêlés, je n'oubliais pas de régulièrement tapoter mes boules de cristal favorites, généalogisantes ou postélécomisantes. Or un soir (où je savais très bien quoi faire), un arbre me tombe sur les bras. Un arbre « Beirnaert », s'entend. Sur Geneanet. Dieux du Ciel et du Tonnerre réunis, il s'agissait d'un sujet remarquable, pas trop feuillu puisqu'il s'arrêtait au niveau des enfants de Joseph, mais étiqueté « Marthe Jeanne Beirnaert ». Je vous l'ai déjà dit : les prénoms, c'est quelque chose et ce « Jeanne », c'était vraiment quelque chose... Après recherches du côté du téléphone, j'obtiens des semblants d'éléments non loin de Dijon, l'un des noms (d'épouse) me renvoie à un autre site de généalogie et à une même « Marthe Jeanne », je tombe sur des photos de « mes » Beirnaert et tombe raide morte (mais pas trop quand même). On est le 19 juillet 2017, j'envoie « un mot » sur Geneanet à 21 h 27.

Le lendemain, je trouve ce message posté à 5 h 29 « Bonjour Elisabeth, Je suis la petite-fille de Joseph Beirnaert. Soit la fille de Georges Beirnaert qui... »... Quelques détails suivent, elle a mon âge, est manifestement ravie de ce contact et signe... Marthe.

Ensuite, un trou. Plus rien jusqu'à la fin de l'année... Je ne pouvais pas savoir que j'avais affaire à une globe-trotteuse habitant le Canada (d'où décalage horaire) ! L'échange est rapide mais très fourni et chaleureux. La vie a fait qu'elle sait très peu de choses du côté « Beirnaert / Lapesqueur » : son père (Georges), issu du 1^{er} mariage, est de 1900 (comme Grand-Mère !), ce n'est guère étonnant. Elle sait néanmoins que Philomène était la gouvernante de Georges et de Jeanne et que Joseph Beirnaert avait une maison à Ostende (où plusieurs photos de l'Album noir ont sans doute été prises). Je lui envoie le texte de Tante Bépîe (si bel hommage à sa famille), les photos et tout ce que j'ai amassé sur les siens. Réponse « J'ai adoré l'écrit de votre grand-tante ! Si plein d'anecdotes, de souvenirs, de détails sur mon père, Jeanne et les 3 enfants suivants ! Quelle merveille que cet écrit ! Merci. Merci ». C'est pas beau, ça ?

Parallèlement, j'avais réussi à établir un contact sur un forum de généalogie du Nord (une histoire de fous, « on » m'avait sèchement remise en place pour cause de message mis au pas bon endroit) avec une personne adorable¹¹⁸, 92 ans, ancienne berguoise, que j'avais repérée (Sieur Gougueul avant moi, d'ailleurs) parce qu'elle y citait le nom « Beirnaert » alors que je cherchais toujours les naissances de Claude et Philomène (et son mariage avec Joseph). Et elle les avait connus, Philomène venait chercher des gâteaux le dimanche chez ses parents qui étaient pâtisseries ! D'une photo, elle me dit « Je confirme que le garçon à droite est Joseph ». Elle m'indique qu'il avait habité Dunkerque. Je baisse les bras, une recherche récente est si difficile, j'ai retrouvé Marthe, c'est déjà très bien... On se souhaite une belle année 2018.

Quelques mois plus tard, une « invitation » tombe sur ma page Face de Bouc. Nom inconnu, avatar surprenant, je clique « non ». Panique à bord : et si j'avais fait une « bêtise » ?... J'essaie de récupérer la chose, faut-il être bête (d'essayer de le faire), je me mords les doigts (mentalement). Quelques jours après, même « invitation ». Je clique « oui », pas folle, la bête. Et je reçois ce message, « Bonjour j'ai essayé de vous joindre sur le forum de généalogie du Nord, mais pas réussi, Joseph Beirnaert et Philomène sont mes arrières grands parents. Nous pouvons correspondre si vous voulez ». Dieux du ciel, bien sûr que bien sûr que oui !...

¹¹⁸ En fait, c'est elle qui a tenu à me joindre par mail après « blocage forum ». Mg F. est décédée en avril 2019...

Elle m'avait retrouvée sur ce fameux forum en tapant « Beirnaert » sur divers moteurs de recherche (il n'y a pas que Mr Glouglou, c'est bien vrai, ça) et y avait été bloquée tout comme moi (ça m'a rassurée). La glace a été vite rompue, Mess N'Djer, c'est vraiment pratique. Je me suis un peu emmêlée les pinceaux au début, mettez-vous à ma place : 20 ans de différence entre Georges, le père de « ma » globe-trotteuse, et Joseph, grand-père de celle qui m'a « invitée » et qui s'appelle de plus comme son propre grand-père (« notre » Joseph), c'est pas très simple. D'où « Mais vous êtes la petite-fille de QUI ?!!! » - « Mais de Joseph, bien sûr, vous me le dites plus haut ! »... Comme dirait Le Petit Nicolas (op. cité), on a bien rigolé.

Elle me dit, toujours sur Mess N'Djer, « Je peux vous envoyer ma petite brochure sur les Beirnaert, mais quelle partie vous intéresse ? » (Moi), « Tout ! ». Elle m'apprend que Joseph tenait la malterie de son père, m'enverra les données manquantes pour Philomène et Claude, né à Arcachon et découvre que ce n'est pas dans cette ville que ses arrière-grands-parents s'étaient réfugiés mais à Paris. On a « tchatché » je ne sais combien de temps, elle connaissait si bien son sujet qu'on a déblayé mille questions en un tour de main. Délectable. Sa « petite brochure » est une mine ! Marina est donc la petite-fille de Joseph et de Thérèse Houzé de l'Aulnoit, fille de leur 3^{ème} fille. Elle aussi ne sait quasi rien de la 1^{ère} famille, celle de Georges. Elle m'envoie des photos¹¹⁹, je lui transmets ce que j'ai, les clichés la ravissent (on cale toujours sur certains portraits). Je n'ai plus touché à cette recherche « Beirnaert », c'est son histoire, désormais, et celle de Marthe. Je pourrais être sa mère, on s'écrit de temps en temps mais longuement, en parlant de tout et de rien, c'est amusant, la vie, quelquefois...

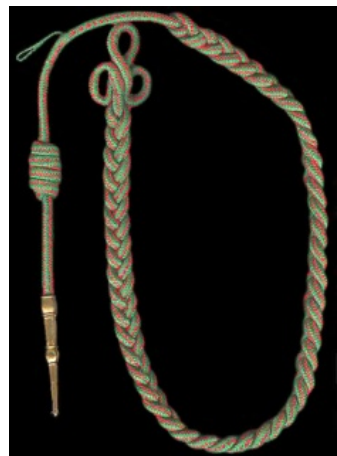
Antoine Fourt, soldat, 1917 - 1918 (Francis Guiller / Francisque Croizet)

Je vous avais annoncé un patchwork, vous ne devez pas être déçus... Mais le travail avance bien, l'ensemble des morceaux, sur les bords, fait un joli fondu, reprenons un peu le centre avec du tissu Fourt. La Fête du 14 juillet 1916 bascule dans les souvenirs, les semaines filent, la convalescence d'Antoine se poursuit, la mercerie va cahin-caha, Bon-Papa s'accroche, le terrible hiver 1917 pointe son nez. Avant de laisser s'endormir 1916, une petite lueur avec 2 clichés d'Antoine, Marie, Noémie et Marie-Antoinette. L'un d'eux est daté « 1917 », on peut affiner pour arriver à « fin 1916 / début janvier 17 ». En résumé : avec calot ou képi (et jugulaire de sergent), Antoine porte l'uniforme du 8^{ème} RI, le « 8 » se devine au col, galon de sergent en bas de manche droite avec, au-dessus, un triple chevron en V inversé, marque de ses 3 blessures¹²⁰. Reste le plus important, qui m'a bravement sauté aux yeux un soir où je patouillais allègrement : sur la poitrine, à gauche, une fourragère. Octroyée après deux citations à l'ordre de l'Armée, il s'agit de la fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de Guerre (vert et rouge) que le 8^{ème} RI obtient le 21 octobre 1916 après les combats de septembre dans la Somme¹²¹. Même s'il n'est pas aux Armées, Antoine peut la porter, ce qui ne sera plus le cas dès fin janvier avec son changement d'arme. On peut imaginer que ces photos ont été prises pour marquer l'évènement. En décembre, pour ses 22 ans ?...

¹¹⁹ (*) Joseph soldat et Philomène jeune - * mariage Beirnaert / Collette, généalogie Marthe B. sur My Heritage

¹²⁰ Les « chevrons de blessures » ont été créés en juin 1916 (les galons de grade : mars 1915)

¹²¹ 1^{ère} citation à Verdun, cf. p. 58, 2^{ème} citation dans la Somme - Le 8^{ème} RI recevra la fourragère aux couleurs du ruban de la Légion d'Honneur (rouge) en octobre 1919 (6 citations ou plus). La fourragère est une décoration collective créée en avril 1916. Photo La France-phaleristique, Fourragères - Merci encore une fois à Pasc. F. (FB « militaire ») pour ses diagnostics précieux, elle m'a sauvée du naufrage, pour cette photo...



L'artillerie française (en 2 mots)

Avec ses canons de 75 tractés par 6 chevaux, la faiblesse de l'Artillerie de Campagne (légère) est évidente au début de la guerre et l'Artillerie Lourde ne s'est dotée de tracteurs (Panhard) qu'en 1912 (2 Batteries en 1914). L'idée de disposer de canons sur véhicules tous terrains et de créer des unités de chars d'assaut blindés revient au Général Estienne, fin 1915. D'où :

- Courant 1916, construction de chars Schneider (14 tonnes, 7 hommes) et Saint-Chamond (25 tonnes, 9 hommes, mieux armés) avec engagements courant 1917, prototype de char léger Renault en mars 17 (4 tonnes, 2 hommes, tourelle pivotante...) avec 1^{er} combat fin mai 1918.

- Création de l'Artillerie Spéciale (AS) en 1916, 1^{ère} structure à Marly-le-Roi (78) en août, le personnel est recruté dans toutes les armes (volontariat). De mai à novembre 1918, 7 Régiments d'AS (de 501 à 507) combattent, sur les 9 créés. De petites unités AS sont constituées (Groupes Schneider / St-Chamond, Bataillons de Chars Légers Renault FT). L'appellation change en 1920 (RCB, Chars Blindés) puis 23 (RCC, Chars de Combat). Pour compenser mon ignorance ès obusiers, Hotchkiss et Cie et en dehors d'un Wiki très en forme, cf. <http://www.artillerie.asso.fr/basart/index.php> ou <http://thetunnel.free.fr/verdun/armes.html> et, les yeux fermés, (AS) <https://forum.pages14-18.com/viewtopic.php?t=52646>

Alors que le thermomètre baisse impitoyablement, Antoine quitte les siens pour rejoindre le 28 janvier 1917 sa nouvelle affectation, le 81^{ème} RALT, Régiment d'Artillerie Lourde à Tracteurs¹²². Au vu de sa fiche matricule très brouillonne et de son affectation suivante en février 1918 dans l'Artillerie d'Assaut (AS), il a forcément gagné la 80^{ème} Batterie du 81^{ème} au Fort du Trou d'Enfer à Marly-le-Roi puis les Camps de Cercottes ou Champlieu¹²³. Mais impossible de savoir ce qu'il a fait pendant ces 13 mois, entre instruction, administration, entretien des chars ou autres. Par contre, pas de participation aux combats, un document plus précis¹²⁴ que la fiche matricule l'atteste : du 28 février 1917 au 17 février 1918, il est « à l'Intérieur » et pas « Aux Armées ». Tante Béprie ne m'aide guère, elle ne dit que ceci « *(Après... convalescence), Antoine fut versé dans les tanks, arme nouvelle qui faisait sa première apparition sur les champs de bataille ; il y resta jusqu'à la démobilisation en 1919* ». Ça tombe bien, j'allais vous proposer de ne pas m'étendre sur cette période comme je l'avais fait pour les deux années précédentes... Ceci étant...

Vous m'avez peut-être trouvée bien sûre de moi dans les lignes précédentes. Sachez que, noyée dans une mare de questions, j'ai fait appel (désespéré, bien entendu) au Forum 14/18 et qu'un spécialiste du thème¹²⁵ est venu à mon secours, plongeant (de son plein gré) dans nos eaux familiales. Tout ce qui va suivre est un maxi-concentré de cet énorme coup de main précieux (hors glissements romanesques). Je ne peux, hélas, qu'effleurer le sujet. Or donc...

¹²² Choisi comme « unité support » dès la création de l'AS pour formations, administration...

¹²³ Marly, 10 km N de Versailles, remplacée début 1918 par Cercottes (près Orléans). C'est là qu'arrivent les personnels et que sont créés les Groupes qui rejoignent Cercottes - Champlieu, dans l'Oise, en lisière de forêt de Compiègne, camp d'entraînement depuis août 1916, centre de formation pour l'AS début 1918

¹²⁴ L'État Signalétique et des Services (ESS), récapitulatif très détaillé d'une carrière militaire

¹²⁵ « Tanker », que je remercie **infiniment**. Tout sur l'AS, <https://forum.pages14-18.com/viewforum.php?f=34>

Repos (1) - Commençons par le « rigolo », on reviendra au fond de l'affaire (la guerre) après. Car il est un autre soldat, venant de la Cavalerie, muni d'une fiche matricule bavarde et dont on sait clairement qu'il est passé par la dite 80^{ème} Batterie du 81^{ème} RALT de Marly-le-Roi le 15 janvier 1917, y restant jusqu'en août, rejoignant Cercottes pour instruction puis la Zone des Armées en janvier 1918 : **Francis Guiller**¹²⁶. Non ? ! Si ! Pour « Tanker », il est évident qu'ils se sont rencontrés. Je le crois : à Marly, en février, il y avait « 70 Officiers, 142 Sous-Officiers et 635 hommes du Rang »... Et alors ? Ben, euh... Par un doux-z-hasard, un soir à la chandelle ou penchés tous les deux sur des essieux-z-encrassés, Antoine aurait pu discuter avec ce sûrement sympathique cultivateur mayennais, ils auraient évoqué Billom, son beffroi, son École militaire... Ou, via le même doux-z-hasard, se revoyant à Billom où le sympathique cultivateur mayennais avait finalement débarqué comme instructeur à la dite École, l'un a pu présenter l'autre à sa sœur ou... Non ? Bon, passons. Et puisque j'y suis, autant aller jusqu'au bout avec un 3^{ème} soldat bien connu : **Francisque Croizet**. Qu'on a laissé sergent de la Cie 5/7 du 7^{ème} Génie vers 1916 et qui passe au 81^{ème} RALT le 23 avril 1918 à Cercottes... 6 mois après son futur beau-frère. Qui, lui, est passé à l'AS 40¹²⁷ et ses chars St-Chamond en janvier 1918, avec formation à Champlieu avant de rejoindre le front en mai quand Francisque est affecté en juin à l'AS 338 du 13^{ème} Bataillon de Chars Légers du 505^{ème} RAS avec formation à Cercottes et Bourron¹²⁸. Seuls 2 des 3 futurs beaux-frères ont donc pu se croiser (pouvais pas faire autrement !), ils avaient de quoi nourrir leurs futurs soirées billomoises (en auront-ils eu l'envie, là est la question). Vérifiez le tout, j'arrête, je suis morte (ou quasi).



Francisque Croizet, cours technique, Camp des Tourelles, Orléans, vers mai 18 (2^{ème} rang, le 3^{ème})¹²⁹

Scoop - Antoine Fourt passe le 18 février 1918 à l'AS 302 de Champlieu, l'une des 3 Compagnies du 1^{er} Bataillon de Chars Légers (BCL) du 501^{ème} RAS. A ne pas discuter : il est cité dans le PV de constitution¹³⁰, document que me transmet Tanker, je suis aux anges, je ne m'y attendais pas... Sous les ordres du Capitaine Girardin, l'AS 302 est composée de 5 officiers, 14 sous-officiers et 78 brigadiers et maréchaux des logis. Lisons, « Fourt Antoine,

¹²⁶ Classe 13, au 14^{ème} Régiment de Hussards, 6^{ème} Escadron, du 16 août 1914 au 10 juillet 1916 (blessé)

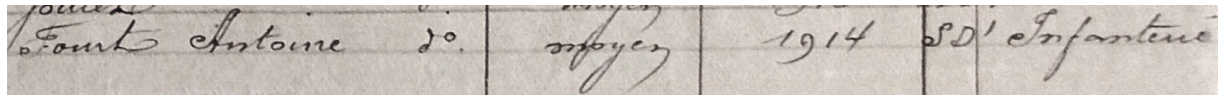
¹²⁷ Groupe 40 du Groupement XIII, numérotation spécifique aux Chars - Ce n° figure sur les citations conservées - Son nom apparaît dans plusieurs JMO (citations), leur lecture permet de suivre certaines de ses actions

¹²⁸ Bourron-Marlotte, à 10 km au sud de Fontainebleau (77), camp de formation de l'AS créé en avril 1918 par Foch, le Camp de Cercottes ne suffisant plus, voir <https://forum.pages14-18.com/viewtopic.php?t=52800>

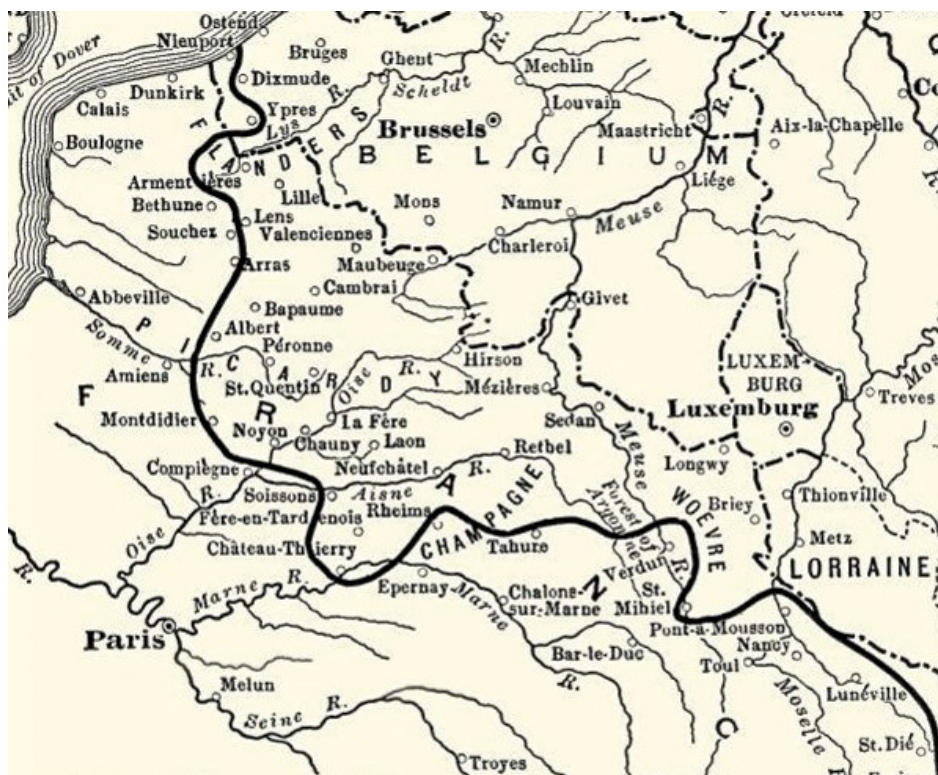
¹²⁹ Formation automobile (conduite, entretien, mécanique) pour les personnels du Camp de Cercottes (Tanker)

¹³⁰ De la Cie de Chars Légers n° 302 de Champlieu, SHD Vincennes, carton 16 N 2125 (cote et photo Tanker)

(i)d°(em) - maréchal des Logis comme 8 autres, (niveau) moyen (4 ont « Bien », achhtttt...), (classe) 1914, (venant de l'Infanterie », est le 10^{ème} « maréchal des logis de char » recruté (11 soldats + 1 adjudant), aux côtés de mécaniciens ou radiotélégraphistes de char, ouvriers forgerons ou sur bois, cuisiniers, motocyclistes... nés entre 1893 et 1898. Ce 1^{er} Bataillon est équipé de chars Renault FT 17 encore jamais engagés, on compte 7 hommes par char. Cette intégration en février 1918 compte dans sa « Campagne contre l'Allemagne ».



En mai 1918, il passe au 501^{ème} RAS nouvellement créée, c'est indiqué sur sa fiche et comme je sais lire, ce n'est pas trop compliqué... Suffit ensuite de cumuler JMO et Historique, d'un peu s'arracher les cheveux mais pas trop quand même et « on » (moi) obtient des résultats.



Le front Ouest en juillet 1918

La Cie 302 débarque le 1^{er} juin à Rethondes, près de Compiègne dans l'Oise, et part en direction de la forêt de Retz (Villers-Cotterêts). Il s'agit de stopper la progression de l'ennemi vers Paris, la 2^{ème} Bataille de la Marne vient de débiter¹³¹, c'est le 1^{er} engagement des chars Renault. C'est « touffu, difficile », les « engagements très chauds » sont nombreux, la Cie 302 livre « un combat très rude » le 3, « le capitaine Girardin commandant l'AS 302 est évacué » le 8, la situation est stabilisée le 12, « l'ennemi est définitivement arrêté » le 15, les citations pleuvent. Cantonnement, repos. Dans la nuit du 11 au 12 juillet, la Cie 302 « ramène le char en panne, les corps du lieutenant de Gissac et de son mécanicien tués au cours du combat du 12 juin... ». Alerte le 14 juillet, tout repart le 18, on compte 13 tués, 61 blessés et 5 disparus

¹³¹ 27 mai - 26 août, les combats décisifs ayant lieu du 15 au 20 juillet

pour la journée du 19, personne de la Cie 302 mais 39 blessés (dont 7 de la Cie d'Antoine) et 13 disparus le 21, les combats sont acharnés, les pertes sont importantes en hommes ou matériel, dont les chars. Pour le rédacteur de l'Historique, la bataille du 18 juillet aura été « l'aube de la victoire pour la France » et « la grande victoire de l'AS française ».

Le 19 août, le 1^{er} BCL part pour Bourron, je ne le vois pas participer aux combats de septembre en Champagne où les 2^{ème} et 3^{ème} Bataillons se distinguent avec les chars Schneider qui « mènent une lutte excessivement chaude » pour appuyer l'Infanterie, par exemple. On retrouve début octobre la Cie 302 stationnant près d'Ypres, en Belgique, à destination du front des Flandres, pour une attaque où interviennent 2 détachements de l'armée belge. Mi-octobre, le 1^{er} BCL se trouve vers Staden, en Flandre occidentale où les Saint-Chamond peinent « en raison du peu de consistance du sol ». Lors de l'attaque du 14 octobre, des fumigènes sont employés, un groupe « aveuglé par la fumée ne parvient pas à conserver sa direction et met tous ses chars en panne dans des trous d'obus », on n'avance pas. On finit par avancer et malgré « de fortes pertes », des « ruptures de courroies de ventilateurs » et autres « difficultés », le front est rompu, « l'ennemi est en pleine retraite, la poursuite commence », on décore, on cite. Le 18 octobre, « le Chef de Bataillon Gourbenard commandant le 1^{er} BCL », est cité à l'Ordre de l'Armée par le Général Mangin. Une dernière attaque est prévue pour le 31, il s'agit de repousser l'ennemi au-delà de l'Escaut. « L'attaque est déclenchée à 5 h 30. Le 1^{er} BCL s'embarque à Roulers en deux trains », je n'y peux rien, Roulers se trouve à la frontière belge, « ils » n'ont pas participé au combat et je ne fais que recopier le JMO. Le 1^{er} novembre, le 1^{er} BCL cantonne à Apremont¹³²... et je le « perds »...

Jusqu'au 21 janvier 1919 où le général Estienne lui-même passe en revue à Apremont le 1^{er} BCL et où il décore de la fourragère les Compagnies 301 et 302. Antoine termine la guerre sans citation ni médaille : rien n'apparaît, ni sur sa fiche matricule ni dans les JMO que j'ai lus plus qu'attentivement sur ce plan, ni au JO. Et le CAPM¹³³ de Pau n'a rien trouvé. Les citations obtenues par le 501^{ème} RAS sont impressionnantes¹³⁴ : A l'Ordre de l'Armée - pour les 3 Bataillons (Villers-Cotterêts, juin 1918) - pour les 3 Compagnies (301 / 302 et 303) du 1^{er} Bataillon (les 18, 21 et 23 juillet) et (Belgique, octobre 1918), A l'Ordre du 1^{er} Corps d'Armée pour le 1^{er} Bataillon (Forêt de Villers-Cotterêts, les 3, 4 et 5 juin 1918).

Le 14 février 1919, le 1^{er} BCL quitte Apremont pour Senlis, Antoine Fourt y terminera sa « Campagne contre l'Allemagne » le 9 avril, sera « détaché PLM » le 10 comme l'indique son Etat Signalétique et des Services et « renvoyé dans ses foyers » le 26 septembre¹³⁵.

Repos (2) - Avec le 14^{ème} Hussards¹³⁶ et en dehors de la retraite de fin août 1914 dans les Ardennes belges¹³⁷, **Francis Guiller** n'aura guère quitté le secteur Chalons / Argonne jusqu'à

¹³² A 7 km NO de Senlis, en lisière de la forêt de Chantilly

¹³³ Centre des Archives du Personnel Militaire - Le JO publie les attributions de la Médaille militaire

¹³⁴ Historique du 501^{ème} RAS, p. 29..., <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62340905/f35.image>

¹³⁵ Voir site du Chtimiste, 2 images « 501^{ème} » (Antoine F et Francis G) et 1 image « 505^{ème} » (Francisque C), les 3 beaux-frères réunis ! <http://www.chtimiste.com/album/Artillerie/Artillerie%20Sp%C3%A9cial/index.html>

¹³⁶ Cavaliers utilisés en éclaireurs ou pour poursuivre l'ennemi en fuite (Cavalerie légère)

¹³⁷ Où il reçoit une citation lors de la terrible bataille d'Ethe (près de Longwy), « a continué sa mission à pied sous un feu violent après avoir eu son cheval tué sous lui » (27. 08. 14) - Ethe, voir <http://103ri.canalblog.com/>

sa blessure de juillet 1916¹³⁸. Il n'aura pas croisé Antoine Fourt « à Verdun » : de janvier à août, le régiment se trouve bien « aux tranchées » où il est régulièrement relevé, mais dans le secteur de Ste-Ménéhould. Le JMO du 14^{ème} RH, pas trop bien tenu, signale que « Pendant leur séjour sous Verdun... le 6^{ème} Escadron a fourni des groupes de cavaliers qui ont travaillé à l'exploitation des forêts ». Le « séjour » n'est pas du « 3 étoiles », on a froid, on a soif, on est gazé, bombardé, les tués ou blessés sont soigneusement notés, je ne parle pas des chevaux qui ont mille aventures - et qui ont des noms, Cocot, Coquine, Pâquerette... Celui de Francis Guiller, en 1914, s'appelait Rigolo. J'ai d'ailleurs une histoire à vous raconter. Encore ? ! Oui.

J'ai vu 2 exemplaires légendés de cette photo de Grand-Père à cheval, l'un, « Berlin » et l'autre, « 1917 Verdun ou Berlin », avec le nom de Rigolo¹³⁹. Berlin n'est pas étonnant, vous verrez plus loin que Francis Guiller était en Allemagne occupée en 1919. Mais un jour où j'avais besoin de me poser des questions, je me suis dit que pour quelqu'un qui avait chevauché des St-Chamond en 1918, il était bizarre de se retrouver en 1919 sur un cheval et dans une capitale qui avait eu faim (très) mais qui n'avait pas été détruite. J'ai bien empoisonné Nicole, on est tombées d'accord, c'était à Verdun. Car cette ville a souffert plus que tout, population évacuée, bombardements dès 1915, pilonnée à partir de l'offensive allemande de février 16, les ¾ des bâtiments détruits en 18, il faudra 10 ans pour la reconstruire... Et voilà qu'en rédigeant (tout en farfouillant), je découvre fin 2019 ce cliché des « Ruines des casernes d'Anthouard brûlées en 1916 à la suite d'un bombardement par obus incendiaires¹⁴⁰ »... Construites au 18^{ème} siècle pour 1 250 hommes et 860 chevaux, ces casernes étaient devenues quartier de cavalerie. Pendant la Grande Guerre, « les installations permettaient aux ânes de tranchées de bivouaquer et de se faire soigner¹⁴¹ ». Vous êtes convaincus ?... Je puis donc dater la photo entre mars et début juillet 1916¹⁴².



Francis Guiller « et son cheval Rigolo », Verdun - Ruines des casernes d'Anthouard, après 1916

Une fiche matricule n'aime guère la poésie dans la vie d'un homme : « Evacué blessé le 10. 7. 1916 », il est « disposé pour changement d'arme (artillerie à tracteur) par la commission de

¹³⁸ Le 10, « par éclat de grenades au menton et à l'épaule gauche » - Ste-Ménéhould est à 40 km O de Verdun

¹³⁹ « Berlin ou Verdun - son cheval Rigolo a été tué sous lui ». Ça s'est passé en août 14 (cf. note précédente)

¹⁴⁰ Voir <http://www.lacontemporaine.fr/>, Collections / Photographies / Fonds Valois / Verdun

¹⁴¹ Voir <https://verdun-meuse.fr/index.php?qs=fr/lieux-et-visites/ville-de-verdun>

¹⁴² Et même mars / avril ou fin juin / début juillet : on a une photo de Grand-Père légendée « 1916, 1^{ère} permission », cheveux courts et rasé et le JMO cite 5 cavaliers (dont lui) rentrant de permission le 14 mai !

réforme de Laval du 18. 11. 1916. Rentré au dépôt le 23. 11. 1916... »¹⁴³. Ensuite, vous le savez déjà, arrivée au 81^{ème} RAL en janvier 1917 puis sur le front en mai 1918.



Char Saint-Chamond, photo Lautobileancienne

A ce moment-là, par contre, il n'aura pas été très loin d'Antoine Fourt... En effet, le Groupe AS 40 part en mai du côté de Senlis, se positionne vers Villers-Cotterêts en juillet dans le secteur du Bois de Monnes¹⁴⁴ et participe aux combats des 18 au 21 juillet de la même 2^{ème} Bataille de la Marne. Le 19 juillet, 405 obus sont tirés par les 3 Batteries du Groupe et c'est le 18 juillet 1918 qu'il reçoit sa 1^{ère} Citation. Fin août, le Groupe se trouvant un peu plus haut, au NO de Soissons, 2^{ème} Citation pour Francis Guiller le 22 lors d'un combat violent avec brouillard épais. Son nom apparaît dans divers JMO et l'on suit très bien ses actions. Le Groupe embarque alors en train en direction de Dijon pour aller cantonner, dans les Vosges, à Martigny-les-Bains¹⁴⁵, ancienne petite ville d'eau devenue camp de base pour l'Artillerie d'Assaut et où... Jean-Marie a « fait » son... Petit Séminaire dans les années 60, la vie sait être rigolote, je l'ai déjà dit. C'est là, lors des prises d'armes des 6 novembre et 26 décembre, que Francis Guiller reçoit ses Citations. Il suivra l'AS 40, quittant Martigny pour l'Allemagne en mars 19, sera nommé adjudant en août¹⁴⁶ puis se rengagera pour 2 ans en septembre au 508^{ème} Régiment de Chars Blindés (RCC) nouvellement créée à la dissolution des unités « St-Chamond ». Retour en France en novembre (je pense). La suite est une autre histoire...

Repos (3) - Francisque Croizet, lui, prendra des chemins tout autres après son affectation en juin 1918. La route a été longue depuis Verdun où la Cie 15/7 passe les mois de mai à août 1916. Elle se déporte ensuite aux abords Est de Reims d'où elle ne bouge quasiment pas jusque fin juin 1917. Beaucoup plus tard, il demandera la Médaille de Verdun¹⁴⁷ réservée à ceux qui se sont trouvés dans le secteur, elle sera accompagnée d'un diplôme attestant que son nom figure sur le Livre d'Or de la Ville.

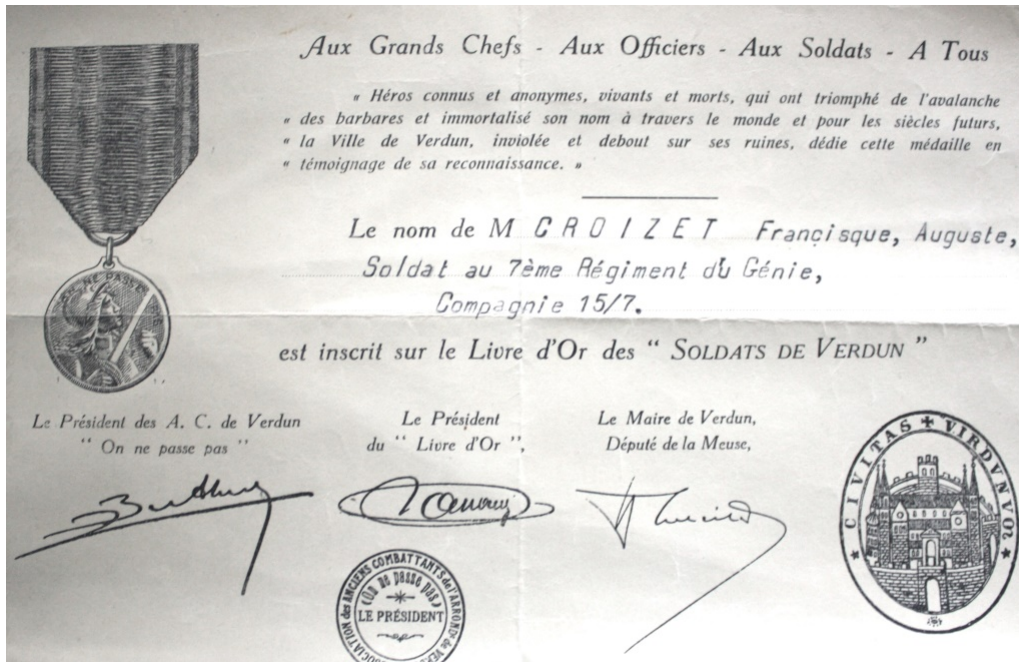
¹⁴³ Présentation FG, Hussards, 14^{ème} / Soldats seuls, <http://www.chtimiste.com/album/Cavalerie/index.html>

¹⁴⁴ Environ 15 km SE de Villers-Cotterêts, l'AS 302 d'Antoine était positionnée à 10 km au NO

¹⁴⁵ A 60 km à l'ouest d'Épinal, 90 km au sud de Nancy,

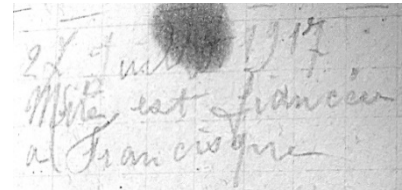
¹⁴⁶ Présentation FG 2, <http://www.chtimiste.com/album/Artillerie/Artillerie%20Sp%C3%A9ciale/index.html>

¹⁴⁷ Non-officielle, à payer (10 frs), demande toujours possible, <http://verdun-1916.chez-alice.fr/framedroite.html>

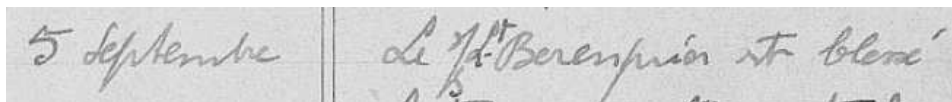


Nommé sergent le 17 mars 1917, c'est lors d'un engagement dans la 2^{ème} Bataille de l'Aisne, le 16 avril, qu'il reçoit sa 1^{ère} Citation (collective). La 2^{ème}, très brève dans sa forme, vaut un détour. Je suis bavarde ? Tonton Francisque était si discret que je me le permets... Après repos et instruction, donc, la Cie se dirige mi-août au NO, vers Laon et la ferme de Hurtebise¹⁴⁸, à l'extrémité Est du Chemin des Dames.

Dieux du Ciel, qu'allais-je oublier ? Les fiançailles de notre sergent et de sa bien-aimée, c'est fou, ça ! Quand l'Histoire se mêle de l'histoire, je vous jure... Pardon, Alain ? Mais bien sûr que je le sais, c'est écrit dans « Petit carnet » de Mite ! Les festivités n'ont pas dû être importantes, pas de photo.



Je recommence. Après repos et instruction, la Cie se dirige mi-août 1917 au NO, vers Laon et la ferme de Hurtebise, à l'extrémité Est du Chemin des Dames. Le 27, attaque allemande, le 31, riposte française, le 5 septembre, veille du dernier combat, le Sous-Lieutenant Bérenguier est blessé, ce qui ne vous dérange guère sauf que... Le texte de la Citation octroyée le 19 septembre développe ainsi l'action de notre sergent-sapeur : « Son chef de section ayant été blessé, a pris le commandement, continué avec sang-froid le travail prescrit malgré le violent bombardement et obtenu le meilleur rendement de ses sapeurs par son calme et son énergie ». Voilà pourquoi je puis dire que Francisque était bien « à Hurtebise¹⁴⁹ », ce qui n'est pas rien...



Le 6 septembre, la Cie part cantonner dans la région de Versailles du 10 au 23 septembre. A Neauphle-le-Château très précisément, me dit le JO. Oui, réponds-je poliment. Jean-Louis,

¹⁴⁸ Lieu stratégique sur les vallées de l'Aisne et de l'Ailette, pris et repris depuis le début, tristement mythique

¹⁴⁹ Et à la 4^{ème} Section de la Cie 15/7, le Sous-Lieutenant Bérenguier la commandant

mon frère, ne fais pas des yeux de merlan frit, je vais très bien. Car j'ai sous le coude un télégramme d'une date indéterminée, envoyé au 19, avenue Mac-Mahon, adressé à « Mr Croizet Sergent chez Fourt » et bel et bien libellé « De Neauphlelechateau... Prompt départ + Cresset¹⁵⁰ ». Faut-il vous dire le nombre de tentatives accomplies déjà pour essayer de faire rendre gorge à ce morceau de papier ? Le fond du problème, pour moi, étant de comprendre



l'importance extrême que pouvait avoir aux yeux des Croizet le nom de cette jolie mini-ville d'environ 1 000 habitants pas encore au goût des Duras ou autres Rufus. Perso, mis à part la N 12 qui la coupait, des souvenirs de pots d'échappement pour cause de bouchons dans les années 60 avant de regagner Dreux, le joli magasin d'usine « Jacadi » un peu plus tard ou l'ayatollah Khomeini venant s'y échouer en 1978, je ne voyais vraiment pas. Et puis un jour, Idée, JMO et le tour était joué. Francisque avait pu s'échapper et « cantonnait » chez sa bien-aimée, « on » le savait, « on » le rappelait, tout simplement. « Le 23, embarquement en chemin de fer à Plaisir-Grignon » relate placidement le rédacteur du JMO. Ce n'était donc que ça, un train à ne pas louper !... N'importe, je peux désormais dater cette relique de fond de tiroir curieusement gardée, souvenir d'entre les souvenirs, peut-être.

La Cie 15/7 repart pour le front fin octobre, à l'ouest du Chemin des Dames, quitte le secteur début janvier 1918 pour exécuter « des travaux divers » et repart au front début mars, à 20 km au nord de Soissons, au bord du canal de l'Ailette où va débiter la 1^{ère} offensive allemande de l'année¹⁵¹. Francisque et sa Compagnie s'y distinguent pour « destruction d'un groupe importants de ponts ». 3^{ème} Citation signée le 13 avril pour une action qui a dû avoir lieu le 8.

Et voilà donc ce que cachait le fameux « Samedi 13 avril 1918..... » de toujours « Petit carnet secret » de Tante Mite, je ne sais plus si j'avais mis le bon nombre de points de suspension en page 26, je tente ici. J'avais imaginé mille scénarios, les 21 bougies de la belle Marie soufflées avec un Francisque en permission, une date de mariage fixée, bé non... Juste l'expression d'une jubilation intérieure mêlée d'admiration envers cet amoureux qui, « avec le plus grand courage et le plus grand sang-froid », etc., etc... Il la bluffait, son homme !

La Compagnie 15/7 cantonne 2 jours et repart au combat. Francisque, lui, passe à ce moment-là au 81^{ème} RALT¹⁵². Après formation, il se retrouve avec l'AS 338, début septembre, à Autreville (88) « à disposition de l'Armée américaine », participe en 1^{ère} ligne à la bataille de Thiaucourt (54) et repart vers l'Argonne (à l'ouest de Verdun) à la fin du mois. Son Groupe semble « en réserve » lors de l'offensive américaine et de la bataille de Montfaucon au bilan très lourd (46 jours de combat, 28 000 tués, 8 000 prisonniers allemands...). Retour au camp

¹⁵⁰ Je n'ai jamais pu trouver qui était ce Cresset (de la Cie 15/7, sûrement)

¹⁵¹ 2^{ème} Bataille de Picardie, du 21 mars au 4 avril 1917

¹⁵² Présentation FC, voir Régim. / 7^{ème} RG / Soldats seuls, <http://www.chtimiste.com/album/Genie/index.html>

de Champlieu le 10 octobre, puis Nancy et environs immédiats¹⁵³. Il sera affecté au Chemin de Fer du PLM le 16 janvier 19 et « envoyé en congé illimité de démobilisation » le 27 août.



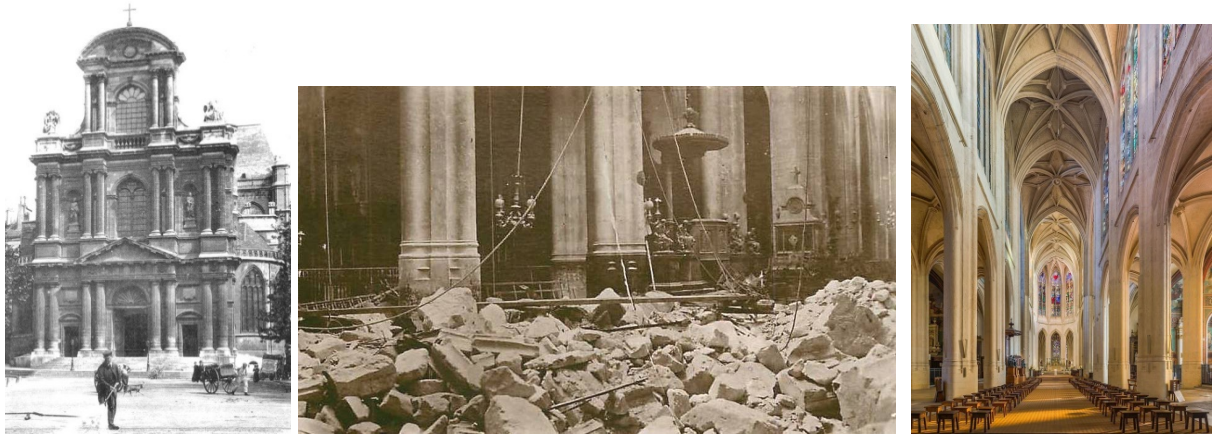
Francisque Croizet, char Renault FT 17, Bourron, vers juillet 1918

¹⁵³ Présentation FC 2, <http://www.chtimiste.com/album/Artillerie/Artillerie%20Sp%C3%A9ciale/index.html>

1918, les Fourt entre Paris et Billom

Lorsqu'Antoine rejoint son régiment d'Artillerie à Marly-le-Roi le 28 janvier 1918, il ne peut deviner combien Paris va devoir souffrir. Tante Béprie s'en fait très bien l'écho.

1918 - L'armée allemande était à nouveau sur la Marne. Sans que l'on ait eu la moindre alerte - et pour cause - des obus se mirent à tomber sur Paris, venant on ne savait d'où. Le premier creva la voûte de l'église St-Gervais, le Vendredi-Saint, à l'heure de l'office, faisant de nombreuses victimes (des photos des dégâts sont encore exposées dans l'église). On apprit que les obus étaient tirés par un canon à longue portée (le premier du genre) appelé « la grosse Bertha » (prénom de la femme du constructeur allemand Krupp). Il était installé à Lagny... et les tirs se firent de plus en plus rapprochés. Mes Parents jugèrent opportun de nous emmener à nouveau à Billom et nous devions y rester jusqu'à l'automne, les nouvelles du front devenant meilleures.

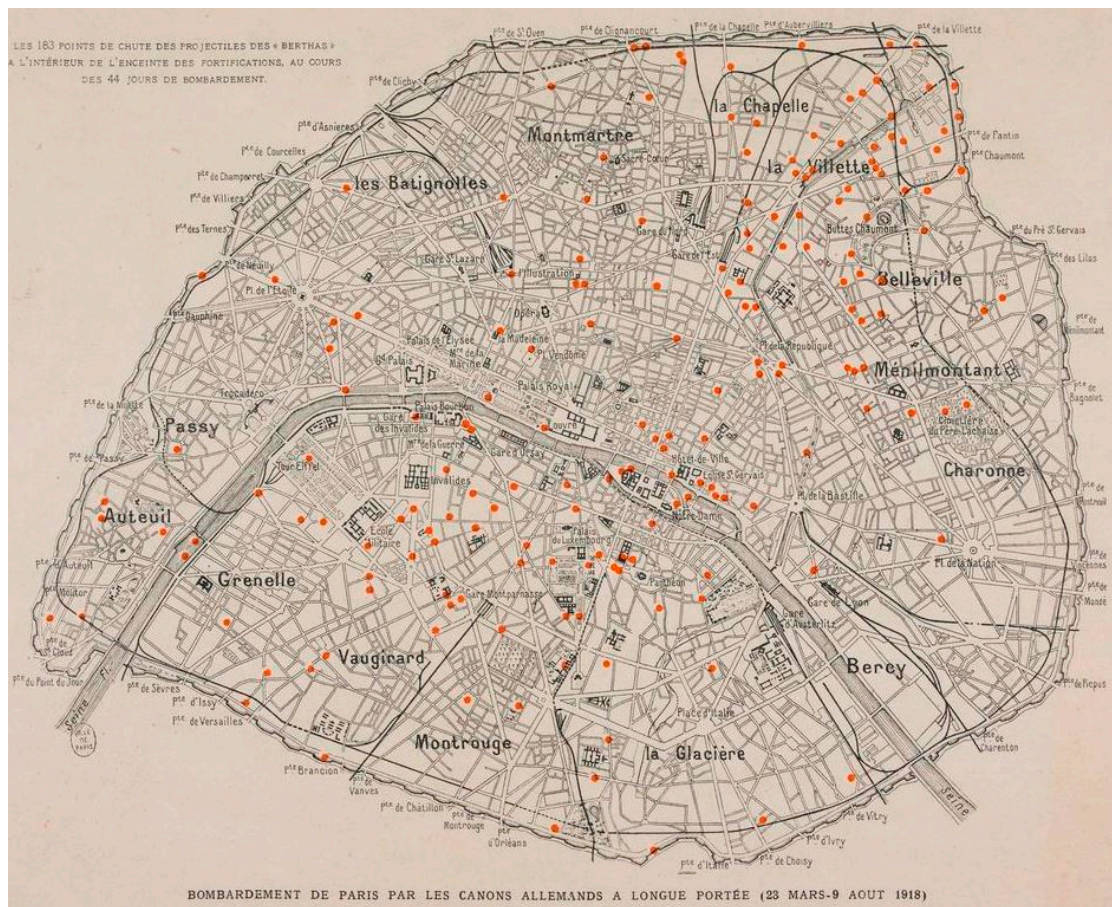


L'église St-Gervais-St-Protais, 4^{ème}, vers 1910, après le 29 mars 1918 et le chœur aujourd'hui

Paris bombardée - Après un calme relatif entre 1915 et 1917 (5 raids), les bombardiers Gotha ciblent la capitale à partir du 30 janvier (273 bombes, 61 tués, 198 blessés) et mi-mars (103 tués, 101 blessés). L'attaque qui va suivre est d'une toute autre ampleur. Les 1^{ers} bombardements sur Paris et sa banlieue par canons à longue portée commencent le 23 mars et sèment la terreur, 500 000 parisiens prennent à nouveau le chemin de l'exode. 367 obus seront tirés jusqu'au 9 août, causant la mort de 256 personnes et en blessant 620. Soit 46 jours interminables, 1 obus toutes les 20 mn le 23 mars, 91 tués et 68 blessés le 29, effectivement durant l'office du Vendredi-Saint à l'église St-Gervais (4^{ème}) où la toiture touchée fait s'effondrer la nef, c'est le bombardement le plus meurtrier de la guerre.

Pour en savoir plus - Fabriquée en 12 exemplaires, la « Grosse Bertha » est un obusier de 42 tonnes, utilisé dès 1914 pour détruire des forts, dont la portée n'était que de 9 km et qui n'a jamais attaqué Paris. Le « Parisener Kanonen », canon utilisé en 1918 contre Paris et mis au point comme arme psychologique, est une pièce d'artillerie de 750 tonnes à très longue portée tirant à 120 km de distance et dont 3 modèles ont servi. Mais la mémoire nationale avait vite adopté le nom de « Grosse Bertha » que l'usine Krupp avait donné (oui) en l'honneur de la

veuve et héritière de F. Krupp. Les sites de tir se situaient non pas à Lagny (40 km E de Paris) mais dans l'Aisne, aux environs de Laon (120 km N de Paris)¹⁵⁴.



Les 183 points de chute des bombes de mars à août 1918 à Paris, L'Illustration, 1^{er} janvier 1919

2^{ème} exode à Billom - Quittant amis et connaissances, les Fourt repartent donc à Billom. Avaient-ils bien reçu en mars cette carte de Noémie Fourt à ses « bien aimés », postée le 16 de Fribourg ? Si oui, les nouvelles de la sœur de Bon-Papa, la religieuse¹⁵⁵, n'étaient guère rassurantes, ni sur son état de santé, « plutôt meilleur » ni sur les conditions de vie en Suisse, « je me hâte de vous dire que la frontière est rouverte, et votre lettre du 27 février arrivée ce matin... » ou « je suis si bien soignée quoiqu'il soit si difficile de se pourvoir des moindres choses ». Elle termine ainsi « Je vous embrasse tous tous très affectueusement. Faites prier à Montmartre ». L'écriture est crispée. La pauvre... Un petit mot a été également conservé, sans doute écrit par la Supérieure qui donne des nouvelles de leur « chère malade », « La faiblesse est grande. Noémie se lève très peu et il faut beaucoup surveiller le cœur »...

*Je vous embrasse tous tous
très affectueusement, faites
prier à Montmartre.
V. de la Supérieure*



¹⁵⁴ Voir en priorité = <https://journals.openedition.org/rha/4682>, Wiki si besoin, mais il a bien « pompé »...

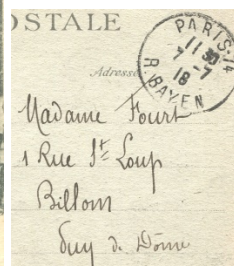
¹⁵⁵ Revoir en pages 3 et 79 de la Partie 1a

Sur ce séjour à Billom, peu de choses à dire. Quoique... Marie devient magnifique, Noémie marche sur ses traces, Marie-Antoinette est trop mignonne et Bonne-Maman assez royale (pour ne pas changer). C'est du moins ce que peuvent évoquer ces clichés, une occupation comme une autre pour Bon-Papa (assez doué, du moins beau matériel...).



Marie, Noémie, Eugénie, Marie-Antoinette - Noémie et Marie - Billom, 1918

Ce que je puis vous dire en tout cas c'est que, pris par ses toujours « Affaires », Bon-Papa n'a peut-être fait que poser ses malles à Billom. 1^{ère} preuve : 3 annonces en janvier, des « Affaire de simple direction », la seconde sort le 30 janvier, jour des 1^{ers} raids par les Gotha, pas de chance, puis 2 fin mai, de même type. 2^{ème} preuve : il poste le 7 juillet de la rue Bayen, à deux pas de chez lui, une carte postale représentant la Fête de l'Indépendance américaine du 4 juillet à Paris, Dieu, que la foule est impressionnante sur la Place de la Concorde.¹⁵⁶ Il donne rendez-vous à Bonne-Maman à Clermont, ils rentreront par le train du soir à Billom, il l'embrasse bien affectueusement ainsi que les enfants, c'est gentil. L'adresse ? « Madame Fourt, 1 rue St-Loup ». Pas du tout chez Virginie Baudot, cette fois ! Il s'agit aujourd'hui d'une maison banale, rafistolée et défigurée au possible... Mais est-ce le bon numéro ? Il faudrait... cadastre... hypothèques... ni le temps... labourer... à d'autres... Une maison « Fourt de Billom » ? Ou « Renard / Baudot » ? Le débat est ouvert.



Fête de l'Indépendance américaine à Paris le 4 juillet 18 (4^{ème} année de Guerre) - 1 rue St-Loup

¹⁵⁶ Cette carte m'a servi à faire de la reconnaissance d'écriture, voyez en page 112 de la Partie 1b

Quelques nouvelles des uns et des autres, très « tendance », évidemment. De quoi alimenter les repas rue Carnot ou ailleurs...

Voilà mille ans que je ne vous ai pas parlé des **Sérol**, c'est le moment. Je le redis, les relations me semblent crispées, peut-être même avec les Escalier, je veux supposer qu'en ces temps troublés filtrent des bribes d'infos, au moins via « la tante Antoinette¹⁵⁷ », fort friande d'écrit. Dans la génération concernée, manquent 4 hommes, les 2 frères de Bonne-Maman, Antonin et Henri (morts en 1904 et 1912), Louis Buffavand, l'époux d'Antoinette (décédé en 1914) et Maurice Sérol, son beau-frère, né en 1874 et maintenu réformé en 1915. Restent donc les 2 cousins de Bonne-Maman, Albert et Léon et, pour la jeune génération, Léon Escalier.

Albert Sérol, le futur ministre, 37 ans en 1914, « ajourné faiblesse » puis exempté en 1899, est finalement mobilisé en mars 1915 au 104^{ème} Régiment Territorial de Roanne où il reste 1 an puis part pour le front d'Orient en mai 1916, y reste jusqu'en juillet 1918 et termine la guerre en zone de l'intérieur, en France. La Campagne contre l'Allemagne de son frère Léon né en 1881 et militaire de carrière est bien sûr plus nette, Infanterie puis Tirailleurs, Chef de Bataillon à l'armée d'Orient (janvier 17 à décembre 18) et départ vers l'Algérie en 1919.

Léon Escalier, cousin de notre quatuor Fourt, né en 1899 et classé dans la 7^{ème} partie de la liste comme « étudiant en pharmacie » est incorporé le 16 avril 1918, les dispenses pour « études » ne marchent plus... Il avait soufflé ses 19 bougies le mois précédent, il est affecté à la 14^{ème} Section d'Infirmiers de Lyon où il sera « pharmacien auxiliaire » 1 an après.

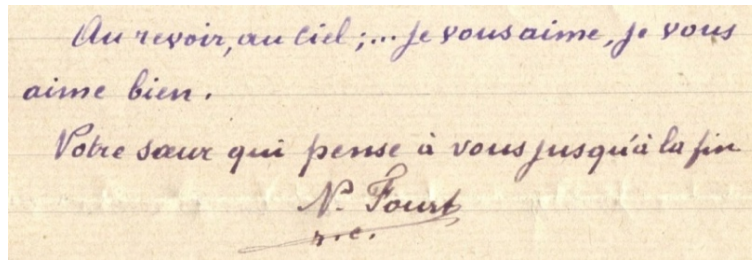
Même parcours pour Jean-Baptiste **Croizet**, le petit frère de Francisque, né en 1899 (15 jours après Léon) et incorporé le 20 avril malgré l'indication « inapte aux armes » (un problème au cœur si je comprends bien). Professeur (de lettres), détenteur d'un « permis auto », il rejoint finalement la 13^{ème} Section d'Infirmiers de Vichy fin août et y fera tout son service militaire.

Joseph Blaise le charcutier¹⁵⁸, frère cadet de Mme By, a été blessé le 12 avril, il le sera de nouveau le 21 juillet dans l'Aisne pour « plaie perforante du tibia gauche par éclat d'obus ».

On peut se demander combien de temps aura mis à parvenir la nouvelle du décès de **Noémie Fourt** qui s'est éteinte le 24 septembre à Fribourg à 54 ans... Et quand Léon Fourt aura pu ouvrir le « testament » de sa sœur. Et quelle a été sa réaction. Qui aura pu être mitigée au vu du contenu, fort « réгло » pour une religieuse de son époque, sans doute assez mal venu et peu comestible pour un peut-être libre-penseur, ex-industriel ruiné... Je sais que je vous en ai parlé, je ne sais plus diable ni où ni pourquoi, c'est parfait, il vous restera du travail. En résumé, s'adressant toujours à « ses chers bien-aimés », c'est dans ce texte qu'elle demande à « pardonner de plein cœur à tous vos ennemis », à comprendre « combien ce qu'on vous a pris et ce qu'on vous a fait perdre est peu de choses et, par voie de conséquence, à renoncer « à toute vengeance... à toute haine ». Suivent des conseils d'amour conjugal et de piété, je tire mon chapeau à la tendresse qu'elle savait montrer envers les siens.

¹⁵⁷ Fille de Georges Sérol, cousine de Bonne-Maman (cf. arbre du début) - Restent des cartes, écrites très serré !

¹⁵⁸ Cf. page 44. Il sera réformé en 1939 pour « impotence main gauche »...

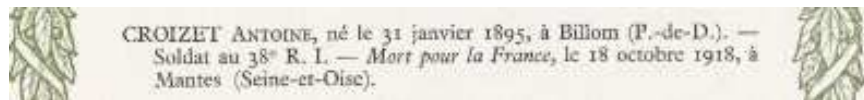
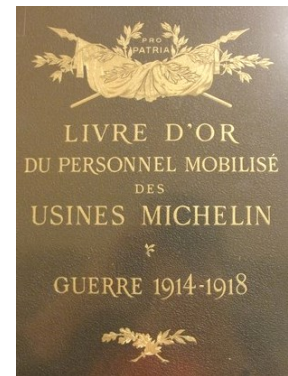


Page 3 du « testament » de N. Fourt, r(eligieuse du) c(énacle)

Fin octobre, les **Croizet** sont à nouveau touchés de plein fouet :



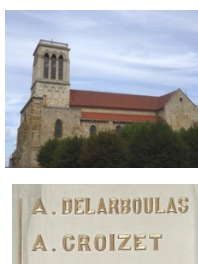
Antoine, leur 3^{ème} fils, 23 ans, meurt le 18 à l'hôpital de Mantes-la-Jolie (78), trois pauvres petites semaines avant l'Armistice... De la classe 15, exempté en 1914 pour tuberculose, il est finalement incorporé en août 1916 au 38^{ème} RI de Saint-Etienne puis passe dans les Services Auxiliaires¹⁵⁹ en mai 1917. Les raisons de son décès, « broncho-pneumonie grippale résultant des circonstances de guerre », figurent sur sa fiche de « Mort pour la France ». Le relevé d'un bénévole de MémorialGenWeb nous permet d'autre part de deviner qu'il exerçait aux Usines Michelin son métier de « caoutchoutier » indiqué sur sa fiche matricule. Il est inhumé avec son frère dans la tombe familiale Croizet - Fourt n° 680 au cimetière de Billom¹⁶⁰. De lui ne reste seulement dans les papiers familiaux que le très terrifique « Hommage de la Nation (La Patrie Reconnaisante) » (le même que celui d'Emmanuel). Et 2 photos retrouvées comme celle de son frère, courez vite en page 24 si vous avez oublié. Elles ne m'auront donné guère de mal, il suffisait de savoir lire « 38 »...



¹⁵⁹ Services divers en fonction des aptitudes professionnelles en Zone de l'Intérieur (donc « en Campagne »)

¹⁶⁰ Avec Auguste Croizet (1850-1935) x Joséphine Fourt (1860-1933) et sa mère Marie Claustre (1829-1901)

Le nom¹⁶¹ d'Antoine Croizet est inscrit à Billom sur le Monument aux Morts situé au cimetière...



... et sur la plaque commémorative dressée à l'intérieur de l'église St-Cerneuf, près de ceux de son frère Emmanuel et de Gabriel Baudot, l'un pour 1915, l'autre pour 1916 et lui pour 1918.

La seule bonne nouvelle de cette année-là sera peut-être venue des **Beirnaert**, il me paraît en effet impossible d'imaginer que les Fourt n'aient pas appris la naissance de Claude en août à Arcachon. Si je n'ai pas trouvé moi-même où était né ce bébé, je savais, fiche matricule aidant, que les Beirnaert y « résidaient » au 3 janvier 1919. Je n'avais par contre pas prêté attention au fait qu'à cette date Joseph Beirnaert était « envoyé en congé illimité de démobilisation » par le « 18^{ème} (régiment du) Train de Bordeaux »... Tant mieux, j'ai gagné temps et sueur à grosses gouttes en attendant les révélations de Marina ! Bref. Pour une toute autre raison (que nous verrons un jour, peut-être), j'avais eu à séjourner assez longuement à Arcachon pour trouver illico presto une image de la Villa Souvenance, nom que la précision de la fiche matricule avait la bonté de m'apporter sur un plateau d'argent.



La Villa Souvenance aujourd'hui

Je vous l'ai dit en note, je ne sais plus où mais quelque part, c'est certain : au début du 20^{ème} siècle, Arcachon était le seul lieu de la côte atlantique conseillé pour les tuberculeux. Motif : l'air des pins était censé amoindrir l'effet des forts vents d'ouest... Prenons de court Wikicétou et imposons-lui une autre raison (qui se trouve dans un autre chapitre de son savoir encyclopédique, c'est fou comme il faut lui mâcher le travail). Dans les années 1860 en effet, les banquiers Pereire, très au fait des ravages de la « phtisie » et propriétaires accessoirement de milliers d'ha de pins dans le coin, montent une vaste opération immobilière et créent de toutes pièces sur les hauteurs d'Arcachon un « lotissement » pour peuple fortuné, la Ville d'Hiver. Par opposition avec la Ville d'Été, sur le front de mer, où se pressaient depuis longtemps des malades (riches) se soignant à coups de bains de mer. Il s'agit d'une « sorte de gigantesque sanatorium ouvert où les malades pourront séjourner avec leur famille, leurs domestiques, dans des maisons particulières achetées ou louées meublées », c'est Wikijoli qui dit, c'est bien pratique quelquefois et je vous laisse lire tout ce qu'il décrit ensuite, c'est fort passionnant, franchement¹⁶²...

¹⁶¹ Voir sa fiche <http://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/complementter.php?id=5683015> et Livre d'Or des Usines Michelin p. 36, https://www.bibliotheques-clermontmetropole.eu/overnia/view.php?id=/media-dam/CLERCO/grandegu/PDF/2_LAuvergne_mobilisee_A12256_0001.pdf

¹⁶² https://fr.wikipedia.org/wiki/Ville_d%27Hiver - Pour les très mirifiques villas, c'est ici, <http://www.arcachon-nostalgie.com/villas.htm> - Et ne pas hésiter à lire le beau roman de Dominique Bona, La Ville d'Hiver

Que la fiche matricule de Joseph Beirnaert ne signale la Villa Souvenance qu'en janvier 1919 (et Bergues en juillet 20) ne m'inquiète guère : elle a été « créée » en 1926, impasse a été faite sur ce qui précédait, point. La naissance de Claude est un indice bien plus sérieux pour penser que, santé défaillante de Jeanne et bombardements parisiens aidant, si l'on peut dire, ils soient arrivés à Arcachon courant 1918. Que Tante Bépïe n'ait pas mentionné le lieu n'est pas étonnant. A moins qu'elle n'ait mal situé l'épisode « Avon-Fontainebleau », ses pins et les jeux de guerre avec les petits Beirnaert ? Quelle importance... La pauvre minette avait bien d'autres chats à fouetter. Faisant le bilan de ces 4 années noires, entre Papa qui cherchait sa voie, Maman qui tenait un magasin, Grand Frère au front et Sœurs Aînées à la maison, elle lâche (pas d'autre mot) une confidence¹⁶³...

Toutes ces perturbations jointes aux restrictions et inquiétudes de la Guerre, bombardements, etc., avaient aigri les caractères... Cette petite sœur qui pleurait tout le temps et que l'on trouvait dans ses jambes alors qu'on aurait mieux aimé la voir ailleurs était bien encombrante. Son qualificatif le plus doux était « mauviette » ; votre Mère m'a rappelé, il y a quelques années, que lorsqu'elle pouvait me coincer derrière une porte, c'était pour me ficher des gifles à tours de bras. Lorsque Maman, sans doute pour me consoler, me donnait une madeleine, mes sœurs me racontaient que sa « gonfle » était empoisonnée et la mangeaient à ma place. Avais-je la prétention de « jouer à la dame » avec ces grandes sœurs, je m'entendais répondre « Toi ? Tu seras Sœur Victime-de-Jésus ». Et l'on devine quelle bouffée d'oxygène avait pu être pour moi la fréquentation des enfants Beirnaert et autres réfugiés. Mon ours en peluche était mon consolateur et j'ai été fort émue en le voyant, tout récemment, pelé et borgne, dans les bras d'un arrière-petit-neveu. On peut comprendre qu'à ce régime aucune affinité ne se développa jamais entre mes sœurs et moi.



Marie-Antoinette avec Eugénie Sérol / Noémie et Marie¹⁶⁴, Billom, 1918

Voilà qui est franc, net et sans bavures. Et si vrai, sans doute, malgré les apparences... Dur, dur, d'être petite dernière... ou aîné(e) !

¹⁶³ Faisant suite aux 4 lignes sur la boutique du 14, avenue Mac-Mahon et Florine Fourt (cf. p. 60 à 63)

¹⁶⁴ Photo restaurée par D. Gl. (groupe FB GénéRetouches), grand merci !

Les Beirnaert, suite et fin (1919 - 1940)

Et ce fut le 11 Novembre 1918 : l'Armistice. Journées de véritable délire collectif à Paris pour tous ceux qui respiraient enfin et allaient retrouver leurs mobilisés (ceux du moins qui restaient...) mais aussi pour les réfugiés pouvant envisager de rentrer dans leurs foyers (plus ou moins dévastés...) après environ cinq ans d'absence.



L'Armistice du 11 novembre 1918 dans les journaux - La foule devant l'Opéra, Paris (source Gallica)

Fidèle à ces souvenirs merveilleux d'amitié douce comme un cocon, Tante Bépie n'en dit pas plus et poursuit sur le thème « Beirnaert ». Eh bien, suivons-là ! Jusqu'à... l'autre Guerre...

Il fallut beaucoup de temps pour rétablir un minimum de communications ferroviaires avec les régions dévastées. Ce doit être au printemps de 1919¹⁶⁵ que Mme B. et les siens purent regagner Bergues. Elle avait mis ce temps à profit pour préparer avec Maman des rideaux de dentelle qu'elle voulait inaugurer à la Fête-Dieu suivante qui allait coïncider avec la « Ducasse », nom de la fête locale dans les pays du Nord. C'est ainsi qu'elle invita Maman pour l'aider à cette installation (et moi avec).

En Juin, nous prenions donc le train. Voyage assez éprouvant, tant par l'inconfort de wagons archaïques dont la plupart des vitres étaient cassées, que par le long cheminement à travers des paysages dévastés, plus lent encore lorsque les voies à peine rétablies circulaient dans la région des plaines inondées (moyen par lequel ou avait retardé l'avance allemande à un moment donné)¹⁶⁶. C'est ainsi que, me penchant à la portière pour regarder les ouvriers qui se retiraient au passage du convoi, je m'aperçus que l'un d'eux avait suspendu la musette de son repas à l'avant-bras desséché d'un soldat resté enseveli sous les décombres lors d'un marmitage quelconque, datant de Dieu sait quand..., bras qui dépassait du talus...

Mr Beirnaert nous attendait à la gare de Dunkerque pour nous emmener jusqu'à Bergues (9 km), chef-lieu de canton, qui compte actuellement un peu plus de 4 000 habitants.

¹⁶⁵ Vu les détails horribles de la suite, ce doit être juste. Joseph B. démobilisé en janv. 19 « se retire à Arcachon » (où Claude est né en août 18) mais l'Armée n'avait pas à noter un « passage » à Bergues (maison de famille et malterie). Joseph naît en mai 20 à Bergues (dernier lieu de résidence noté sur la fiche matricule, 1. 7. 1920)

¹⁶⁶ Déclenchées en octobre 14 dans les plaines de l'Yser, fleuve côtier franco-belge, elles durent 4 ans

La Maison B. était une grande maison bourgeoise¹⁶⁷, très cossue, sise dans un grand jardin, qui avait été gardée pendant les hostilités - et l'occupation - par la vieille nourrice de Mr B., Fint'che (nom flamand de Joséphine), qui devait avoir entre 75 et 80 ans¹⁶⁸, toute ridée sous son bonnet blanc. Elle seule savait où avaient été ensevelis l'argenterie et les divers objets de valeur pour éviter qu'ils ne soient emportés par les envahisseurs. Tout cela avait été caché sous un certain massif de seringa qui embaumait lorsque nous sommes arrivées. Il devait y avoir eu bien d'autres cachettes vu tout ce qui fut sorti pour le fameux grand dîner auquel nous devons assister.



En hâte, toutes les maisons du bourg ornaient leurs façades de draps (faits de quelle toile fine !) et de guirlandes de fleurs, voire de tapisseries, pour honorer le passage du Saint-Sacrement qui devait se dérouler le lendemain à l'occasion de la première Fête-Dieu de la liberté recouvrée. Étonnante procession où le St-Sacrement était, selon l'usage, porté et entouré par le clergé en très beaux ornements, précédé non seulement par les enfants de chœur et les petites filles en robe blanche qui jetaient des pétales de fleurs (Suzanne en était) mais encore de groupes folkloriques au goût des Flandres. On voyait Jeanne en « Alsacienne » dans le groupe qui figurait les provinces reconquises...



? Georges, xx, une alsacienne (? Jeanne), Eugénie F., à droite ? Joseph B. et Suzanne, datée « 1919 »

Vint le fameux grand dîner, dans la vaste salle à manger dont un des murs au moins était orné d'une grande tapisserie des Flandres qui à elle seule valait une fortune. Table servie comme dans un conte de fées. Nombreux invités, dont, bien sûr Mlle Camille, et, je crois, une

¹⁶⁷ Au 22, rue Carnot, en face de la malterie située au 21, le 19 ayant été la maison d'Émile B., père de Joseph

¹⁶⁸ Joséphine Ducroquet (1843-1924, Bergues) est dite servante d'Augusta Outters, veuve Émile Beirnaert au recensement de 1906. Avec elle, 1 femme de chambre et 1 autre servante, Marie Dufour, 23 ans

sœur aînée de Mme B.¹⁶⁹, des ménages importants, ainsi que... leur ami Médard Sioen qui pouvait avoir une soixantaine d'années et qui offrait cette particularité - probablement unique - d'être le plus jeune et dernier fils d'une famille ayant compté trente enfants (il paraît qu'il y avait eu successivement trois mamans). Chaque fois que l'on apportait un vin fin approprié au plat servi, Mr B. le humait, le goûtait et, s'il ne le jugeait pas à son goût, renvoyait la bouteille à la cuisine. Cela faisait très grand seigneur mais Mme B., en ménagère avisée, le faisait rapporter le lendemain pour les repas ordinaires. De toute façon, cela faisait beaucoup de mélanges et je fus stupéfaite de voir, au dessert, un des convives (en habit) renverser (et casser) d'un revers de main sa précieuse flûte à champagne dans le feu de la discussion. Il devait hélas être coutumier de ces incongruités, dont personne ne fit mine de s'apercevoir, mais sa malheureuse jeune femme, chargée d'enfants et qui allaitait le dernier, n'en était pas moins fort humiliée. Elle portait du reste une grande tristesse sur la figure.

Nous avons dû rester plusieurs jours mais j'avais mon compte d'événements inattendus et ne me souviens pas du reste. Mes sœurs ont dû à leur tour y passer quelques jours. Ensuite, elles riaient beaucoup de ce qu'elles appelaient « le trône » de la Maison B. En effet, le « petit endroit » - sis du reste dans une pièce assez vaste - était surélevé sur une sorte de podium qui permettait de contempler à l'aise le très beau parquet de marqueterie...

Dans tout ceci, il est peu question de mon Père car, de nature assez taciturne, il fuyait les relations pour ne s'occuper que de ses « Affaires ».

Les deux familles étaient restées en rapport et le Ménage B., venant passer quelques jours à Paris, nous avait tous invités dans un grand restaurant à la mode



(Poccardi¹⁷⁰). Mes sœurs riaient sous cape car Maman et Mr B. louaient à l'envi un certain plat dans lequel elles avaient détecté du fromage qu'ils déclaraient habituellement ne pas aimer et qu'ils n'avaient pas reconnu...

En 1924, nous sommes retournées à Bergues puisque je me vois sur une photo où nous nous tenons par les épaules par ordre de taille : Jeanne, moi, Suzanne et les deux garçons Claude et Jojo, nés après la Guerre¹⁷¹. Ce doit être à cette occasion-là qu'à mon grand étonnement j'ai vu Mr B. et plusieurs notables de la ville, dûment coiffés de casques, partir gravement tirer à l'arc sur des pigeons en argile en un terrain aménagé à cet effet. Distraction qui, je crois, est de tradition dans les Flandres¹⁷².



A droite, Philomène B.

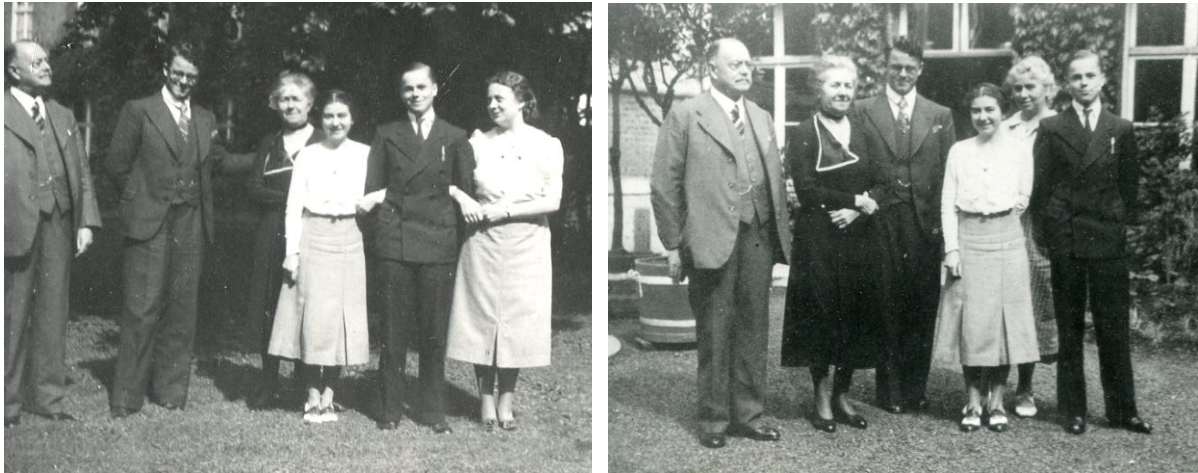
¹⁶⁹ Anna (1877), célibataire et domiciliée à Tourcoing au mariage Beirnaert (1914) où elle était témoin avec Camille, de même que Médard Sioen, 55 ans, industriel, domicilié à Tourcoing (recherche non poursuivie)

¹⁷⁰ Célèbre restaurant italien, rue Favart (2^{ème})

¹⁷¹ Non : Claude en août 1918 et Joseph en mai 1920

¹⁷² Pas forcément ! Pigeon d'argile : 1880, discipline olympique dès 1896, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ball-trap>

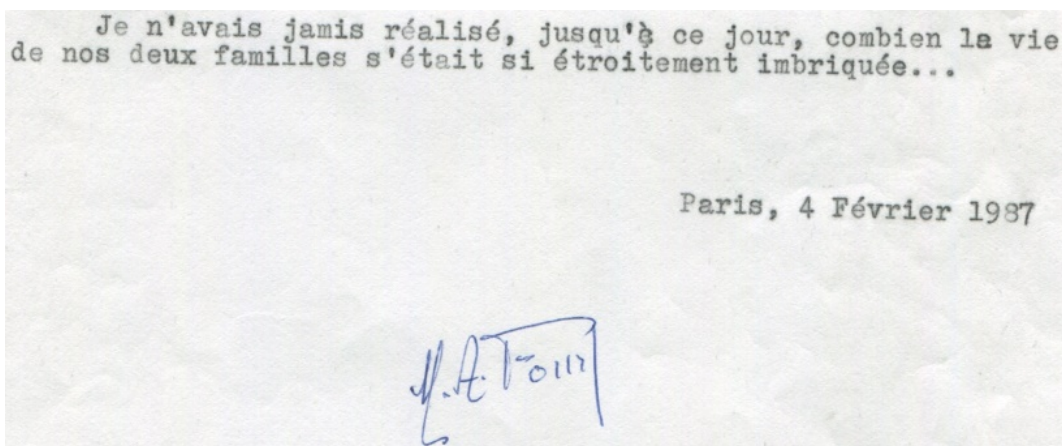
On nous voit enfin, Maman et moi, avec la famille B. sur une autre photo où Suzanne est une jeune fille épanouie, les garçons, de grands jeunes gens. Ni Georges ni Jeanne ne sont là... Tous deux s'étaient mariés puis avaient succombé à cette fatale tuberculose¹⁷³. La photo date de 1939 alors que nous revenions du littoral belge où nous avons passé les vacances¹⁷⁴. Été 1939 où n'allait pas tarder à se déclarer la Guerre suivante, celle de 39/45...



Joseph B., Claude, Eugénie, MAF, Joseph, Suzanne - Joseph, Eug., Claude, MAF, Philomène, Joseph

Là s'arrêtent mes souvenirs sur cette famille¹⁷⁵. Vous me dites que votre Mère, qui était toujours restée en correspondance avec Mme B., l'aurait vue passer avec Suzanne en 1940, s'arrêtant à Tours sur le chemin de cet exode affreux où tant de gens succombèrent. Elles partaient pour Ruffec... En premier lieu, en effet, la France fut coupée en deux par la ligne de démarcation, puis la zone dite « libre », occupée tout entière. La correspondance devint des plus difficiles (et même dangereuse si l'on utilisait quelque filière clandestine). Et nous n'avons plus rien su. Je n'avais jamais réalisé, jusqu'à ce jour, combien les vies de nos deux familles s'étaient si étroitement imbriquées...

C'est ici-même que s'arrête le tapuscrit en 5 parties de Tante Bépie, signé et daté « Paris, 4 février 1987 ». Eloquent, non ?



¹⁷³ Jeanne, oui, Georges, non

¹⁷⁴ Les Beirnaert y avaient une maison, c'est peut-être là qu'elles étaient allées ?

¹⁷⁵ Joseph Beirnaert meurt en 1952 et Philomène Lepesqueur en 1965 (Bergues)

Avant de poursuivre, petit arrêt. Ce n'est pas parce que Pierre Edouard, mon père, est né à Ruffec (17) ou que ses grands-parents Blanc y sont décédés après s'être installés que je revendique l'exclusivité du mot « Ruffec », non, non, non, pas du tout. Mais quand même... Quelquefois, je vous le jure, il vaudrait mieux que j'invente moi-même des histoires plutôt que de cahoter sur le vrai de la vie...

Je reviens sur ce paragraphe de l'exode en 40. Qui ne tient pas trop debout, sauf le respect que je dois à ma grand-tante. Est-il imaginable en effet que Grand-Mère, sur le pas de sa porte, penchée à son balcon ou postée rue Nationale (au choix), ait pu laisser « passer » Suzanne Beirnaert et sa mère arrivant du Nord (seules ? !) par les chemins que l'on sait et « s'arrêtant » je ne sais où à Tours ? Tout en sachant qu'elles « partaient pour Ruffec », à 170 km plein sud, dans les conditions que l'on devine ? Ruffec : hasard ? Ce serait vraiment énorme (mais ce peut l'être). Car Grand-Mère savait fort bien ce que représentait Ruffec : elle côtoyait de près la famille Edouard depuis la fin des années 20, Odette, sa fille aînée, s'était juré d'épouser Pierre dès la maternelle, les liens étaient très étroits, Mesdames se voyaient souvent, dans 2 ans, Pierre serait le parrain du petit dernier (Alain) et j'en passe. Inutile de gloser, l'idée est la suivante : des Beirnaert arrivent (miraculeusement) jusqu'à Tours (étape choisie / pas choisie), sonnent chez les Guillier, qui trouvent une solution via les Edouard / Blanc à Ruffec. Chez qui ? Je n'en sais rien, beau sujet de départ pour un roman, affaire à saisir sur le champ. Je peux néanmoins insérer une photo de « *Suzanne et Joseph, 1940 Ruffec* » que Marina m'a transmise, une fois sa lecture terminée. Les chaises-longues étaient bien jolies...



Ruffec (Charente, 16), Vue générale (carte postale Geneanet)